ALBERT MOCKEL

CONTES

POUR LES

ENFANTS D'HIER

ILLUSTRÉS PAR

AUGUSTE DONNAY

PARIS
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI
MCMVIII

MLVN 000.21

TOUS DROITS RÉSERVÉS

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Vingt exemplaires sur japon avec tirage à part des vignettes de Donnay ; nos 1 à 20.

Un exemplaire unique sur hollande format 253 × 165, accompagné des études et croquis originaux de l'artiste.

L'amitié, c'est ce qui reste dans la vie sans se flétrir ni s'effeuiller.

Cargo

CONTES

DIRES ET FABLERIES
POUR LES ENFANTS D'HIER

PAR

ALBERT MOCKEL

illustrés par Auguste Donnay.

DU MÊME AUTEUR :

QUELQUES LIVRES, étude critique. 1890, (épuisé).

CHANTEFABLE UN PEU NAIVE, poème, avec prélude musical. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1891, (épuisé).

PROPOS DE LITTÉRATURE, esthétique du poème, à l'occasion des œuvres de Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin. Paris, *Mercure de France*, 1894.

EMILE VERHAEREN, étude, avec notice biographique par F. Vielé-Griffin. Paris, *Mercure de France*, 1895.

STÉPHANE MALLARMÉ : UN HÉROS, étude. Paris, *Mercure de France*, 1899.

CLARTÉS, poèmes, avec conclusion musicale. Paris, *Mercure de France*, 1902.

VICTOR ROUSSEAU, étude accompagnée de sept reproductions d'œuvres de statuaire. Paris, *la Plume*, 1904.

CHARLES VAN LERBERGHE, étude accompagnée d'un portrait du poète. Paris, *Mercure de France*, 1905, (épuisé).

A PARAITRE :

LA FLAMME IMMORTELLE, poèmes.

LES BANALITÉS INDISCRÈTES.

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER (2e série).

ALBERT MOCKEL

CONTES

POUR LES

ENFANTS D'HIER

ILLUSTRÉS PAR

AUGUSTE DONNAY

FS-VN
XVIII
20

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

Sois averti, ami inconnu qui viens d'entrouvrir ce volume. Ce n'est pas à l'usage des enfants d'aujourd'hui que j'ai composé les Contes pour les enfants d'hier. *Selon les habitudes en cours, peut être serait-il même choquant de leur confier un livre où certaines pages, non point malsaines assurément, sont ingénument sensuelles en leur liberté. Au surplus, ils ne s'y divertiraient guère. Mais écoute.*

Quelques personnes privilégiées ont gardé dans l'âge mûr une âme candide et fraiche qui semble née d'hier. Ayant vu maintes choses de la vie, et connu ses douleurs, elles ne sont plus naïves sans doute, mais il leur est resté la grâce la plus délicate de cette naïveté perdue : une sensibilité si jeune encore, que des impressions très simples y éveillent un soudain rayonnement.

Elles ont ce " don d'enfance " qui sut inspirer à Fernand Severin ses beaux vers, et c'est à leur compli-

cité que je fais appel en me décidant à publier ces petites pages dix fois remaniées, dont certaines sont plus vieilles que mère grand' (*). *Si tu ne me blâmes point dès la deuxième ligne, tu es de ces personnes-là.*

Pour elles, comme pour les artistes, la nature est une renaissante et divine surprise. Lectrices-nées des poètes, elles sont leurs sœurs muettes. Elles savent dépouiller parfois le sec ajustement des " notions positives " pour baigner leur âme toute nue dans la source primitive de l'idéalité : la fiction. Un conte merveilleux ne les verra pas dédaigneuses et d'avance rebelles, car elles y chercheront de bonne foi ce qu'on y peut trouver. Et qu'est-ce donc qu'un songe, sinon la fragile bulle irisée où un peu de souffle humain est demeuré captif ?

Rien n'est plus proche d'un chant très lyrique, qu'un récit violemment burlesque. L'un évoque en son harmonie la Beauté, l'autre la suggère par constraste; et regardons y bien, c'est presque une même chose. La Poésie, en son rythme, est comme une danse suspendue ; la farce fait vingt cabrioles. Mais elles ont une pareille ardeur à dépasser, des le premier saut, la vérité de tous les jours *qui va clopin-clopant en ses miteux habits ; et la Légende leur prête son manteau flottant, pour qu'elles s'encourent héler la* vérité de tous les siècles *qui fuit toujours à l'horizon.*

(*) *L'histoire de la princesse Alise d'Avigorre*, écrite en 1892, parut sous sa première forme en 1894 dans l'*Indépendance Belge*. En 1886, *la Wallonie* publiait l'un des contes qui formeront la seconde série.

Elle fuit ? et qu'importe ! Il est salutaire de chanter à tue tête et de s'exalter en son propre plaisir, comme le bambin qui se dit roi s'il a cueilli dans la saulaie un rameau dont il se couronne. Mais si tu me railles d'ainsi vagabonder à la suite d'un mirage, voici que le manteau de Légende devient un domino bleu ou rose, — et le conte pirouette en agitant des ballons rouges, car c'est partout le carnaval.

Les grandes personnes amies des fées, des princesses fabuleuses et des filles des eaux, ont deviné tout cela sans même y prendre garde. Elles savent aussi très bien que ce comique enfantin ne prétend pas à être "spirituel". Il est, sans plus, l'image invertie des miraculeuses bulles d'iris que le songeur s'amuse à gonfler.

Regarde tour à tour la lune au plus haut des cieux, et sa face déformée qui se rit aux folles vagues de la rivière. Tu vois qu'elle brille ainsi deux fois... Or je n'ai pas réussi, je le crains ; mais je te le dis en confidence : lyrique et burlesque à la fois, j'ai voulu parler d'une double lumière.

Et maintenant, si tu le veux, abandonne ce volume où décidément rien de sérieux n'est déduit. Mais si tu le feuillettes, sache qu'en m'adressant à un homme en âge de connaître, mon rêve était de pénétrer jusqu'à l'enfant qu'il fut, — jusqu'à l'enfant dont il se souvient parfois, et qu'il demeure encore sans l'avouer jamais.

A. M.

Paris, février 1907.

I

HISTOIRE DE LA PRINCESSE ALISE D'AVIGORRE.

à Pierre Louys

La princesse Alise d'Avigorre n'était point réputée jolie.

Lorsqu'à ses dix-sept ans, selon la coutume, son portrait enrichi de pierreries fut envoyé dans toutes les cours du monde, les ambassadeurs qui s'en étaient chargés rapportèrent mille compliments. En vérité il y en eut dix par portrait. Mais ces loyaux serviteurs avouèrent aussi quel air de contrainte se mêlait aux éloges, quelles réticences les arrêtaient soudain, — et cette sorte d'embarras singulier qui forçait les princes au silence, comme devant une chose que l'on ne comprend pas.

Certaines cours avaient même osé des critiques, mais de celles qu'avancent au hasard les gens qui n'ont rien à dire. Dans l'Heptarchie carmiane, par exemple, l'air de noblesse dont se parait le jeune visage était naturel " à l'excès " au gré des dames

les plus stylées. Le roi d'Outiboulie, au contraire, le jugeait glacial. Quant à Rustald-au-Pelé-Cuir, roi d'Aktschwz et de Kwkwkw, il ne s'était exprimé qu'en un énorme rire, bonhomme et formidable ; mais il était certain qu'à un pareil colosse la princesse paraissait d'une bien frêle prestance, et, sans qu'il l'avouât, il se demandait sans doute ce qu'il en pourrait faire.

Or tout cela importait peu sans doute, n'étant que dires de femmes et de rois déjà mûrs. Restaient les jeunes princes de qui l'on doit toujours attendre quelque généreux élan. Hélas, il n'y fallait plus compter, puisque le valeureux Jerzual d'Urmonde et le noble Ellérion d'Argilée eux-mêmes faisaient fi des règles de la courtoisie.

Placé devant le portrait, le prince d'Urmonde l'avait d'abord saisi avec ardeur ; puis on l'entendit balbutier, d'une timide voix d'enfant :

— " Oh ! mais... mais... qu'est-ce donc là ?... " et tout à coup, sautant sur son destrier avec un grand cri, il était parti ventre à terre à travers la campagne.

Quant au prince Ellérion d'Argilée il ne dit rien du tout, mais son attitude fut plus offensante qu'un affront en paroles. Ayant considéré l'image de la princesse Alise, il se mit à trembler comme on le fait devant une chose horrible ; et brusque-

ment il la rendit aux envoyés et leur compta trois mille pièces d'or pour qu'ils l'emportassent sans tarder.

Le prince Ellérion.

Consternés de ces nouvelles, le Roi et la reine d'Avigorre s'entretinrent longuement avec les messagers. La situation était douloureuse, car le royaume d'Avigorre, formé de grandes forêts et de rocs admirables mais stériles, produit peu de richesses ; et, — outre qu'il est toujours fâcheux de ne pouvoir établir convenablement une fille, — le prix de tous ces portraits avait largement entamé la cassette.

Le Roi et la Reine déploraient ensemble le destin. Quand la nuit fut venue ils conférèrent encore tous deux, dans l'intimité d'une commune insomnie. Ce qui leur paraissait surtout inexplicable, c'était ce muet malaise des étrangers, "comme devant une chose que l'on ne comprend pas ".

Quant au sanglant outrage fait par le prince d'Argilée, ils en ressentaient pareillement la cruauté ; mais que pouvait tenter contre un puissant empire le chétif souverain d'Avigorre ? Il fallait, hélas, se résigner à la honte.

La Reine était de nature agitée. Cette nuit-là elle rejeta loin d'elle l'édredon, remua toute la couche royale, saccagea même les papillottes dont elle s'était entortillé les cheveux, — et cependant répandit tant de lamentations, qu'ayant épuisé sa douleur en paroles elle s'endormit enfin. Quant au Roi il tenait à sa moustache guerrière et craignait de déranger la bigotelle qui en fixait chaque nuit la forme impressionnante. C'est pourquoi il méditait raidement dans l'immobilité.

Il n'arrivait pas souvent au Roi de réfléchir. C'était pour lui une œuvre difficile. Il y employa, cette fois, toutes ses forces, si bien qu'il parvint sans nulle aide à prendre une résolution.

— Il faut, décida-t-il, que je recueille là-dessus des avis.

Et, satisfait d'un tel effort, il connut lui aussi un repos bien gagné.

* * *

Le soleil était déjà haut et ardent lorsque le

Roi se réveilla. Il manda aussitôt son bouffon, qui le vint assister à son petit lever.

C'était un nain grotesque et difforme, à la peau verte. Pour complaire à la princesse Alise il aimait à se charger de parures violettes, ce dont son visage tirait un caractère singulier, comme de n'être plus de chair.

La malice brillait en ses yeux aux sourcils et aux cils peints d'or mat ; et le vert profond de ses joues avait une sombre opulence entre les améthystes qui pendaient aux oreilles, avec le bandeau et le collier pareils aux boucles pour la nuance, et sur la tunique d'hyacinthe la soie lumineuse d'un court manteau orangé. On faisait, à la Cour, grand luxe pour le bouffon, bien qu'on ne s'en permît d'aucune autre sorte, parce que rien ne révèle mieux la libéralité des Rois que la notoire prospérité des fous.

Celui-ci avait été donné par les mages au retour du voyage inouï que fit l'un d'eux, en des contrées perdues dont on ne saura jamais rien. Le nain gardait de son origine mystérieuse une sorte d'auréole morale. On avait recours à lui dans les cas difficiles, sans y paraître prendre garde ; même il avait aidé parfois le Roi par son adroite absurdité dans des circonstances mémorables où Sa Majesté était restée court.

Il parla gravement dès qu'on eut requis son avis.

— S'il m'est permis de critiquer les œuvres de mon Souverain et de ma Souveraine, dit-il, en effet la princesse a un grand défaut ; elle est, hélas, infiniment trop simple. Peu importe qu'elle trouve fréquemment des paroles dignes de captiver l'esprit ; tout est perdu, parce qu'elle les énonce négligemment comme la chose la plus ordinaire du monde.

— C'est ma foi vrai ! affirma le Roi. Moi-même je ne me suis jamais aperçu qu'elle eût rien dit de particulier.

— Que Votre Majesté considère d'autre part son noble Poète-Lauréat. S'il est un peu avare de poésie dans ses odes, du moins montre-t-il à merveille la peine qu'elles lui ont coûtée. Chacun se trouve averti par cette précaution, et l'on peut s'extasier en connaissance de cause.

— Oui, c'est un grand poète, dit le Roi. Ses vers me rappelent tout à fait le bruit des castagnettes ; et puis il a beaucoup de zèle pour la dynastie.

— Je cherche encore, poursuivit le bouffon. Peut-être la princesse manque-t-elle un peu d'enjouement...

— Voilà le point ! s'écria Sa Majesté. Par

ma barbe ! il n'y a que toi pour te divertir parfois de ce qu'elle dit.

— J'admire en elle une sorte d'étrange sérénité... Oui, continua le nain en se grattant l'oreille, de la sérénité, une joie tranquille et sans rires... Ah ! j'y suis. Elle connait la joie, mais elle ignore la la gaîté. Pour qu'elle soit jugée plus jolie, il faut absolument qu'elle change de nature. Le goût des princes n'est que le goût des princes ; voilà !

— Tu te moques ! s'écria le Roi en colère. Quelle différence vois-tu entre la gaîté et la joie ?

— Ah, Sire, me comprendriez-vous ? Croyez-en ma folie, qui l'emporte parfois sur l'auguste raison.

Le Roi leva son sceptre pour châtier l'impertinent ; mais le bouffon s'était prestement esquivé, et le Roi demeura tout seul, horriblement perplexe.

Il assembla son Grand Conseil. Hélas, les ministres avouèrent ne rien pénétrer de ces choses. C'étaient d'ailleurs d'honnêtes fonctionnaires ; mais il ne s'agissait pour l'heure ni de la Guerre, ni de la Religion, ni de la Sûreté publique, ni des Impôts et gabelles ; et le visage de la princesse Alise ne ressortissait au département d'aucun d'eux.

Dépité, le Roi consulta le Grand Maréchal de Bouche, lequel proposa pour remède des ragouts

de bêtes très rares relevés de safran, de fenouil et de musc. Il interrogea le grand Rapetasseur des Coutumes, — qui jugea nécessaire d'examiner d'abord ce qu'avaient fait les filles des Rois depuis que les Rois ont des filles ; car l'essentiel, lorsqu'on se trompe, est de le faire sans déroger.

Cependant, comme il demandait douze années pour accomplir ce travail, il parut sage, en attendant, de s'adresser au Magister de la Morale. Ce personnage décida que rien ne valait un sermon paternel ; c'est pourquoi l'on fit aussitôt quérir la princesse.

* * *

Qui saurait dire les traits de cette personne abandonnée des dieux ? Ses longs cheveux blonds, en masse touffue, mais fins et recercelés, la noyaient comme d'une vague de lumière. Ses yeux étaient de la nuance marine, qui change avec la clarté ; ainsi profonds et variables, on eût pu discuter longtemps de leur couleur, sombre ou limpide tour à tour selon que naissait le regard.

Qu'elle eût le front large, le nez droit et la bouche pure et fière, on en était d'accord ; mais cela suffit-il pour qu'une fille de roi soit jolie ? Le plus remarquable chez elle, c'était la taille, noble et souple, qu'un rien pouvait ployer, et qui se

redressait ainsi qu'un jeune bouleau. Certains faisaient reproche à cette taille de n'être pas assez aristocratiquement raide, la princesse ayant répugné toujours aux trop étroits ajustements. Selon la première dame d'atours, Alise manquait de cette distinction étudiée qui sied à une princesse. Elle n'usait point de fards, et les longues courses qu'elle poursuivait chaque jour dans la forêt donnaient à son teint une santé tout a fait déplaisante aux yeux des trois duchesses de la monarchie.

Tout cela est vrai sans doute. Mais ce qu'on ne peut conter, c'est la libre harmonie de ce corps délicat et sans contrainte. Rien ne pesait sur lui. A chacune de ses poses il semblait dénouer quelque grâce ignorée ; il se renouvelait encore à chacun de ses mouvements.

Beaucoup ne discernaient point cela, qui en ressentaient pourtant le mystérieux charme. On ne s'était jamais demandé à la Cour, jusqu'alors, si la princesse était vraiment jolie. Mais sans y songer on aimait sa présence, parce qu'il émanait de sa jeunesse une sorte d'invisible force et comme un rayonnement de vie. Pourtant, si proche qu'elle fût, elle demeurait distante, — étrangère à l'égal d'un être venu de par delà les mers et qui, en usant des mots coutumiers, y ajouterait on ne sait quel mélodieux accent.

La Princesse Alise d'Avigorre.

Lorsqu'elle parut devant son trône, le Roi se sentit un peu embarrassé. Si douce que fût Alise elle le mettait parfois assez mal à l'aise. Il ne savait pas bien pourquoi. Peut-être était-ce la faute de cette simplicité souveraine, ou d'un étrange empire contre lequel Sa Majesté luttait en vain sans en pénétrer le secret. A cause de cela, le Roi était sujet devant la princesse à de soudains accès de fureur. Par un hasard vraiment singulier, ils lui venaient toujours lorsqu'il voulait la contredire, et que les arguments lui faisaient défaut tout à coup.

Il avait mis sa couronne d'or, afin d'être plus majestueux. Et longtemps il fut sans parler.

— Alise ! Alise ! proféra-t-il enfin, pourquoi nous fais-tu tant de peine ?

La princesse eut un geste de surprise.

— A vous, Sire ?

— A moi et à ta mère, compléta le Roi en la regardant avec sévérité. Oh ! malheureuse enfant, feindras-tu d'ignorer que tu n'es pas jolie ?

— Sire, j'en suis fâchée puisque Votre Majesté s'en offense ; mais ce n'est point ma faute.

— Ose donc prétendre que c'est la mienne ! cria le Roi au comble de l'indignation.

" Vois-tu, continua-t-il plus doucement, il y a en toi une sorte de froideur... ma foi, oui !... ou plutôt d'excessive sérénité. Comment t'exprimer cela... Ta mère et moi, Alise, nous voudrions te voir inventer parfois quelqu'une de ces agréables badineries qui attirent les hommages et témoignent qu'on a de l'esprit. On fait des frais, que diable ! Voilà. Oui, voilà ! Je le disais ce matin au Grand Chambellan : " la princesse connaît peut-être la joie, mais elle ignore la gaîté. " Eh bien, quand on n'en a pas il faut faire semblant d'en avoir, ventrebleu !

Alise s'était agenouillée devant son père. Elle leva sur lui des yeux étonnés et chagrins.

— Sire, répondit-elle, je vous supplie de pardonner à ma témérité, car j'ose m'opposer au Roi. Je ne puis changer ma personne au gré de vos désirs. Laide ou jolie, je suis au moins telle que je suis, et je mourrais de honte s'il me fallait feindre un caractère qui ne m'appartient point. J'en conjure Votre Majesté...

— Enfant rebelle ! interrompit le Roi. Ne sais-tu pas que nous manquons de terres fertiles, d'alliances, de renommée ? Faut-il te répéter encore que ta dot sera misérable ?

— Sire, dit la princesse, si je suis votre unique souci ne versez pas de larmes. Je ne souhaite point si follement le mariage. Seule comme je suis, je puis vivre longtemps heureuse ; je sais m'entretenir avec ma pensée, et je me suffis à moi-même.

Alors, le Roi entra dans une colère épouvantable. Il cria, tempêta, fit trembler les murs de son palais, et s'il n'eût été contenu par ses habitudes d'économie, il eût brisé maintes porcelaines.

La princesse, silencieuse, le regardait avec tristesse. Lorsqu'elle le crut un peu calmé, elle représenta au Roi qu'elle se trouvait désolée d'être pour lui une cause de chagrin, et qu'elle eût été heureuse d'accomplir ce qu'il exigeait d'elle ; mais qu'elle ne se sentait point la force de dompter ses penchants et qu'ils la feraient demeurer naturelle, hélas, malgré toute sa bonne volonté...

Ces mots au lieu de l'apaiser, redoublèrent le courroux du Roi qui ne savait qu'y répondre. Tremblant de fureur, il marcha vers la princesse, la saisit par le bras, et la traîna ainsi de salle en

salle jusqu'à un petit cabinet noir où l'on remisait les robes royales hors d'usage, et que les enfants du palais appelaient le trou aux rats.

Il l'y enferma à double tour et se sentit alors soulagé d'un grand poids.

* * *

Sitôt après cet acte de justice, le Roi manda le premier de ses mages, car il avait coutume de l'entretenir lorsqu'il doutait de ses propres lumières.

Le Mage était un petit vieillard sans barbe, aux longs cheveux si pâles qu'ils n'avaient plus l'air de cheveux. Il eût été malaisé de déterminer son âge, et le Roi se souvenait qu'au temps de sa plus frêle enfance le Mage lui paraissait déjà aussi vieux qu'à présent ; même son auguste mère, qui avait un système d'éducation déplorable, s'en était fréquemment servie comme d'un Croquemitaine pour épouvanter les princes et les princesses lorsque leurs princières personnes faisaient pipi mal à propos ou déchiraient leurs vêtements. — Mais le peuple le révérait, car sa vie était pure. On redoutait aussi ses connaissances secrètes, et les hommes d'Avigorre, à force de l'avoir tou-

jours connu semblable à lui-même, le regardaient comme un ancêtre mystérieux de la race et n'étaient pas loin de le croire immortel.

— " Sire, dit-il après qu'il se fut prosterné devant le Roi, je sais pour quels graves motifs Votre Majesté m'a fait quérir. Mais qu'Elle daigne me le pardonner, je ne puis assentir entièrement à sa pensée.

— Tu tiens donc la princesse pour jolie ?

— Hélas, les monarques étrangers ont prévenu ma réponse. Mais s'ils n'ont point trouvé la princesse jolie, — en vérité, c'est parce qu'elle est belle.

— Comment ! ma fille est donc belle ? dit le Roi.

Et il aurait certainement ajouté quelques mémorables paroles, s'il n'avait brusquement suffoqué de surprise.

Le roi d'Avigorre avait toujours eu l'esprit un peu myope, voire l'âme un peu gourde. Ce sont des affections familières aux monarques, et Sa Majesté ne s'était jamais aperçue d'un mal qu'Elle avait contracté en naissant. Mais cette fois Elle sentit un grand malaise en même temps qu'Elle gagnait une infirmité nouvelle, car ce fut pour avoir suffoqué d'étonnement qu'Elle eut désormais l'âme percluse.

— Belle ? fit le Roi. Belle, dis-tu ? ah, fort bien !

Alise est donc belle, sans qu'elle soit jolie. Au fond, je m'en étais toujours douté. Belle, elle est belle... Non certes, ce mot ne m'est pas inconnu... Mais enfin, que veux-tu dire ?

Le Mage baissa la tête. Aux plis de ses lèvres minces passa comme un léger sourire. Puis, relevant le front, il regarda longtemps par une large baie ouverte devant eux.

— Sire, contemplez avec moi.

Au pied du palais régnaient les jardins, peu vastes à la vérité, car le Roi n'était pas riche, mais soigneusement aménagés. On y voyait, parmi quelques plates-bandes, des buis taillés le plus industrieusement du monde en fauteuils et en canapés ; au milieu du cercle ainsi formé, s'élevait en une noble ordonnance la double rangée d'ifs où les plus grands maîtres de l'Académie avaient sculpté les traits et la fière stature des premiers souverains de la dynastie. Le Roi pouvait ainsi se réjouir la vue et s'élever l'esprit par le souvenir de ses ancêtres.

Mais au delà des jardins la forêt élevait un rempart mystérieux. Une brise, glissant de cime en cime, émouvait doucement les arbres comme des vagues, et, des salles du palais, on pouvait écouter le frémissement de la ramure. De-ci, de-là, un chêne dressait sa taille conquérante au-dessus de

la masse profonde du feuillage, ou bien quelque grand pin, qui avait connu d'autres siècles, tendait vers les nuages son cône gigantesque. L'air passait, venu des horizons perdus, sur toute l'étendue de la forêt, et le Roi sentit un instant ses cheveux soulevés par le libre souffle.

Or, comme le jour déclinait, une bruine d'or s'était éparpillée du ciel encore flamboyant ; le silence allait naître avec l'heure plus sombre et déjà, descendu peu à peu selon une courbe immense, le disque du soleil effleurait la crête des bois.

Le Roi avait regardé longtemps, longtemps, en ouvrant tout larges ses yeux.

— Mais je ne vois rien ! dit-il enfin.

— Sire, regardez encore.

— Non, je ne vois rien, je le répète, sinon les statues de mes aïeux et... corbleu ! voilà des poules qui ravagent mes plates-bandes.

— Votre Majesté n'a regardé que les jardins. Mais *au delà ?*...

— Eh bien ! il y a des arbres, des chênes, des hêtres, des chataîgniers et des pins ; et puis... et puis il y a le soleil, mais il disparaît déjà. Je te le dis encore, je ne vois rien !

— Sire, reprit le Mage en souriant, j'ai été compris autant que je le pouvais espérer. C'est ce *rien* que j'appelle Beauté.

Charmé d'avoir été si perspicace, le Roi approuva de la tête.

— Tu formules parfaitement, dit-il, ce que j'allais exprimer.

Mais déjà le Mage continuait :

— Oui, la princesse Alise est belle. Elle est belle, Sire, au point que je la pourrais confondre avec la Beauté elle-même. Les princes ont d'abord méconnu la valeur d'un trésor qu'ils pensaient obtenir aisément de votre bonté. Mais comment l'auraient-ils devinée ? Sire, la Beauté aveugle ceux qu'elle n'éblouit. Celle de la princesse doit exalter de joie les âmes qui la peuvent comprendre ; pour toutes les autres elle reste inaperçue, à cause de sa perfection. Si les princes ont cherché à reprendre en elle quelque chose, c'est qu'il n'y avait RIEN à reprendre, et le plus petit défaut réel de la princesse la leur eût fait apparaître subitement telle qu'elle est, par la comparaison de ses rayonnantes merveilles. Nos oreilles ne perçoivent pas l'harmonie des sphères ; mais si, dans cet ordre magnifique, il survenait une imperceptible dissonnance, nous serions écrasés par sa terrifiante clameur.

— Ah, vraiment, tu t'imagines cela ? dit le Roi en levant les sourcils. Moi, je ne crois pas à l'harmonie des sphères.

— Sire, écoutez le conseil d'un loyal sujet.

Faites proclamer que la princesse n'est point parfaite, qu'elle ne connaît ni le sourire ni les larmes : et que vous n'octroierez sa main à personne, à moins qu'un prince fameux ne puisse, par une action ou une parole extraordinaire, par des prouesses valeureuses ou d'ingénieux discours, susciter des pleurs à ses yeux ou sur ses lèvres un sourire.

Le roi se tira la moustache d'un air de doute et tout à coup regarda fixement le Mage, car il lui vint à l'esprit qu'on osait le railler. Mais alors il fallait livrer l'insolent au supplice et s'exposer ainsi à déchaîner l'émeute, le Mage étant honoré du menu peuple à l'égal de Saint-Pierre. Ah mon Dieu ! que tout cela était donc difficile, difficile à décider !... et justement Sa Majesté se sentait aujourd'hui l'âme à ce point percluse... Tant pis ! l valait mieux ne pas approfondir ces choses, et, puisqu'en somme le conseil avait été peut-être donné sérieusement, se déterminer à le suivre.

— Soit ! dit le Roi.

Et, pour montrer toute sa reconnaissance, il serra le Mage dans ses bras.

* * *

Le Roi fit aussitôt propager par les officiers de sa cour l'étonnante nouvelle : la princesse ne

pouvait ni sourire ni pleurer. Puis, au bout de quelques semaines, on publia l'édit promettant les accordailles à qui la saurait guérir.

Dans la capitale, ce fut l'occasion des plus pénibles scènes. Des gens se lamentaient sur les malheurs de la dynastie. On vit des hommes battre leurs femmes parce qu'elles semblaient se réjouir en leur humeur jalouse ; mais les femmes invectivaient les hommes chez qui elles croyaient démêler l'envie de tenter les hautes aventures ; et les enfants criaient à la chienlit, en formant des rondes.

Mille courriers, envoyés en deux groupes à un mois d'intervalle, s'en furent vers tous les points de la rose des vents. On en rencontra qui parcouraient le monde, depuis la Golgoride jusqu'aux mornes régions de la Grande Kortorrhe. Beaucoup allaient errant, des landes aux forêts, cherchant des empires oubliés ; quelques-uns s'embarquèrent pour avertir les hommes des îles. Ou bien ils escaladaient les montagnes, scrutaient les précipices, et menant grand vacarme de conques, tambours et sacquebutes, jetaient aux échos la nouvelle. Il y en eut des premiers qui, partis à la hâte, périrent de malemort sur les chemins ; d'autres, escortés de mulets chargés de vivres et d'outres pleines, succombèrent à l'apoplexie. Un

dignitaire fut enlevé par un ours comme objet de curiosité ; et un malheureux écuyer subit un traitement déshonnête par les soins d'un gorille, qui se consolait ainsi de la perte d'une épouse vertueuse. Plusieurs se perdirent en d'étranges contrées où des fées tiennent en vasselage un peuple d'oiseaux sans queue, et ils revinrent après vingt années, les joues creuses et les pieds tremblants, fiers de leur long voyage et tout prêts à conter de surprenantes histoires.

* * *

C'est ainsi que le malheur de la princesse cessa d'être ignoré des cours les plus lointaines.

La douleur du roi d'Avigorre parut plaisante à ceux de l'Heptarchie carmiane ; l'heptarque eut même à ce propos l'un des jeux de mots les plus spirituels qu'il ait jamais trouvés. Il en fut de même en Féragator, en Gerdriance, en Pallor ; et le galant roi d'Aktschwz-Kwkwkw, Rustald-au-pelé-Cuir, fit sourire et pleurer toutes ses femmes pour se prouver sa supériorité. On dit qu'elles n'eurent point de peine à rire en le voyant sentimental à leurs pieds, et que pour les faire fondre en larmes il lui suffit, étant redoutable, de promettre à chacune... Mais ce sont les secrets de l'intimité.

Cependant, les jeunes princes protestaient contre cette folle joie. Alise, en vérité, n'était pas laide à ce point. Ses deux défauts mis à part, on pouvait avancer qu'elle ne manquait point de grâces ; d'autres, allant plus loin, la trouvaient accomplie à cela près ; et même ceux de Hyontargie avouèrent qu'elle n'avait pas, en somme, le pied plus étroit qu'on ne peut le supporter. Pourtant, ils ne l'osaient dire très haut, les opinions étant trop partagées, et leur roi Baladour n'ayant point achevé de réfléchir sur ce point.

Mais, lorsqu'arrivèrent les seconds courriers qui promettaient la main d'Alise et fixaient les conditions de cette promesse, il fut impossible de retenir les princes. Chacun d'eux souhaitait passionnément une vierge si difficile à conquérir, et tous, aiguisant leur esprit et leur épée, songeaient "à la parole ou à l'exploit extraordinaire" qui devait réaliser leurs vœux.

Le prince Ardélian de Persaigues partit l'un des premiers ; puis ceux de Carmian et de Pallor. Le jeune Pantaboule, infant d'Outiboulie, s'en fut bientôt tout seul, et le prince de Valandeuse, et celui d'Alturinse avec ses fidèles — et les trois sultans de Miroulidère, de Parkopatapie et de Tosamirok.

Le roi des Gastrobiontes, potentat considérable

Le roi des Gastrobiontes.

et magnifiquement gras, qui était veuf et ne s'était occupé jusque-là que de la chasse aux papillons, quitta les provinces heureuses où il digérait si bien, pour tenter une folle destinée. Quant à Rustald-au-Pelé-Cuir, il avait déjà trop de femmes, et il les désirait plus corpulentes que celle-ci.

Mais la Gerdriance et le Féragator, depuis longtemps en guerre, durent signer une paix inattendue, car leurs armées se trouvèrent subitement dépourvues de généraux et d'officiers : les princes qui les commandaient les avaient abandonnées à la veille de la bataille pour s'en aller de monts en vaux chercher des gloires nouvelles, avec les plus puissants de leurs barons qui s'étaient joints à leur fortune.

Jerzual, prince d'Urmonde, les avait précédés,

lui qui pouvait se dire, après le prince Ellérion d'Argilée, le plus noble de tous les fils de rois.

Grande était sa renommée en courage, adresse et courtoisie, et c'est pourquoi maintes gens prédirent alors son triomphe. On sut qu'il parcourait les plus lointaines régions de la terre, chevauchant avec vaillance ; il fut parlé de ses prouesses aux tournois, et du mal de mélancolie survenu aux princesses qu'il avait fait pâlir d'amour. Mais alors les nouvelles manquèrent tout à coup. Des gens venus de la mer prétendirent que, porté par son cheval Bellardian qui bondit sur les vagues, on l'avait vu s'enfoncer dans les horizons atlantiques ; et depuis lors, personne en l'univers n'ouit chose certaine du beau prince d'Urmonde.

Cependant, Alise avait été retirée du cabinet noir où elle végétait et tous les jours, chargée des joyaux de la couronne, le Roi la faisait rester de longues heures dans la salle du trône pour attendre la venue des héros. Mais tant de pierreries, — dont plusieurs étaient véritables, — tant de brocarts et de draps d'argent lacés depuis son col jusqu'à ses pieds !... Ah ! comme elle eût voulu, d'un mouvement de ses épaules, rejeter cette dépouille et laisser flotter sa chevelure sur une

simple tunique de lin ! Elle se consumait en son éclatante prison de soies et d'orfévreries, et plus d'une fois on la vit pâlir sous les escarboucles.

Elle se distrayait pourtant à se faire conter les aventures des princes. Monté sur un coursier farouche, le brave Pantaboule, prince d'Outiboulie, avait traversé des déserts. Il remonta loin vers le nord où il eut la surprise de trouver de la neige, puis il redescendit loin vers le sud où il découvrit des nègres ; après quoi il s'en fut au fond de l'Orient, où il chercha en vain Jehan le Prestre. Cette remarquable exploration l'avait malheureusement fourbu et, lorsqu'il fut proche d'Avigorre, il se dit avec justesse que ce n'était pas la peine d'y entrer.

Quant au roi Baladour de Hyontargie, qui était très robuste, il espérait briller par ses facultés naturelles. Sa voix étant haute et puissante, il demeura six mois durant à côté d'une immense cataracte dont il entreprit de surpasser la clameur. Ce temps écoulé, il beuglait à ravir ; mais la princesse lui fit savoir qu'elle avait l'ouïe délicate.

Doué d'un esprit plus subtil malgré sa petite taille, l'héritier présomptif de Féragator s'empara d'une licorne. Cette bête, — fougueuse et terrible lorsqu'on l'attaque — avait transpercé déjà huit cents hommes et, pour s'en rendre maître, le prince dut lui faire transpercer encore bon nombre

de ses écuyers. Mais la licorne est belle, en vérité. Son pelage est plus blanc que la sauvage clématite, et la tête pourpée, brillante comme une flamme, fait paraître plus doux son regard ineffablement bleu. Elle brise en se jouant l'acier des plus lourdes armures ; mais elle est bonne et douce, pourtant, et vient s'agenouiller devant les jeunes filles.

Le prince Ardélian de Persaigues, qu'on nomma le Désamoré, fit voile vers les terres qui sont au delà du soleil levant. Lorsqu'après des combats nombreux il cingla vers la côte d'Avigorre, deux cents esclaves couleur de cuivre, parés d'opales, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, chargeaient son haut navire traîné par des requins domptés. Mais il n'était parti que par ambition des prouesses et belles armes. Une fée, autrefois, avait déçu l'amour de sa jeunesse ; et depuis lors il prétendait ne s'attacher qu'aux choses brillantes et sans âme, comme on le verra dans son histoire.

Ainsi donc arrivaient de toutes parts les nouvelles. Il y en avait de très joyeuses, mais aussi de navrantes et faites pour étonner. Rien de plus inattendu, par exemple, que la fin héroïque du roi des Gastrobiontes qui, depuis si longtemps, dévouait sa vie au progrès de l'art culinaire.

Entraîné tout à coup par une irrésistible ardeur, il abandonna sa capitale aux soins de son jeune

fils, le charmant Goulebafre, et s'en fut châtier des dragons qui avaient insulté des vierges. Sitôt après il organisa une expédion gigantesque pour retrouver certaine petite fleur bleue qui croît sur les cimes neigeuses, et qu'il faut cueillir en songeant à la bien aimée... Par malheur il voulut pousser trop loin ses prouesses. Un jour qu'il traversait avec toute sa suite un océan de glaces, il chut au fond d'une anfractuosité où il demeure encore, conservé par le froid.

Tandis que l'univers déplorait le sort de cet homme gras et malchanceux, le bruit se répandit que le prince Ellérion d'Argilée lui-même avait secrètement équipé des navires pour aller, comme Jerzual d'Urmonde, chercher dans les mers d'Occident une Terre inconnue. Il avait découvert un continent prodigieux où de grands fleuves naissaient au pied des monts d'argent. Et certes on eût tiré présage de cet exploit si le prince Ellérion ne se fût mis hors cause par son outrageant mépris, lorsqu'il avait naguère refusé le portrait. C'est donc au prince de Féragator que l'on pensait devoir attribuer le prix, à cause de la licorne ; mais beaucoup désignaient l'infant de Valandeuse car il fut ingénieux dans ses entreprises.

Parti sur la foi de très anciens récits, il arriva

dans une forêt grandie sur une haute montagne. Par ruses d'adresse et doux langage, il réussit à y captiver le Porphyrion et rapporta en Avigorre, comme un emblème, ce rare présent d'amour. Oiseau de fière race qui surpasse l'aigle dans son vol, on sait que le Porphyrion renonce parfois aux nues pour s'attacher à l'homme. Il vit, magnifique et joyeux, chez les amants qui se chérissent ; s'il rencontre des infidèles il s'écarte et revient aussitôt, sachant qu'il n'est d'éternité qu'aux dieux. Aux paillards et bas débauchés, il crève, d'un coup de bec, le cœur à jamais inutile ; mais s'il devine chez homme ou femme la féroce jalousie, ses ailes se brisent sous la douleur, et le superbe et sensible animal se laisse mourir de pitié.

La princesse écoutait, ravie, ce qu'on rapportait de ces merveilles. Elle plaignit le roi des Gastrobiontes, encore qu'un veuf soit peu de chose ; elle ne dit mot du prince Ellérion d'Argilée, mais donna mille éloges au prince de Persaigues, accueillit avec grâce celui de Féragator et s'informa longuement du noble Jerzual d'Urmonde, si bon harpeur et si preux chevalier, dont nul au monde n'avait plus de nouvelles. Il faut avouer cependant que le jeune héros de Valandeuse lui parut surpasser ses rivaux, et peu s'en fallut qu'elle ne lui payât d'un sourire le don de l'oiseau Porphyrion.

Les héritiers des autres monarchies s'étaient assemblés autour d'elle. Certains, qui voulaient l'amener jusqu'aux larmes, contaient des légendes terribles, les crimes des brigands, les fortunes perdues, et de tristes histoires d'enfants mangés par des sorcières. Il y en avait qui tentaient de la surprendre en lui proposant des énigmes. Mais la plupart avaient fait gageure de l'égayer en se gabant les uns les autres, ou bien, selon l'usage, par des paroles de vanterie, à qui inventerait la plus folle. Et quand l'un d'eux avait dit une menterie formidable, ils éclataient tous de rire en se tapant les cuisses.

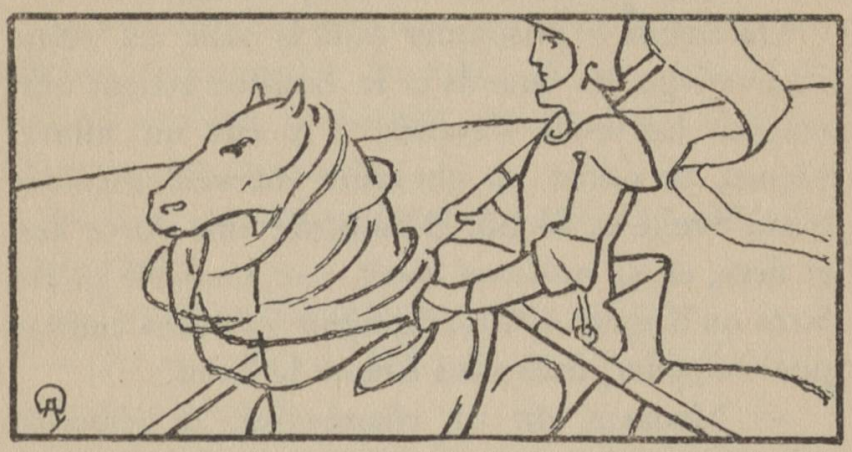
Cependant rien de tout cela n'avait pu séduire la dédaigneuse Alise. Elle s'intéressait sans passion aux lamentables aventures, haussait à peine les sourcils pour les farces les plus admirables, — et, comme elle ne désirait pas à tout prix un époux, elle prit grand soin de ne sourire ni pleurer.

* * *

Un matin que la princesse revenait de la promenade, un magnifique cheval au frontal de rubis survint à grandes foulées et s'agenouilla devant elle. Il était libre, sans cavalier, mais tenait entre les dents un glaive qui avait ensanglanté sa bouche

et qu'il semblait offrir comme à une suzeraine.

Le glaive portait à son pommeau les armes d'Urmonde, qui sont *d'azur à la sirène d'argent percée d'un rayon d'or*, et Alise reconnut le coursier Bellardian, né d'une cavale marine, et qui sait galoper sur les flots. Elle caressa l'encolure du bel animal, qui hennit aussitôt. Mais Bellardian semblait triste, et l'on conjectura que l'infortuné Jerzual d'Urmonde avait voulu signifier à sa Dame qu'il était mort pour elle.



Le prince Jerzual d'Urmonde.

La princesse en fut si émue que l'on vit sa gorge se gonfler comme pour un sanglot. Et sans doute allait-elle donner à un absent ces larmes refusées à tout autre, lorsqu'elle fut brusquement effrayée par un grand tumulte qui se fit non loin

d'elle. Des officiers arrivaient en hâte ; les hallebardiers menaient grand vacarme autour d'un jeune homme qu'ils entraînaient de force. S'étant informée, Alise sut qu'un étranger venait d'être surpris dans le palais, et qu'il était coupable d'un crime ancien de lèse-majesté. On le conduisait vers les basses fosses parmi les injures de la canaille, et l'insolent avait l'audace de dire qu'il était venu en Avigorre afin d'entretenir un instant la princesse !

— Qu'il paraisse devant moi, dit-elle.

On amena le prisonnier dans la salle du trône où le Mage, les Grands et le Bouffon étaient déjà rangés. Lorsqu'il s'avança, il y eut un mortel silence, car c'était un chevalier merveilleusement beau. Svelte et blond, il montrait une force fine et fière, et sa noblesse avait une ineffable grâce. Sitôt qu'il aperçut Alise il joignit les mains comme pour supplier, mais sans baisser le front.

— Madame, dit un chambellan, la personne offensée n'est autre que vous-même. Cet homme est le prince Ellérion d'Argilée qui osa renvoyer ignominieusement le portrait de votre Altesse.

— Quoi ! le prince d'Argilée ?...

— Oui, madame. Mais la hache punira bientôt son forfait.

La princesse frémit jusqu'au fond d'elle-même.

— Pourquoi donc aviez-vous rejeté mon image ? dit-elle à l'insulteur.

Cette fois le prince baissa la tête, et on l'entendit à peine murmurer :

— J'avais peur. J'avais peur de vos yeux.

A cette intolérable réponse, il y eut une rumeur indignée parmi les courtisans. Quoi ! oser dire en face à une femme qu'elle est laide à faire peur !... Et pourtant la princesse ne fit pas un mouvement, car la stupeur, sans doute, avait paralysé son courroux.

Le menton doucement appuyé sur la main, elle semblait contempler le vide, et son sein, par instants soulevé, propageait autour d'elle le scintillement des pierreries.

Mais son regard descendit de nouveau jusqu'au prisonnier.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle encore.

— Je redoutais la force du destin, dit-il après un long silence.

Or, comme il relevait la tête pour parler, ses yeux avaient rencontré les yeux de la princesse ; et l'on ne sait ce qu'il y put lire, mais tombant soudain à genoux:

— Oh, pardon ! pardon ! dit-il avec un sanglot. Vous êtes belle, Alise ! je vous aime! je vous aime...

A ces mots il se fit un grand tumulte.

— A mort ! A mort ! criaient les courtisans.

La princesse étendit la main comme en effroi, puis rougit, et, radieuse d'une surhumaine beauté, elle entrouvrit les lèvres en un sourire qui fut pourtant mouillé de larmes.

— La princesse a souri ! la princesse a pleuré ! s'écria joyeusement le Mage.

Et arrachant le prince d'Argilée aux officiers qui prétendaient l'occire, il le conduisit auprès du trône d'apparat où siégeait la Fiancée, tandis que le Roi, dont l'âme était restée percluse depuis sa grande suffocation, accourait tout à coup au tapage, demandait qui était cet intrus, s'indignait de la scène et déjà s'apprêtait à bondir de fureur.

Le Bouffon arrêta cette auguste colère.

— Sire, dit-il, épargnez l'héritier du trône.

— Que je !... dit le Roi stupéfait.

— Oui, Sire. Le prince d'Argilée a fait sourire et pleurer la princesse.

Et véritablement, cette parole par trop simple : *vous êtes belle, et je vous aime*, était si follement extraordinaire dans une cour que, de l'avis de tous les dignitaires, la princesse *devait* s'en trouver guérie.

II

FOLIANE ET MELIVAINE

I.

Comment fut élevé le prince de Persaigues.

Le prince Ardélian de Persaigues était le plus infortuné des fils de roi.

On dit qu'à sa naissance le chef des Mages de l'État lui fit sucer d'une certaine herbe qu'on nomme " bulle d'azur ", laquelle est très amère et ne porte que rarement des fleurs ; et bien des gens ont présumé qu'en agissant de cette sorte, le Mage prétendait s'acquérir un disciple que lui interdisait la loi. On forme ainsi les hommes de grimoires, clercs de musique et gens de prophétie dans la monarchie de Persaigues, mais il n'est pas permis de toucher de cette herbe l'Enfant qui doit régner. Elle donne pour la vérité un penchant sans mesure, et rien n'est plus contraire à la bonne conduite d'un État.

Lorsqu'il apprit cette trahison du Mage, le Roi eut une effrayante explosion de colère. Toute la capitale en trembla. Les murs de l'enceinte en

furent si violemment ébranlés que l'une des nonante tours en resta à jamais chancelante, ce dont chacun se peut assurer en y montant par un fort vent du Nord. Saisis de terreur, les bourgeois de la ville s'étaient refugiés dans leurs caves ; et la colère du Roi durait, durait toujours, au point que l'on se prit à frémir pour les octante et neuf autres tours.

Il ne suffit pas au monarque de faire décapiter le criminel. Il poursuivit tous les lettrés des terres de Persaigues, où, à la vérité, il n'y en a pas beaucoup plus qu'ailleurs. On alla les chercher jusque dans les plus petits villages des montagnes et on les accabla de tourments afin qu'ils fissent connaître l'antidote de la plante funeste. Mais on n'en put tirer chose sensée, sinon qu'il fallait donner au petit prince la nourrice la plus bête du royaume.

Il y eut aussitôt grande rumeur en Persaigues, et grande perplexité aussi. Selon les principes admis dans ce pays là, une honnête femme doit " éviter de faire parler d'elle " et par conséquent de se distinguer, fût-ce par des qualités négatives telles que la froideur, l'inintelligence ou la vertu. En sorte que, tout d'abord, il ne s'offrit personne.

Cette modestie des femmes de Persaigues est

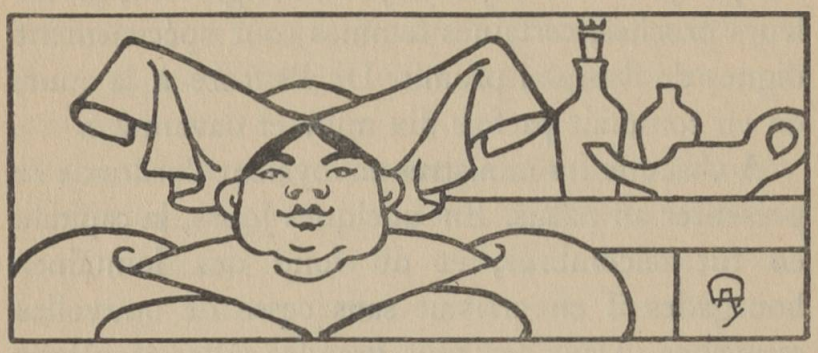
toute à leur louange. Mais elle eût mis la Cour dans un furieux embarras si l'esprit d'obligeance et de charité n'avait, cette fois encore, fait des miracles. Personne ne s'offrait, non certes ! Mais chaque jour des sujets loyaux désignaient, parmi leurs proches, certaines femmes tout spécialement dignes de l'emploi promis. De l'aurore à la nuit, on en comptait parfois dix mille et davantage.

A chacune les ministres envoyaient l'ordre de se présenter au palais. En quelques jours, la capitale en fut encombrée, et du fond des lointaines bourgades il en arrivait sans cesse de nouvelles caravanes. Dans les plus grandes villes il n'était pas resté plus de deux ou trois personnes en état de nourrir un enfant ; et celles-ci, peu après, vinrent enfin se proposer d'elles-mêmes, car elles étaient honteuses de faire parler d'elles à cause de leur esprit, et qu'on les montrât au doigt partout où elles passaient.

La difficulté fut grande de choisir dans cette foule. Dès qu'elles furent réunies, il y eut entre toutes les femmes une émulation singulière à se faire valoir ; mais on dit que c'était le fait de leurs qualités naturelles et qu'elles ne se donnaient pour cela nulle peine.

Il fallut désigner presque au hasard celle qu'on prendrait parmi ce plantureux bétail : ce fut une

personne bien membrée, bonne laitière à souhait et très raisonnablement stupide. Elle commença sur l'heure ses fonctions qu'elle devait garder pendant plusieurs années.



La Nourrice.

Le prince grandit ainsi sous deux influences ennemies. Les archives de la monarchie racontent par le détail l'histoire d'une enfance ambiguë et d'une adolescence aux alternatives contradictoires qui firent chaque jour les délices et la terreur du Roi. Tour à tour la nourrice vainquait l'herbe, ou se trouvait vaincue par elle. Nul n'osait décider qui l'emporterait, de la formidable bêtise ou du poison cruel de l'idéalité. Le prince Ardélian fut studieux et inerte, affectueux et indifférent, porté à la rêverie comme à la somnolence. Bien plus, on n'aurait su dire s'il aimait mieux manger les tripes de lapin au sang de porc, qui sont le mets national

de la monarchie, ou les amandes parfumées à la pêche dont les mages composent leur repas léger.

A quinze ans on le découvrit aux pieds d'une jeune femme, jolie et compatissante, dont il ne voulut rien avoir qu'une boucle de ses cheveux. L'herbe semblait victorieuse à l'excès. Mais bientôt la nourrice reprenait avantage car le prince était grand comme deux hommes, encore qu'il restât maigre comme la moitié d'un seul. A la lutte, il triomphait de tous. Les bonnes gens de Persaigues se disaient avec orgueil qu'il avait couché sur le sol le plus réputé des champions du pays, et c'était vrai d'ailleurs, le champion ayant été payé pour cela.

Mais le prince déçut à la fois les craintes et les espérances. Une dernière crise se fit mystérieusement en lui, et soudain, les deux influences parurent s'être pénétrées. Peu à peu, il devint évident qu'il n'avait oublié ni l'herbe empoisonnée, ni le lait régénérateur. Ardélian n'était plus porté vers les livres comme le sont les mages, ni vers la brutalité magnifique à l'exemple de son auguste père. On sut avec épouvante qu'il ne distinguait pas la vie de l'idéalité, et l'on apprit enfin qu'il voulait chercher l'une dans l'autre.

II.

Comment le prince chercha son idéal, et ce qu'il rencontra.

Un jour — il avait dix-huit ans — le prince quitta brusquement le palais et s'en fut en chevalier errant dans le royaume voisin, qu'on nomme Pallor. Il était fermement résolu, non pas vraiment à vivre selon ce qu'il penserait, mais plutôt à penser selon qu'il vivrait. Étant riche de jeunesse et de sens passionnés, cela lui fit discerner très vite que toute la pensée des hommes est incluse dans le baiser des femmes ; mais son malheur fut de décider aussi que la pensée des femmes y est pour quelque chose. Une suite d'expériences cruelles devait le détourner de cette conclusion téméraire.

Il s'éprit d'abord d'une fille aux aimables appas, et corpulente un peu. Ce fut un souvenir donné à la patrie, car il n'est pas, au pays de Persaigues, de beauté parfaite sans une certaine ampleur. Le prince la régalait de sourires, de caresses, et des

plus fins propos à son gré. Elle y répondait de son mieux, caressait à ravir, souriait en bonne personne et s'efforçait en vain de dire de jolies choses.

Cependant, un jour que son idéal lui avait fait quelque répartie trop stupide, Ardélian se décida à en choisir un autre.

Il découvrit alors un riche-homme de la ville dont l'épouse était noble, sensible, et même ineffablement angélique ; puis il fit tant de progrès qu'il parvint à séduire une très belle courtisane. Mais l'épouse du riche-homme poursuivait aussi l'idéal, et le prince s'aperçut un jour qu'elle avait rencontré son rêve, lequel était un nègre de superbe stature. Quant à la courtisane elle était insupportable à ses heures de pudicité.

Il fallut bien chercher encore, et ce fut ainsi qu'Ardélian apprit la résignation, — de femme en femme, de fille en fille et des plus grosses aux plus menues, jusqu'au jour où il conquit les grâces de la princesse de Pallor et s'enfuit avec elle dans la région des montagnes.

*
* *

Il n'y a jamais eu rien au monde de si délicieux que la princesse Foliane de Pallor. Son front est

si mince qu'on aperçoit, tout à travers, ses joies et ses peines s'épanouir ou se fermer comme on voit les fleurs étranges de la mer sous l'onde qui les couvre. Ses yeux bleus sont pareils à des pierres d'amour, et le plus étonnant c'est sa chevelure, légère plus qu'une haleine, mais brune et prodigieuse à l'égal des ténèbres. Des étincelles, la nuit, y naissaient en étoiles ; elle semblait frémir comme une bête vivante ; et la princesse avait alors de petits gestes d'enfant, frivole et craintive comme pour se défendre de ses boucles.

Elle chantait mieux que l'alouette, et savait rire et rire encore.

— Je suis folle quand je te vois, disait-elle au prince.

Et le prince lui disait :

— Sais-tu que c'est une chose surprenante, que d'être belle ?

Alors Foliane riait bien plus fort, et demandait au prince des histoires.

Il en savait de mille sortes parce qu'il les inventait à mesure ; et il tâchait qu'elles fussent divertissantes. Elles racontaient les yeux de la princesse, ses lèvres, leurs caprices et les signes de son corps, et les aventures merveilleuses de ses regards lorsqu'ils la quittaient tout à coup pour s'en aller au loin. La princesse écoutait, ravie, et

riait d'une telle verve qu'Ardélian la jugea pleine d'esprit. Quand il se souvenait du lait de sa nourrice, ce prince devenait un peu sot.

Or donc il ne cessait de parler, de décrire ; la princesse ne tarissait d'approuver et de rire, et Ardélian se découvrait chaque jour des finesses qu'il ne soupçonnait point la veille.

Un matin qu'il était couché sur le gazon fleuri, il naquit au fond de son âme on ne sait quel souvenir inattendu de l'herbe amère ; et comme il était aux pieds de Foliane, il lui raconta une histoire très belle où l'on voyait le soleil et la mer, et les îles d'Orient. La princesse éclata de rire. Alors il lui en raconta une autre très effroyable, dont le héros mourait dans un abîme sans fin. La princesse rit encore.

Un peu étonné, le prince lui en dit une troisième. Il parla de ce qu'on peut ouïr dans les rêves, et mit toute son âme à conter le vent voyageur, lorsqu'il fait le tour de la terre pour nous apporter dès l'aurore les conseils des mondes qu'on n'a jamais vus... Foliane rit tellement qu'elle faillit en avaler sa langue.

— Par les mages d'Avigorre et de Persaigues ! s'écria le prince, n'écoutez-vous donc pas mes histoires ?

— Si, si ! dit la princesse.

— Mais alors, cette impertinence...

Foliane était très agacée. Elle adorait les fables où Ardélian détaillait sa beauté ; mais à tout le reste, qu'on ne peut toucher et voir, elle n'avait jamais compris mot.

— L'impertinence est vôtre, fit-elle d'un ton pointu.

— Hé, madame !

— Hé, beau sire, vos inventions seraient mortelles si l'on ne décidait d'en rire ! Votre figure, d'ailleurs, est si plaisamment niaise quand vous voulez être sérieux...

Le prince ne manquait point d'un peu de vanité. Il se mit durement en colère, et Foliane, qui n'y entendait que folie, prit le parti de se fâcher deux fois autant que lui. En sorte qu'ils virent clairement qu'ils ne se connaissaient pas encore. Car c'est ainsi que vont les choses. On se raconte tel qu'on n'est pas ; on parle beaucoup, on parle trop, et l'on découvre enfin que depuis le commencement on était face à face comme deux étrangers. Ardélian cria d'une voix terrible, plus aigrement qu'en toute sa vie ne cria sa nourrice. Mais Foliane dit mille choses cruelles, et les historiens de Persaigues avouent que ce jour-là le prince héritier reçut en plein visage les ongles de son idéal.

Le prince ne pouvait souffrir qu'on l'égratignât. C'est pourquoi, sans prendre le temps de mettre son haubert et de lacer son heaume, il ceignit l'épée sur son bliaut et partit courroucé, jurant à la princesse de ne la revoir jamais.

C'est ainsi qu'il s'en fut, l'âme violente et fière, chevauchant grande allure pour mieux fuir la perfide, et absolument résolu à ne point s'arrêter avant le soir ; mais il n'alla pas plus loin qu'une clairière de la forêt où il se coucha sur la mousse afin d'y réfléchir à son malheur ; et là, il se mit à cueillir des cyclamens et de petites orchidées blanches comme il s'en trouve beaucoup au pied des montagnes de Pallor.

Il les tressait machinalement en guirlandes, ce qui donnait à son cœur le loisir de se désoler tout à l'aise.

Il pleura sur lui-même et sur l'aberration de la princesse ; il la fit comparaître devant son souvenir et la traita de haut en bas parce qu'elle l'avait trompé sur son âme. Alors, se rappelant que plusieurs fois déjà la vie l'avait déçu, il se dit que nul être au monde n'était aussi malchanceux que lui. Il reconnut sans peine que son aventure était extraordinaire, et que, par ses infortunes comme par sa résignation, le prince de Persaigues était vraiment supérieur aux autres hommes. Il imagina

des arguments formidables qui lui donnaient tort, et en conçut tout aussitôt de bien meilleurs qui lui donnaient raison. Et discutant de cette manière il commençait à se consoler, lorsqu'il aperçut dans le feuillage deux yeux espiègles qui le considéraient curieusement. Puis ce fut une longue chevelure dorée qui se déroula d'une branche et vint frôler son visage. Une voix chantait, chantait, si haut qu'on peut chanter. Des fleurs tombaient comme une neige, et une svelte fille se trouva debout devant lui.

— Qui es-tu ? dit-elle.

— Je suis Ardélian, prince de Persaigues.

— C'est donc toi qui eus une nourrice si bête ?

— Et toi ? dit-il.

— Moi, je suis fée, la fée Mélivaine.

— Tu chantais... Que chantais-tu ?

— Les fleurs, le soleil, l'air qui passe... Héi hé ! je chantais la joie d'être sans but... C'est ma nature, à moi ! Regarde comme je suis libre et belle.

Elle se penchait avec souplesse, mince, noble et flexible, pareille à une tige. La toile de sa robe était si fine qu'à travers sa ténuité la lumière épousait les flancs purs et la courbe admirable des hanches ; et des hanches à la nuque le prince vit une ligne merveilleuse, tendue et vibrante comme un arc.

Il ferma les yeux pour les guérir de l'éblouissement ; mais il gardait sous leurs paupières une aussi brûlante clarté, en sorte qu'il les rouvrit bientôt. Et quand il les eut rouvert la fée lui parut encore bien plus belle.

Elle marchait à pas menus, sur l'herbe et sur la mousse. Il la suivit, l'âme étonnée, le cœur hésitant et confus, envahi par une émotion qu'il ne connaissait pas. Et ainsi, allant et venant, ils devisaient de toutes choses.

— D'où viens-tu ? demandait la fée.

Le prince disait sa chevauchée de Persaigues en Pallor, les alternatives de sa jeunesse, et ce qu'il cherchait en vain. Et la fée disait aussi ses voyages. Elle parla des pays prodigieux qui brillent d'un givre éternel ; elle parla des torrides contrées où la brise est une invisible flamme. Les fées connaissent le monde entier. Mélivaine savait les noms de toutes les fleurs, le secret des arbres de la forêt et le langage des étoiles. Elle dit l'histoire du petit prince Jour, qui se lève avec son grand œil ouvert, et elle dit aussi la légende du crépuscule ; car le crépuscule est la paupière du soleil, et cette paupière céleste se reclot quand le bel œil jaune est devenu tout rouge d'avoir trop regardé.

Ardélian admirait tant de merveilles.

— Ah ! dit-il, tu es belle comme le printemps ; et tu ne te mettrais pas à rire, toi, si je te disais que le vent fait le tour de la terre... C'est que tu es savante. As-tu lu beaucoup de livres ? On m'a conté qu'il s'y trouvait des histoires surprenantes. Mais je ne les connais pas très bien, tu comprends, à cause de ma nourrice. Toi, tu sais tout.

— Oh, dit la fée, avec moi on peut planer très haut.

— Hélas, remarqua le prince, je suis un peu lourd pour planer. Mais écoute, Mélivaine, tu es le poème de la grâce. Tes mouvements ont je ne sais quelle langueur, douce et qui plie, et tout à coup des vivacités d'enfant. Comment peux-tu être si grave et si... oui, pardieu, une gamine ! Et puis il y a tes yeux. Je ne suis pas sûr qu'ils me plaisent, et peut-être que je ne les aime pas du tout. Mais ils sont changeants comme des nuages; on ne sait jamais à quel moment ils disent la vérité; on ne sait pas s'ils sont graves ou rieurs, bruns comme l'écorce des arbres ou glauques et fuyants comme la mer... Il faut absolument que tu me donnes un baiser.

— Un baiser ? Si tu veux, dit-elle en se penchant toute vers lui.

(Car les fées sont les fées, et leur simplicité est effrayante.)

Le prince et la fée s'étaient enlacés. Leurs mains devinrent une volupté vivante, leurs lèvres se joignirent tout à coup. Alors leurs désirs furent pareils à deux vagues qui se heurtent, se pressent, montent vers les cieux par leur double effort, et retombent lassées sous l'humide panache qui déferle. Front contre front, unis par un lien brûlant, ils gisaient épuisés de ce choc prodigieux où les ondes de la chair se sont pénétrées jusqu'à l'âme... Et la chevelure, légère comme l'écume, les enveloppa d'une frémissante clarté.

Autour d'eux, la clairière était toute en soleil. Les ombres bleuissaient le gazon sous les arbres. Aux profondeurs mobiles de la verdure, la lumière tremblait par mille transparences limpides, comme une eau suspendue. Vers les cimes, les ramures agitaient des résilles d'or. Sous les feuillages fourmillants, les parfums de la terre se gonflaient en volutes. L'air tiède éparpillait des chants de fauvettes et de grives qu'on entendait bruire de branche en branche et se fondre en une harmonie sans fin.

Le prince sentit un vertige ineffable, comme si la vie s'était ouverte en ce baiser, nouvelle et radieuse avec la jeunesse d'une aurore. Et c'était d'une si merveilleuse douceur qu'il en eut les yeux pleins de larmes.

— Qu'as-tu ? s'écria la fée surprise.

— Je t'aime. Je suis comme un enfant qui aperçoit le monde pour la première fois. J'apprends tout ce qui existe.

Mélivaine et Ardélian.

— Mais tu pleures !

— Je pleure... J'ignore pourquoi ; peut-être parce que j'aime.

— Il faut avouer, dit-elle, qu'on t'a fait prendre un peu trop du lait de ta nourrice.

— Je t'aime, reprit-il simplement.

— Tu me l'as déjà dit ; je le sais.

— Non, tu ne sais pas !

Et le prince expliqua comment il aimait. Il expliqua très longuement, très minutieusement et en se répétant beaucoup. — La fée s'ennuyait.

Or telle est l'exquise bonté des fées, qu'elles endurent aisément les outrages et peuvent tout

pardonner, hormis qu'on les ennuie. Mélivaine jugea le prince insupportable, comme il l'était en effet.

— Ecoute, continuait-il, je voudrais te dire, te dire... C'est que tu es mon idéal, entends-tu ?

Mélivaine ne se souciait pas beaucoup d'être l'idéal de personne.

— Héï ho ! dit-elle, veux-tu bien parler d'autre chose ?

— Je t'aime ! cria-t-il.

— Oui, mais les fées n'aiment pas. Fi donc ! me prends-tu pour une femme ?

Avec un rire étincelant, elle avait bondi au loin, légère comme une flamme. Heï hé ! elle fuyait parmi les pimprenelles. Heï ho ! balancée aux guirlandes des volubilis elle chantait la joie d'être belle, et de voir le soleil resplendir. Et le prince courait derrière elle, éperdu, ridicule, et disait malgré tout son amour... Mais il fut bien surpris quand il se sentit pincé jusqu'au sang et qu'il vit devant lui la princesse : oui, Foliane elle-même, toute déchevelée, qui accourait pour continuer la dispute car elle avait trouvé des arguments nouveaux.

— Ho héï ! Héï hé ! — la fée chantait au plus haut des ramures.

— Quelle est cette femme, et que vous disait-elle ? cria la princesse, les ongles tendus.

Ardélian soupira.

— C'est une fée, vous voyez, et de l'espèce la plus cruelle.

Et il ajouta, non sans aigreur :

— Suis-je un traître pour livrer les confidences qu'on me fait ?

Or Mélivaine, suspendue et glissante dans les rameaux flexibles, avait sauté sur le gazon. Elle eut pour le prince une grimace mutine qui l'aurait fait mourir de rire s'il n'avait été si près de mourir de colère ; et bondissant vers Foliane :

— Mon Dieu que tu as de grâce ! s'écria-t-elle en l'embrassant. Quelle pitié que tu songes à un pareil nigaud ! Si tu m'aimes, ne l'épargne point. Sus ! Sus ! Point de merci ! Car il m'a dit des choses... Ma chère, j'en rougis encore.

— C'est un homme vil, dit Foliane.

— C'est un sot, conclut Mélivaine. Mais... oh que tu es jolie ! Comme tu parais douce quand tu ne veux pas égratigner... Tes boucles brunes entourent admirablement tes yeux bleus... Mes yeux à moi son tour à tour bruns et glauques, tu vois ? et ma chevelure est un or qui s'effile. Bien sûr, on vas nous trouver dix fois plus séduisantes l'une par l'autre...

— Je suis juste aussi grande que vous, dit Foliane en s'appuyant à son épaule.

— Oui, oui, presque aussi grande ; et mes cheveux sont juste aussi longs que les tiens.

— C'est vrai ! presque aussi longs. Quelles bonnes amies nous allons faire ! Mais vous me répéterez tout ce qu'il vous racontait, n'est-ce pas ?

— Viens avec moi, décida Mélivaine. Laisse ton gros prince à sa bonne nourrice. Le pauvre ! il en a encore les joues pleines de lait.

Et la fée avait pris les mains de la princesse. Alors elle héla son grand char de pivoines traîné par un essaim de guêpes, et voilà qu'elles partirent vers l'espace, l'une à l'autre enlacées. Héï hi ! héï hi ! le prince les entendait rire. Et Mélivaine raillait de loin : " Cherche toujours, mon bel amant ! amuse-toi bien avec ton grand cœur ! Héï ho ! Héï ho ! Qui veut aimer, puisqu'on en pleure ? Hei héli ! hei héli ! rien n'est que la clarté, la joie, et le grand air libre ! "

Et le prince resta seul, stupéfait de son aventure.

III.

Comment le prince se résolut a vivre.

Or je ne sais ce qu'il faut croire. Les fées sont promptes à la malice ; parfois leurs grandes colères ressemblent à des ruses. On les dit aussi très mobiles et curieuses de surprises. Peut-être Mélivaine revint-elle le lendemain, plus sage et toute seule, guidée par le hasard... A la place du prince, d'autres auraient attendu, pour tenter par fortune la vengeance d'un baiser... et ils eussent fort bien fait, s'il est vrai que, saisie du remords d'avoir paru cruelle, la fée crut devoir s'offrir au premier manant rencontré. Mais Ardélian n'était pas un très habile homme, étant crédule. C'est le commun défaut des gens qui cherchent l'idéal sur des lèvres promises au plaisir.

Non certes, Ardélian ne pensait pas légèrement ainsi ! Et même, pour l'instant, il faut bien avouer qu'il ne pensait pas du tout. Il ne pouvait imaginer qu'il s'agît bien de lui. Il devinait vague-

ment qu'on lui avait manqué, et que la fée perfide méritait les tourments qui punissent la traîtrise, — ou que lui-même était vraiment un sot d'avoir voulu l'aimer. Mais cette idée restait en lui pleine d'incertitude, et c'était comme une violente lumière qu'on ne voit pas d'abord, tant on est ébloui.

Tout à coup il comprit, et sa douleur le fit crier comme une blessure. Il tira son épée et fut sur le point de s'en percer en attestant les cieux ; mais il s'en servit au contraire pour menacer les cieux en attestant son âme. Puis il frappa les arbres à coups d'estoc et livra un combat sans quartier aux menues plantes de la clairière. Après quoi, ayant épuisé sa colère, il se sentit sans force, — simple, doux et mortellement triste ; et songeant à ce qu'il avait perdu, à son abandon, à la misère de toute sa vie, il tomba sur le sol et sanglota comme un petit enfant.

On dit qu'il pleura fort longtemps, confus, meurtri, la pensée perdue ; et quiconque fût venu aurait eu grand' pitié de voir un homme se rouler sur la terre avec ces gémissements, en mordant le gazon comme une bête blessée.

Or pendant qu'il se tordait ainsi, étouffant dans la mousse le cri de sa détresse, sa bouche rencontra une herbe si amère que la surprise en arrêta ses

larmes. — Cette herbe, en vérité, avait l'apparence de maintes autres herbes. Mais son âcreté singulière corrodait les lèvres comme une flamme; et... oh !... qu'était-ce donc ? quel vacillant souvenir ? Vaguement, vaguement, au fond de l'âme du prince, quelque chose parlait d'une brûlure pareille.

Alors il aperçut des fleurs sur son bliaut, demeurées aux plis de la soie. Elles étaient toutes froissées, et il les regarda avec sympathie puisqu'elles avaient souffert comme lui. Il y en avait de jolies, il y en avait d'étranges et d'une beauté presque surnaturelle. Il les considéra de plus près et fut enivré par leur vivant arôme ; il les prit une à une et, les faisant briller au soleil, il s'émerveilla de la transparence ardente qu'elles ont dans la lumière. Attentif, il découvrait leurs nuances avec une extase charmée. Il semblait qu'il n'eût jamais vu de fleurs ; et il lui apparut enfin qu'il n'était plus le même. Toutes choses lui étaient à nouveau révélées. Une âme inconnue pleurait et chantait en lui, tendre et fidèle, mais si profonde qu'il l'écoutait avec stupeur, comme la voix grave d'un frère qu'il n'apercevait point.

Le prince ne savait pas qu'au milieu de ses larmes, tandis qu'il se roulait sur le gazon, il avait mordu l'Herbe des mages. Mais il se trouvait riche d'une force inattendue, riche de confiance,

d'allégresse et de jeune ardeur ; et ayant gardé en ses doigts un cyclamen de pourpre et une orchidée blanche, il traversa la forêt comme en rêve et partit pour chercher par le monde les aventures promises à sa destinée.

* * *

Sous le nom du Chevalier Désamoré, le prince de Persaigues parut avec des fortunes diverses aux tournois et dans les guerres. On cite à sa gloire l'expédition qu'il entreprit par amour des prouesses en l'honneur de la belle Alise d'Avigorre, et la joute célèbre où il se mesura contre le prince Jerzual d'Urmonde, si mystérieusement disparu depuis lors. Toutefois les chroniqueurs le tiennent pour un paladin un peu fol, parce qu'au lieu d'une écharpe de femme il mettait une fleur à son heaume. Le Chevalier Désamoré en changeait chaque jour et guidait la cueillette selon sa fantaisie ; si bien qu'on l'appela par gausserie le fiancé de toutes les belles, à qui suffisent les accordailles... Mais le prince savait que les fleurs sont bientôt fanées, et que la joie varie au gré de qui l'invente.

Il disait qu'il est bon d'admirer les fées ; elles sont filles de l'aurore et de ses illusions. Mais

pour qui les approche, elles sont mille fois plus perfides que toutes les princesses de la terre.

Or, malgré que ces choses soient très mystérieuses, quelques-uns sont d'avis que le prince eut ici raison. Car peut-être les fées sont-elles l'idéal, comme il le crut longtemps ; mais c'est pour cela qu'elles sont dangereuses, car leur âme ne peut être touchée.

Le prince de Persaigues.

Il faut laisser les fées aux papillons de l'air et les princesses à la gaieté du rire, et s'adonner à l'amitié des fleurs puisqu'elles sont douces et consolatrices. Elles valent mieux que les fées, et mieux aussi que les princesses. Elles sont très belles. Elles livrent ingénument leur grâce aux caresses... Et l'on peut se donner à elles sans péril, puisque toute leur âme est dans leur parfum.

III

HISTOIRE DU ROI BALADOUR.

à Théo van Rysselberghe

I

Comment le roi Baladour souhaita la princesse Alise d'Avigorre.

Il est des qualités qu'un prince possède invariablement, par une sorte de disposition professionnelle, et parce que la raison du Prince est une raison d'Etat. Ces qualités sont nécessaires, officielles et fondamentales. Les nier n'appartient qu'aux ennemis de la patrie.

Mais Baladour, roi de Hyontargie, en avait aussi d'adventices, de personnelles et de particulières ; et celles que les Hyontargiens citaient avec le plus de fierté c'étaient la belle santé du souverain et sa voix formidable. Aussi, depuis l'adolescence du Roi, les médecins de la cour avaient-ils chaque jour rendu grâce à Sa Majesté pour Son embonpoint fleuri, tandis que les membres de l'académie La félicitaient de Sa voix hebdomadairement.

Cette voix, en vérité, était une surprenante merveille ; on sait d'ailleurs que Baladour lui dut le glorieux surnom d'ERIMYK qu'il porte dans

l'histoire. Peut-être eût-on pu en trouver de plus douces, et de mieux propres à moduler les tensons subtiles de l'amour ; mais la voix royale eût écrasé celles-ci de toute sa puissance. Dans les registres graves, elle grondait ainsi qu'un torrent charriant troncs et rochers ; puis, en s'élevant, elle grandissait au point de rappeler le rauquement des lionnes en furie. Et les Hyontargiens admiraient par dessus tout les notes suraigües que *rien* au monde, pas même le cri lancinant des guivres, ne pouvait imiter pleinement.

— Cette voix ébranle tout, disaient les courtisans. Sire, c'est bien là ce qu'on nomme le Sublime : nul n'y peut résister.

Et le Roi était content de ces paroles, et il les récompensait, à de certaines époques, par des présents dignes de lui.

*
* *

Cependant, lorsque la noble Alise d'Avigorre fut promise au plus avisé des princes de la terre, Erimyk Baladour ne fut point agréé.

Etant veuf et fort impatient de reprendre femme, il avait, des premiers, envoyé sa demande en mariage. Il comptait l'emporter aisément, grâce

à ses ressources vocales que la renommée célébrait au delà des frontières. Les femmes, ce dit-on, sont prises par l'oreille, et Baladour se sentait prêt à s'emparer des deux oreilles de la princesse, dût-il pour cela lui briser le tympan. Mais on refusa de l'entendre, en sorte qu'il dut quitter brusquement la monarchie d'Avigorre et rentrer dans sa capitale, vaincu sans combat.

Certes, Baladour était consterné de l'affront. Mais ce qui le fâcha le plus mortellement, c'est qu'il n'y pouvait rien comprendre. Il sentit qu'il n'y aurait plus pour lui de repos ni de joie tant qu'il n'aurait point résolu cette énigme ; et c'est pourquoi, sans plus tarder, il entreprit d'y réfléchir.

Ce fut, pour la Hyontargie, un moment de terrible crise. Nul n'osait plus parler au Roi, car il y avait défense formelle d'interrompre sa méditation. On le voyait parcourir lentement les galeries du palais, les bras ballants, la bouche ouverte, ses gros yeux bleus perdus dans une vague songerie ; et l'on admirait avec quelle constance Sa Majesté employait tout son esprit à examiner les causes probables, hypothétiques ou absurdes de sa déconvenue.

Depuis plusieurs semaines le Roi était occupé ainsi, se creusant l'âme sans relâche et plongé si avant dans ses profonds calculs qu'on ne l'en

pouvait tirer qu'à grand peine aux heures de manger et de boire. Or, pendant ce temps-là, les affaires de l'Etat allaient au plus mal. La Hyontargie, pacifique malgré elle, négligeait l'occasion de rançonner un petit peuple voisin momentanément sans défense. Trop mollement comprimée, la bourgeoisie commençait à parler librement de certains dignitaires. Chose plus grave encore, le grand Porte-Cruche était mort et sa fonction demeurait vacante, ce qui faisait scandale... Mais le gros sujet d'inquiétude était la santé du Souverain. La Cour apprit avec stupeur que Sa Majesté demeurait pensive jusque sur Sa chaise percée, au lieu d'y chanter à pleine gorge comme Elle en avait toujours eu coutume.

Déjà le bruit des angoisses royales s'était répandu dans la ville, car telle est la complexion particulière des secrets d'Etat, qu'ils ne peuvent manquer de transpirer. Grave péril, auquel il fallut aviser sur le champ. Désormais, chaque jour à midi, l'Ordonnateur de l'Hygiène et le Dispensateur des Drogues se réunirent dans une salle du palais avec le Surintendant des Contacts, lequel était eunuque. Devant tous les grands assemblés, ils proclamaient solennellement l'éclatante santé du monarque. Les grands le répétaient aux demi-grands, les demi-grands aux gentilshommes, les

gentilshommes aux riches-hommes, les riches-hommes aux hommes-subalternes et les subalternes à la canaille. La bonne nouvelle se trouvait ainsi propagée par la voie hiérarchique et administrative, qui est la plus conforme à la dignité souveraine et sans doute aussi la plus sûre. Mais, — on ne sait comment cela se fit, — le peuple affirmait de plus en plus la maladie du Roi, et la voix hiérarchique alarmait la foule administrativement.

La cinquante-troisième nuit s'était écoulée depuis que Baladour réfléchissait en vain, quand les grands constatèrent que la moustache royale commençait à blanchir et pendait sans nulle grâce. Alors ils s'unirent tous pour une audacieuse démarche et ce jour-là, rangés en une seule ligne devant Sa Majesté, ils la conjurèrent de sauver les destinées de la Hyontargie.

Le Roi leva vers le ciel des bras désespérés.

— Hé, qu'y puis-je ? dit-il. Ne voyez-vous donc point que depuis cinquante-trois nuits je ne cesse de réfléchir ?

— C'est peut-être que Votre Majesté à trop réfléchi, insinua le grand pontife. La Religion l'interdit.

— Hélas ! dit le Roi.

Et telle était la tristesse de cette simple parole,

que les hauts dignitaires fondirent en larmes tous à la fois.

Ce fut une chose navrante à voir, mais dont il résulta quelque bien. Car Baladour avait été touché jusqu'à sentir son âme se retourner en lui ; et ce nouveau côté de son âme, étant frais et dispos, lui suggéra tout de suite une excellente idée. Puisqu'il était si las, vraiment si las de réfléchir, pourquoi ne ferait-il pas réfléchir les autres à sa place ?... C'était très simple, en somme, et particu-

Le roi Baladour.

lièrement digne d'un roi. Tous les grands applaudirent, et l'assemblée se sépara en un grand mouvement d'enthousiasme.

Ce jour-là même, Baladour choisit comme juge

le grand Porte-Clefs, et fit vibrer pour lui ses plus belles notes du médium. Le chambellan fut saisi de terreur et d'extase. Alors le Roi chanta de toutes ses forces, et le chambellan devint sourd aussitôt.

Le Roi se trouva un peu réconforté.

Le lendemain, ayant convoqué le Conseil privé, il demanda solennellement si quelqu'un pouvait expliquer les dédains de la princesse Alise. Mais à cette question, les conseillers furent saisis d'une patriotique colère contre la princesse et contre tous les gens d'Avigorre, en sorte qu'il y eut, dit-on, douze perruques déchirées.

Baladour se sentait renaître à la vie.

Il consulta ses frères, qui réunirent en vain tous les efforts de leur intelligence. Les académiciens eux-mêmes, qu'on alla rassembler en conventicule secret, ne purent qu'approuver la voix de Sa Majesté. Et tour à tour les grands, les demi-grands, les gentilshommes et les riches-hommes reçurent l'ordre de réfléchir et de répondre. Et tour à tour les riches-hommes, les gentilshommes, les demi-grands et les grands se reconnurent incapables de comprendre ce que n'avait pas compris leur Roi.

II

Comment le Roi ouit de méchants propos.

Cependant Baladour gardait une inquiétude vague. Que pensait le peuple ? Le prestige du Trône n'était-il pas terni ? Il est bon de ne pas se fier aux apparences ; la bourgeoisie est frondeuse quand on ne la mate point ; la basse canaille aime les complots, et il y a des gens toujours prêts à profiter des malheurs de la patrie.

Le Roi, qui se méfiait de sa police, résolut d'épier lui-même les sentiments de ses sujets. Couvert de guenilles, à la main un bâton rugueux, il s'en fut un jour par les rues et les places publiques, n'ayant gardé de ses insignes que le sceptre royal au fond d'une grande poche. C'était en manière de défense conte les maraudeurs et mauvais garçons, — et aussi pour se faire reconnaître au besoin.

Le soleil était clair et Baladour partit, l'âme un peu allégée,se promettant merveilles de sa hardiesse.

Sa promenade fut heureuse d'abord. Les gens qu'il rencontrait n'étaient occupés que de leurs affaires. Point de mauvais indices ; nulle apparence de rébellion, sinon que les Hyontargiens paraissaient haïr les fermiers de la gabelle. Ceux même qu'il fit causer s'emportèrent contre le mauvais goût des manants d'Avigorre ; ils plaignirent le Roi, et quelques-uns, vociférant, inventaient des insultes contre la dédaigneuse princesse.

Joyeux comme un merle des vignes, le Roi s'avança plus loin dans la ville. Il fredonnait entre la langue et les dents, mais prudemment, à voix éteinte, pour ne se point trahir. Le ciel lui semblait indulgent, le temps était bénin, l'heure douce; en se mirant de-ci de-là dans les carreaux des fenêtres, il admira les couleurs vives revenues à ses joues.

Comme il passait devant le temple principal, il jugea salutaire d'y pénétrer pour s'entretenir avec les clercs. Les rois de Hyontargie, assistés de leurs grands Pontifes, ont depuis longtemps affermi la religion sur d'inébranlables assises. Un honnête homme doit bien manger, boire à l'exemple de la terre, et comme elle dormir tout son saoul ; car les conspirateurs sont maigres, ils ont soif de changement et connaissent l'insomnie. Quant aux

choses éternelles, l'Utile Hypothèse les a réglées une fois pour toutes. Elle est l'image immortelle de l'autorité souveraine du monarque, et il n'appartient qu'au Pontife d'en approfondir les secrets. Il faut donc s'abstenir d'offenser la nature et l'État en songeant au delà de ce qui touche nos yeux, et ne pas mêler perfidement les choses de l'esprit aux choses de l'amour, ce qui serait un grand danger. On sait que les écrits lyriques furent toujours suspects en Hyontargie, parce qu'ils s'inspirent du sentiment, qui lui-même aspire au mystère ; et le baiser est un délit lorsqu'il n'est pas suivi d'une étreinte immédiate.

Le Roi, c'est très certain, mangeait à ravir et ne dormait pas mal. Il buvait merveilleusement et s'occupait d'amour d'une manière très honorable en somme, selon ses forces, et en se conformant aux préceptes. Les clercs, tout d'une voix, répandirent sa louange, et Baladour quitta le temple la tête haute, le cœur fortifié.

Alors, à travers le crépuscule peu à peu descendu, il reprit sa marche courageuse. Il vit des rues après des rues, et des places bordées de palais opulents, et des marchés déserts et de pouilleuses venelles. Il vit des riches et il vit des pauvres, de la valetaille ricanante et gonflée, un chambellan rouge et camard, mais radieux sous

de fulgurantes chamarrures, et des misérables qui voilaient de leurs mains leur face pourrie d'ulcères. Peut-être même cela l'eût-il induit à philosopher en cette heure désœuvrée, si la sainte religion ne l'eût défendu. Et puis il était fatigué, à la fin ; les carrosses de la cour suffisaient invariablement à ses promenades et ses pieds n'avaient pas coutume de le porter longtemps.

Comme il cherchait un endroit propice au repos, il vit briller la petite fenêtre d'une taverne, poussa l'huis, entra, et s'assit dans un coin.

Il y avait là des gens aux allures bizarres. Les uns expliquaient des choses avec de grands gestes qui secouaient leurs chevelures ; d'autres parlaient gravement, groupés sur des bancs autour d'un homme déjà mûr, à longue barbe. Mais ce qu'ils se disaient, Baladour le comprenait à peine. En vérité, c'était bien le pur idiôme des Hyontargiens; seulement, les mots semblaient n'avoir plus le même sens ; ou bien ils se mêlaient en de si étonnantes phrases qu'à deux ou trois reprises le Roi ne put s'empêcher de rire bruyamment.

Et soudain il comprit quels étaient ces hommes-là. Sans le vouloir, il avait pénétré dans le lieu où se réunissaient chaque soir quelques hères de triste renommée : faiseurs de légendes et chansons,

faiseurs de musiques, gens d'alchimie qui cherchent des secrets dans la nature, gens qui imitent les choses avec de la couleur, et autres métiers pareils. Le Roi, depuis longtemps, était informé de leurs assemblées, car la police les avait en suspicion et les clercs les disaient impies. Une dangereuse hérésie paraissait germer parmi eux ; et, outre que les sectes des songes-creux sont naturellement subversives, on attribuait à celle-ci de particulières menées contre la sûreté de l'État. Baladour se promit d'écouter avec attention : et déjà il avait noté quelques étranges discours, lorsque l'un des causeurs se leva et fit quelques pas en fredonnant une cantilène.

— Oh assez ! tais-toi ! dit aussitôt l'homme à la grande barbe.

— Me taire, Lillée ? Il n'est donc pas beau, ce chant-là ?

— Non, je t'en prie, n'écorche plus ma musique. Peste ! tu chantes aussi faux que le Roi !...

Erimyk Baladour bondit sur ses pieds.

— Tu mens, vassal ! s'écria-t-il.

— Ma foi c'est vrai, dit Lillée en riant. Baladour chante bien plus faux que cela.

Il ne put continuer, car le Roi s'était rué sur lui en brandissant son sceptre, et en avait donné d'une si roide vigueur sur la tête du musicien

que l'homme tomba, le front sanglant. Les autres voulurent maîtriser l'assaillant, mais Baladour leur échappa avec une inouïe prestesse, et tout courant, bondissant à travers les rues, il parvint enfin dans son palais où il se jeta, rompu de force et de souffle, sur un monceau de coussins.

Une heure plus tard, ses gentilshommes le trouvèrent là vautré, pleurant de rage, se lamentant à faire pitié ; et depuis si longtemps qu'Elle gémissait ainsi, Sa Majesté n'était pas encore parvenue à reprendre haleine. Par malheur, les grands de première classe avaient seuls le droit de toucher à la personne du souverain. Les gentilshommes frémissaient d'angoisse impuissante, n'osant lui porter secours, et ce fut en vain que trois demi-grands, pour consoler le Roi, firent devant lui une douzaine de révérences. Baladour suffoquait malgré tout. Mais lorsque les dignitaires, arrivés en folle hâte, l'eurent enfin replacé sur son séant auguste, la voix lui revint avec le souffle et ce furent de beaux cris de fureur ! Les notes les plus graves avec les plus aigües s'échappaient à la fois de ses lèvres ; jamais son bel organe ne montra mieux toutes les ressources qu'on trouve dans la modulation. Ah ! si les gens d'Avigorre avaient pu l'écouter ! Mais les courtisans du moins l'admiraient, rangés à bonne

distance, et le Surintendant des Contacts proclama la vigueur de Sa Majesté, laquelle vociférait mieux que personne au monde.

—Qu'on amène ici l'Ordonnateur des Supplices! commanda Baladour.

Et, sitôt qu'il parut :

— Ecoute, dit le Roi. Des hommes de mauvaise vie ont osé m'offenser. Ils sont de cette canaille que l'on nomme, je crois, philosophes et artistes. J'ai trop longtemps toléré leurs pratiques. Qu'ils soient exilés de mes états ; oui, tous, à l'exception des membres de l'Académie et...

— Sire, Votre Majesté s'égare ! s'écria l'Ordonnateur des Supplices, indigné. Qui donc confondra jamais...

— Tous, reprit le Roi, — tous sauf un seul. Celui-là ils l'appelaient Lillée, et tu le feras conduire au plus plus profond de nos cachots.

Alors enfin, la Justice étant satisfaite, Erimyk Baladour se sentit apaisé.

III

Comment la Hyontargie fut délivrée de la vilaine gent.

Le lendemain, une petite troupe fut menée à coups de trique par les rues. C'étaient de pauvres gens, les uns d'âge moyen, beaucoup de très jeunes, et seulement deux ou trois de caducs : on vit rarement vieux dans ces sortes de métiers. Le peuple les regardait avec indifférence. Sauf quelques filles un peu folles qu'on vit pleurer à leur passage, ils recueillirent plutôt des gausseries que de la compassion, car leur vie isolée ne leur avait pas concilié ceux de la ville, et la suspicion d'hérésie éloignait d'eux les honnêtes gens. Plusieurs des bannis avaient à leurs côtés leur femme et des groupes d'enfants. La plupart marchaient seuls. Quelques-uns aussi emmenaient des compagnes belles et douces, mais de mœurs perdues car elles n'avaient pas redouté de les connaître en dehors des lois du mariage : et tel était leur endurcissement qu'elles abandonnaient aujourd'hui

les maisons natales, et suivaient avec allégresse leurs amants condamnés aux hasards des aventures.

Des hommes de la ville voulurent marcher avec la misérable bande jusque bien loin par delà les murs ; c'était d'ailleurs un plaisant spectacle, et point de tous les jours. Lorsqu'ils durent s'arrêter, longtemps encore ils regardèrent les exilés faire chemin dans la poussière, et ils les virent peu à peu s'espacer sur les routes qui mènent aux pays d'Avigorre, d'Argilée et de Persaigues, et vers les incertaines régions où le royaume d'Urmonde confine à la vallée de Tzur.

* * *

La Hyontargie s'était crue heureuse jusqu'alors. Elle découvrit brusquement qu'elle pouvait l'être davantage.

Jadis, malgré les sages conseils des clercs de l'Utile Hypothèse, les joies les plus saines des citoyens étaient parfois troublées par d'importunes pensées. Ils savaient qu'auprès d'eux vivaient des hommes semblables à eux et pourtant étrangers. Ces hommes-là disaient des mots bizarres, et qu'on entendait parfois tout de travers. Lorsqu'on leur parlait, ils avaient l'air de penser à on ne sait quoi. Quand ils regardaient les montagnes, les

fleurs, la rivière, les plaines, et mille autres choses qu'il est inutile de regarder, ils feignaient d'y voir ce que tout le monde n'y voit pas, et, pour certains d'entre eux, quand ils regardaient le soleil on eût dit qu'ils regardaient au delà du soleil. Tout cela avait souvent déconcerté les braves Hyontargiens. Auprès des gens de cette sorte ils ne se sentaient pas à leur aise, — car, en les méprisant, ils redoutaient leurs sourires, — et parfois même, les nuits de lune où ils ne dormaient pas, le souvenir d'un chant les faisait songer sans but, ce qui est interdit par la morale.

Sitôt cette engeance exilée, il y eut une félicité inouïe dans les Etats de Baladour. Désormais, on accomplit avec plus de plaisir les actes que le dogme prescrit. On respirait un air plus pur, la nourriture semblait meilleure. Ce fut un délicieux apaisement, un bien-être que nul n'avait soupçonné. Pour comble de bonheur, le grand Porte-Cruche nouvellement désigné faisait l'admiration de tous. Enorme et rubicond, chargé d'une opulente graisse, il était le signe vivant de la fortune publique ; en sorte que la confiance régnait dans les cœurs et que le crédit commercial en fut fortifié.

Alors il y eut dans les affaires une prospérité prodigieuse, dont ni les pères, ni les grand-pères,

ni même les bisaïeuls des jeunes Hyontargiens ne pouvaient se rappeler l'exemple. Tout gentilhomme eut cinq ou six palais ; tout rachimbour eut carrosse et valets ; tout subalterne eut au moins son cheval ; toute bourgeoise eut des mitaines brodées et de grandes plumes d'autruche qu'on se pique dans les cheveux. C'était le Paradis terrestre. La Hyontargie étouffait de bonheur.

Le grand Porte-Cruche.

Pour célébrer à jamais la joie de la délivrance et la richesse accrue, les Grands voulurent instituer une fête vraiment nationale laquelle fut dénommée fête de la Grasse Truie. Mais cette innovation devait être fatale au Roi.

Depuis sa déconvenue, il avait renoncé à se faire entendre de son peuple ; Baladour ne chantait plus qu'à l'intérieur du palais, devant toute la cour assemblée. Cependant, pour illustrer la cérémonie inaugurale, il résolut d'étonner la canaille

en donnant ses notes les plus aigües, qu'elle ne connaissait pas encore.

Il s'était exercé longtemps, en présence des membres de son Académie. Mais, hélas ! le jour de la fête, il pensa brusquement à la princesse Alise d'Avigorre ; ce souvenir lui fendit le cœur, et le pauvre Roi se sentit ému comme si sa bien aimée l'avait écouté de loin. Alors, voulant se surpasser, il chanta plus haut et plus fort qu'il n'avait jamais fait, — chanta si haut, si haut, — chanta si fort, si fort, — que déjà toutes les hirondelles avaient fui la contrée lorsqu'il s'étrangla soudain dans un *ré* dièze rebelle, et mourut sur le coup.

IV

HISTOIRE
DU PRINCE DE VALANDEUSE.

à Charles Tardieu

Dans la clairière, les fées étaient réunies : Lazuli, Novéliane avec Mélivaine, et le nain Lull leur frère, qui fut premier ministre au pays de Golgoride.

Il y avait des princes et des princesses accourus de toutes parts pour considérer les fées ; mais elles n'en prenaient nul souci. Fée Novéliane, suspendue à un chèvrefeuille en guirlande, décevait en battant des ailes les caprices d'une libellule. Fée Mélivaine, non moins occupée, apprenait aux marguerites à mentir lorsqu'on les interroge sur l'amour ; et la petite Lazuli, coquette avec mutinerie, se poudrait de pollen sous un genêt fleuri.

On se divertissait à mille histoires et fableries, et bientôt ce fut à l'infant de Valandeuse à conter la sienne. Il était un peu fade, mais joli comme un cœur. Les princes et les princesses firent autour de lui un grand cercle, et il commença.

HISTOIRE

— Un jour, dit-il, il y avait grand soleil dans le jardin où j'errais en mélancolie, fâché de vivre parce que mon amie ne m'avait pas souri. Je songeais, trompant ma tristesse, à d'anciennes légendes amoureuses, et j'ajoutais, je crois, des vers nouveaux à mes souvenirs ; car on est poète quand on aime.

" Le jardin était riche des fleurs les plus belles ; aussi en cueillais-je deux à chaque strophe : une grande pour fêter la rime sonore, une parfumée pour la rime plus légère, et ainsi toujours, une et puis une, selon que venait la musique. A la fin j'eus tout un bouquet, et je m'amusais à l'élever très haut au-dessus de mes yeux, pour saluer ma peine adoucie et mon poème achevé. Or, comme j'admirais ainsi ma double moisson, je fus tout surpris de voir dans les airs une sorte d'étrange fleur, brillante et mobile, qui se suspendait au vent.

— " Oh ! me dis-je, est-ce donc un vers encore, que j'ai négligé d'inventer et qui voltige pour m'avertir ?

" Mais cette fleur errante était un être en vie : un oiseau ou un papillon — oui, un oiseau, d'une couleur d'or très pâle avec le bleu vibrant des ailes et des taches incarnadines. Vif et prompt comme s'il eût bondi sur ses ailes, il montait au

plus haut des nues ou retombait vers moi; et tout à coup, les plumes ouvertes, il se posa sur mon bouquet. "

— Monsieur le prince de Valandeuse, ohé ! (la petite fée Lazuli parlait, du fond de sa touffe de genets,) votre histoire me ravit et je l'aimerai surtout si vous ne la faites pas trop longue. J'ai vu jadis une princesse très belle éprise d'un prince aussi joli que vous ; et sans qu'il le sût lui-même ce prince avait une âme ardente. Mais il ne se préoccupait que de sourire et d'arranger sa parure pour lui plaire. On dit même qu'auprès d'elle il ne lui prit jamais la fantaisie de penser.

— Le plus drôle, ajouta Mélivaine, c'est qu'il ne savait pas comment son amie était faite ! Loin d'elle, il tissait pour elle des rêves et des rêves qui s'envolaient au vent... oui da ! de quoi faire vingt belles robes dont elle se parait à mesure... Je vous le dis à tous : il n'a jamais touché d'elle que ces robes là !

— C'était un sot, dit le prince. Mais je continue mon histoire.

— Et moi, interrompit fée Novéliane, je fus courroucée contre cette princesse. " Ne sais-tu pas aimer, lui dis-je, ou qu'est-ce donc que tu crois aimer en ton amant ? A tes pieds il bégaie... Eh !

que te dirait-il ! Pauvre cervelle d'oiseau, tu adores son gracieux visage, son pourpoint, ses dentelles ; et lui, qui ne se connaît pas, les aime parce que tu les aimes. Mais est-ce là ton amant ? Sont-ce là son cœur, son âme et sa chair ? et ne devines-tu point le songe dont il emplirait la terre si ses lèvres touchaient des lèvres héroïques ?

Fée Novéliane.

Le prince tressaillit.

— Je n'ose, dit-il, comprendre tes paroles. Mais écoute. C'est vers moi que volait l'oiseau. On eût dit qu'il m'aimait, comme peuvent aimer ces âmes frivoles. Je le pris d'entre mes fleurs, je le caressai sur ma poitrine ; je m'émerveillais de voir ses ailes s'effiler comme des cheveux, et l'or rosé de sa poitrine frémir comme une chair de femme. " Charmant petit être, lui dis-je, je t'aime

parce que tu es doux et joli comme mon amie. " Et, par instinct ou fantaisie, je lui donnai un baiser, — un baiser d'une volupté étrange, car je sentis les plumes se fondre sous mes lèvres, le corps grandir, les ailes m'entrelacer, et ce fut mon amie que soudain j'étreignis, vivante et toute nue !

" Oh l'instant divin de cette union ! Nos lèvres profondément mêlées se cherchaient encore à travers le désir dont elles se pénétraient. Les siennes, je les sentais naître et mourir en mon baiser. Elle vivait par moi, je lui insufflais mon âme, je croyais deviner son âme effleurant la mienne... et quand il fallut enfin désenlacer nos chairs j'épiais sur sa bouche la première parole, cette première parole dont le sens devait être éternel... "

Le nain Lull eut un rire si aigu que le prince s'arrêta tout net. La royale assemblée rit aussi, sans qu'elle sût d'ailleurs pourquoi. Mais Lazuli s'était approchée, espiègle et curieuse.

— Et que dit la princesse après un tel baiser ?

Le prince soupira.

— Elle dit : " *Kiii, cuic, kiii ;* et puis encore *Tiii, ti, pitiki ! — ritipitiki, kiiiiiii...* Ah Noveliane, qu'avais-tu fait ?

" Elle parlait en oiseau ; et ce qu'il y a de plus terrible c'est qu'elle en était ravie. On eût dit que

son âme avait enfin trouvé le langage qui la devait exprimer. Elle bavardait comme une folle, *tikii !* joyeuse, coquette, enchantée d'elle-même... et moi, désolé, je reconnaissais en son visage des traits confus que j'avais remarqués dans l'oiseau. Comme l'oiseau elle était sautillante ; ses yeux clairs et mobiles étaient d'un colibri. Oh pourtant c'était bien mon amie, tout son menu corps aimé, elle toute !... C'était sa petite tête avec ses frémissements, vive et mutine comme pour becqueter. C'était sa bouche, — hélas ! mon mortel délice, et j'y reconnaissais même les inflexions de sa voix...

" *Ti, ti, tikiti !* elle parlait à perdre haleine ; *kiiiiiî !*... elle ne tarissait point... En vérité je me dépêchai de l'enlacer encore, afin qu'elle se tût. "

— Hé ! fit Mélivaine, c'est donc par ce remède là qu'on arrête le bavardage ?

A ces mots, la belle assemblée qui écoutait le récit montra de l'agitation.

— Oh ! murmuraient quelques princes à qui l'âge enseignait la sagesse.

— Ah ! ! s'écria impétueusement une jeune princesse vraiment trop libre en ses allures.

Les autres princesses jugèrent peu décent de s'exclamer ainsi. Mais force fut de s'occuper d'elles, car elles jacassaient toutes à la fois. Cela dura fort longtemps. Deux ou trois, parmi les

plus mûres, paraissaient même inguérissables.

Par bonheur il y avait là le valeureux prince de Féragator et le formidable roi d'Aktschwz-Kwkwkw. Ils mirent une grande ardeur à imposer le silence, et l'infant de Valandeuse put achever son histoire, qu'il reprit en ces termes :

— Ce baiser, je l'avoue, ne fut pas aussi enivrant que le premier. Pourtant je la sentais encore naître et mourir de mon souffle ; sa gorge se gonflait selon que naissait mon désir... Hélas ! hélas ! mes lèvres touchaient encore ses lèvres quand elle se reprit à parler. *Pihii-ki !* il fallait qu'elle parlât.

" J'attendis, espérant qu'elle s'arrêterait d'elle-même. Mais elle continuait en souriant, elle avait toujours quelque chose à dire; elle racontait, elle expliquait, riait, s'indignait, me querellait, m'adorait... Elle était inépuisable.

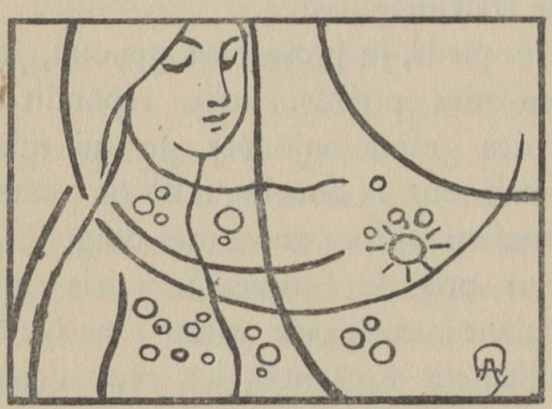
Je pleurai à ses pieds, je pressai ses genoux, je fus éloquent en mes prières... elle répondit : *Ripitiki !* avec des grâces enjouées. Je lui mis doucement la main sur la bouche, mais de petits cris d'oiseau passaient encore entre mes doigts !...

" Alors je fus pris de fureur. Je saisis ses poignets, et voulant à tout prix parler plus haut que son gazouillement je chantai, les yeux dans ses yeux, — non ! plutôt je criai à sa face le

poème où je l'avais célébrée. Mais comme j'achevais les vers que la disaient si belle, je la vis tout à coup chanceler, tomber, s'évanouir... Ah ! Novéliane, ce fut horrible, car je ne savais plus ce qu'étreignaient mes mains : un corps de femme, un corps d'oiseau peut-être, ou une sorte de molle guenille dégonflée de vie, qui changeait de forme sous mes doigts et qui lui ressemblait toujours ! "

Le prince s'arrêta, songeant à ce qu'il avait dit. Mi railleuse, mi compatissante, la petite fée Lazuli vint lui prendre la main.

— Prince de Valandeuse, dit-elle, votre destinée fut lamentable. Avoir vu votre amour en sa simplicité ! Mais aussi n'est-ce pas à tout le monde qu'on peut se montrer sans parure. Au moral aussi bien qu'au physique, le nu est si difficile à porter....



Fée Lazuli.

Le prince n'était pas très sûr qu'on ne se moquât point de lui. Il arrangea les rubans de son col ; il tira d'une pochette un

petit miroir d'argent pour consulter la courbe de ses moustaches ; puis ses lèvres se crispèrent un peu, car il avait pris le parti de récriminer.

— Tu voulais me guérir, je crois, Novéliane. Je suis guéri, mais suis-je heureux ? Le même pépiement d'oiseau me poursuit sur toutes les lèvres, et je ne crois plus aux paroles. Non, je ne crois plus, je ne crois plus ! et il me fallait croire pour chanter.

— Menteur ! fit Mélivaine. Tu chantes encore, je le sais.

— Oui, dit-il tristement, — et tout à coup il jeta son miroir ; — il est des heures où j'essaie de chanter des rimes, mais j'en ai honte ! Ce sont des mots pareils aux vôtres, des mots pareils à ceux des oiseaux et des femmes ; je les arrange comme ils me viennent, et j'y délasse ma fantaisie sans m'émouvoir de leur musique. Car il me fallait frémir de votre beauté, m'enchanter, m'éblouir de vous toutes, pauvres formes sans âmes... oui, vous toutes que je gonfle de vent à mon gré !

Le prince se tut brusqusment. Il y eut dans l'assemblée un long murmure de réprobation, puis un silence rempli d'épouvante.

— Monsieur le joli prince vous êtes un impertinent, dit Novéliane. Nous aussi nous vous

gonflerons, s'il vous plaît ! Ah, nous ne sommes que des formes sans âme ?.... Mais peut-être, à notre défaut, ne seriez-vous rien qu'une belle âme sans forme, vous qui ne parlez que pour nous avoir vues, et usez votre vie à exprimer... ce que tout simplement nous sommes.

Elle vint à lui, belle et souriante, et pareille en souplesse à la guirlande fleurie où elle se balançait.

— Prends garde à mon baiser ! dit-elle en le menaçant du doigt.

Le prince fit signe qu'il n'avait pas peur du tout. Il sentit l'attouchement des lèvres surnaturelles....

Mais la fée lui avait pris la tête en ses deux mains : et soudain, malicieuse, elle souffla si fort dans sa bouche qu'il enfla comme une outre et fut plus gros qu'il n'était grand.

Et ce fut très bien fait, parce que la vérité ne convient pas aux femmes, et qu'il est irrévérencieux de la dire, même à des fées.

* * *

C'est ainsi que l'infant de Valandeuse fut délivré du soin de sa parure. Devenu beaucoup trop laid pour songer à des broderies, des dentelles ou des chapeaux de plumes, il aurait dû

mourir de désespoir. De fait, il jugea d'abord assez déplaisant d'être moins haut que large. Ces proportions sont incommodes. Il faut, pour s'y faire, de la philosophie.

Cependant il gardait sur les lèvres une douceur suave, comme une indicible caresse de lumière dont il demeurait enivré. Guérie d'un souci étranger, son âme vivait merveilleusement. Il y écoutait monter, grandir, se déchaîner une mer aux renaissantes vagues où mille voix sauvages se mêlaient à des voix très douces. — Ayant cessé de contempler son visage, il s'avisa un jour de contempler le monde. Alors l'univers naquit pour ses yeux, offrant l'immense miroir où les images des astres se meuvent parmi les images des hommes.

Le prince apprit à découvrir les choses et à se découvrir en elles. Le vent, les eaux, le ciel lui parlèrent. La terre lui révéla l'œuvre héroïque d'amour, et l'effort éternel de l'Etre qui aspire, et les moissons nouvelles aux champs que laboure la Mort.

Ainsi passèrent deux années; et voici l'étonnante conclusion de cette double histoire. C'est que, le prince perdant de plus en plus sa puérile sottise, à mesure que croissait son esprit son ventre se dégonflait d'autant. Il en ressentit d'abord beaucoup de joie. Ah certes ! Mais quand il se trouva

suffisamment allégé il négligea de prendre garde à ses progrès, son visage étant demeuré difforme malgré tout. Aussi fut-il très étonné, un jour où il errait au bord du fleuve d'Argilée, lorsqu'il vit à ses pieds, dans le cristal des eaux, paraître une merveilleuse figure... Quoi donc, était-ce bien lui ? Lui-même tel qu'il fut autrefois ?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses...

Car ainsi l'avaient arrangé les fées; et l'on sait que sa bouche fut à jamais vouée aux dires de la Musique, pour avoir aspiré une haleine divine.

V

LE CHEVALIER DÉSAMORÉ.

Amoris dictamnum voluptas.

à Armand Rassenfosse

I

Comment le prince de Persaigues découvrit une ondine, et ce qu'elle lui emprunta.

On assure que parfois les hommes font pleurer les femmes. Au moins n'est-ce jamais par malice : c'est pour rendre humides leurs yeux, et qu'elles en deviennent plus touchantes. En vérité, la femme est si belle dans les larmes qu'elle doit savoir beaucoup de gré à qui lui donna l'occasion d'en répandre.

Il existe pourtant des âmes merveilleusement dures et froides, dont la curiosité s'irrite et s'étonne d'ignorer toujours l'émotion. Douleur ou volupté, la vie doit s'y reprendre à trois fois pour n'arracher d'elles qu'un cri de colère ou un rire assouvi. Atteindre leurs sens est une tâche difficile et décourageante. Tenter de les attendrir est une œuvre considérable, à lasser le cœur et les forces. Ne nous étonnons pas que certains l'abandonnent avant de l'avoir achevée...

Mais toi, qui t'apprêtes à lire ces aventures,

rappelle-toi soigneusement que tout conte est menteur, — et ne va point penser surtout qu'un preux puisse souffrir d'amour ! C'est un privilège que conservent les femmes, avec celui des pleurs. L'homme est grotesque à l'heure des larmes; aussi apprend-il à se raidir pour n'en verser jamais.

Le Chevalier Désamoré, qui fut jadis le prince Ardélian de Persaigues, avait erré par toute la terre.

Il gardait au cœur une ancienne blessure, ayant été déçu par la fée Mélivaine ; mais il espéra s'en consoler d'abord en vouant sa galanterie aux fleurs. On n'exige d'elles ni la pensée, ni les ferveurs de la tendresse ; on se satisfait de les voir et de les respirer. Elles furent ses seules amantes.

Comme il en changeait au hasard des journées, il pouvait à chacune renouveler son histoire. Or les fleurs sont dociles aux confidences ; elles ne les interrompent jamais. Il apprit donc ainsi, en les imaginant, beaucoup de choses secrètes sur lui-même.

Cependant les années passaient et les années encore, sans qu'il eût oublié la Fée. Certes il ne l'aimait plus ; mais aux jours de détresse où l'âme est faible et sans courage, il songeait tristement à

sa jeunesse perdue. Il se voyait aller comme un homme sans patrie, étranger à tous ceux qui entrelacent leurs mains, et il s'affligeait en silence de n'avoir point d'amie.

Le chevalier, qui s'était ri de sa douleur, éprouva peu à peu qu'elle est pesante sur le front. Il chevauchait, marchait toujours ; il ne voulait gémir et il ne pleurait pas. Mais il n'était plus de ceux qu'un unique désir soutient comme une aile céleste. Son âme déjà vieillie ne gardait plus assez de force pour se réjouir de ce qu'elle savait inventer et il se rappelait à peine que jadis, dans la solitude, il respirait tout son espoir dans l'haleine du vent qui passe.

Un jour qu'il allait par le monde à la rencontre du hasard, il apercut un vivier dont les eaux sombres et profondes dormaient, nappe de ténèbres enclose par de hauts arbres. Le chevalier ressentait la fatigue d'une course déjà prolongée. Ce lieu lui plut par sa mélancolie et par son ombre grave. Les fleurs qu'il portait à son heaume s'effeuillaient, presque flétries. Il décida d'en cueillir de nouvelles et de se reposer ensuite dans la fraîcheur silencieuse du site.

De loin, les fleurs de la rive semblaient rares et précieuses. De plus près, il les vit de sortes fort

communes, la plupart à demi fanées et sans parfum. Mais il y avait sur l'étang de belles feuilles nonchalantes de nymphées, propices à qui souffre d'amour, et le prince remarqua parmi elles deux fleurs si brillantes qu'on eût dit de la lumière en vie. Il les désira aussitôt furieusement.

C'étaient deux fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parées d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morne de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

A peine les eût-il touchées qu'il sentit en son cœur une sorte de brûlure ; et comme il les attirait à lui, il y eut dans les tiges un tressaillement indéfinissable. Une forme vague monta des eaux sous son reflet, et le chevalier vit soudain qu'il n'avait pas de fleurs, mais qu'une ondine se tordait dans ses bras en fixant sur lui des yeux d'or singuliers.

Elle était certes étrangement belle. Blanche et lisse, d'une pâleur irisée, sa chair de femme rappelait la nacre des coquilles, et sa chevelure indiciblement blonde avait de longues transparences vertes en ondulant autour des yeux d'or.

Le chevalier la considéra longtemps, surpris de l'aventure et tout à la fois effrayé et ravi. Mais il

avait perdu les habitudes courtoises depuis qu'il s'était départi de la compagnie des dames, et il ne savait comment exprimer à celle-ci qu'il la trouvait à son gré.

Neirève.

— Vous êtes presque aussi jolie que Mélivaine, dit-il. Il y a quelque chose qui n'est pas elle, mais qui est elle en vous et sans lui ressembler. Ce sont vos cheveux, parce qu'elle est blonde, ou même ces grands yeux d'or. Ceux de Mélivaine ne sont pas aussi clairs que les vôtres et ils varient comme les nuages, mais l'on ne sait jamais s'ils disent la vérité. Pourquoi vos yeux sont-ils fixes ainsi ? Ils me mettent tout à fait mal à l'aise. Et puis vous ne remuez pas les paupières.

— C'est, dit-elle, que rien ne m'émeut. Je ne

suis pas une femme, je suis une fille des eaux. Sais-tu que je n'ai jamais pleuré ?

— Je vous envie ! Vous ne savez donc pas qu'on peut souffrir ?

L'ondine le repoussa avec une sorte de colère sans flamme.

— Tu ne me comprends pas, si tu m'envies. Il y a des gens qui souffrent, qui se réjouissent et qui aiment. Moi je ne peux pas ! Ah ! si je connaissais ce qui fait pleurer les femmes, mes yeux s'animeraient aussi bien que leurs yeux, et j'en serais plus belle. Entends-moi donc : je ne sais pas ce qu'est la vie. Je contemple toutes choses, ainsi, sans plaisir et sans peine... As-tu déjà remarqué comme l'œil de la lune est glacial, quand tu admires sa sérénité dans les cieux ?

Le chevalier examina avec curiosité ces globes immobiles où le regard ne se découvrait point.

— Si tu m'aimais, reprit l'ondine, peut-être ferais-tu changer mes yeux...

— Non, dit gravement le chevalier. Je n'aimerai jamais plus, puisque je n'aime plus Mélivaine.

Et il ajouta avec rudesse, en homme sûr de soi :

— Essaie si tu veux. Je suis Ardélian, prince de Persaigues. On m'appelle le Désamoré.

— Et moi je m'appelle Neirève, née de ce beau vivier.

— Neirève... Ce nom résonne étrangement. Il a quelque chose d'incertain, de triste et de funeste. C'est une ombre sans fond, qui dévore... Serais-tu cruelle, Neirève ?

L'ondine haussa légèrement les épaules, et ce fut comme un arc-en-ciel sur la surface des eaux.

— Incline-toi vers moi, tu le verras dans mes yeux.

Ardélian s'accouda sur l'herbe, contre la rive, et regarda les yeux ; mais sans savoir pourquoi, il se détourna très vite.

Câlinement, Neirève avait mis une main sur son épaule ; ses longs doigts glissaient sur le col robuste, ils s'insinuèrent sous les boucles.

— As-tu bien regardé mes yeux ?

Le chevalier fit signe que oui.

— Regarde-les encore, et tâche de trouver s'il est vrai qu'ils te voient.

Le chevalier aurait bien voulu ne plus regarder ces yeux-là. Ils le touchaient d'une peur secrète. Mais il se dit qu'un paladin ne peut trembler devant les yeux d'une fille parce qu'ils sont tout en or. Quelque chose de mystérieux lutta dans sa pensée, lui conseilla de fuir. Mais il s'était penché encore, saisi d'un désir inexplicable et terrible, l'âme déjà vacillante, toute la volonté perdue...

— Ecoute, disait l'ondine, je t'aimerai, si tu le

veux. Donne et reprends trois fois ton baiser, donne et reprends trois fois ton âme. Tu verras ce qu'est mon baiser ! Il te fera frémir jusqu'à la pointe des orteils... Mais alors j'aurai appris les larmes ; et toi, tu auras oublié tout ton mal.

Le chevalier entendait la voix comme du fond d'un sommeil dont on ne peut secouer les ténèbres. Il sentit un corps souple et froid doucement l'enlacer puis l'étreindre... Il n'était plus qu'une force aveugle, tendue jusqu'au délice aigu de la douleur, et un grand cri déchira l'air dans un sursaut de joie furieuse, tandis qu'un feu vivant tarissait toutes ses veines.

Alors il s'abandonna doucement, captif d'une faiblesse ineffable ; et peu à peu, le front à demi libéré du vertige il ouvrit les yeux, pareil à un convalescent qui redoute encore son délire.

Neirève était auprès de lui, détachée de ses bras et déjà étendue à ses pieds.

Il vit que les paupières abaissaient maintenant et levaient leurs longs cils, et qu'il n'y avait pourtant point de regard en ces prunelles. — Ce fut une découverte qu'il fit sans surprise. Il la constata simplement, avec indifférence. Le soleil brillait haut et pur, l'étang avait de plus claires transparences; on voyait des libellules voltiger sur les rives, errer en zig-zags ou s'accoupler

brusquement. Le chevalier s'aperçut de tout cela, mais sans qu'il y prît intérêt. Il n'avait ni regrets ni désirs. Il n'avait pas l'idée que les choses fussent jamais plus belles ou plus laides, ou qu'elles fussent à présent monotones. Il ne se souvenait pas d'avoir aimé, d'avoir pleuré ou ri, ni que l'ondine l'eût fait tressaillir. Le temps passait, lent ou rapide, sans qu'il y prît garde ; et il fut rempli d'étonnement quand l'ondine eut mis sa bouche sur sa bouche, et qu'il sentit au fond de lui-même grandir une tristesse désolée qu'il ne reconnaissait plus.

L'ondine parlait, en son baiser. Elle disait : " Je te rends ton âme, car il faut que tu me la donnes encore. " Et le chevalier croyait renaître au monde comme un enfant ébloui, un adolescent, un homme !... La volonté rentrait en lui pareille à un courant de flammes. Mais lorsqu'il sentit enfin sa vigueur recouvrée, ce fut pour saisir brusquement les bras de Neirève et rejeter à ses pieds l'ondine stupéfaite.

— Pourquoi me repousses-tu, dit-elle, au moment où je viens de te rendre ton âme ? La vie que tu revois a-t-elle pour toi tant d'épouvante ? Regarde ! Je te suis déjà moins étrangère : mes paupières vont et viennent sur mes yeux. Si je me penche sur l'eau, je vois qu'elles sont

plus belles d'être mobiles, et mes cils verts ont des caresses...

Le chevalier ne répondit pas. Il épiait ses joies et ses peines revenues ; son cœur se révélait à lui comme un monde ignoré.

— Viens, dit l'ondine. Ton prochain baiser va créer mon regard et mon rire. Mais si tu touches une troisième fois mes lèvres, j'aurai des larmes comme les femmes !

Le chevalier baissa la tête.

— Oh ! murmura-t-elle, accueille mes yeux doucement dans tes yeux ! Songes-y, tu serais pour moi comme un Dieu, puisque leur premier regard naîtrait de ton désir...

Nonchalante et souple elle s'était accoudée. Sous les paupières cillantes, les prunelles encore fixes aspiraient la vie de ses yeux. Mais il détourna son regard de cet abîme doré qu'il redoutait. Il sentait les yeux se rapprocher de lui, le fasciner, le prendre ; toutes ses forces étaient tendues pour l'empêcher de voir, pour se défendre, ne point céder... et c'était comme une main peu à peu glissée, dont la caresse mortelle tordait en lui la volonté. Bientôt les yeux furent dans ses yeux et les lèvres allaient toucher sa bouche, quand une douleur aiguë lui arracha un cri... et il sentit sur le gazon le froid de son épée

qui lui avait mordu le flanc à la place du cœur.

Il se releva comme d'un songe. Qu'était-ce ? Il ne savait plus... et cependant il chancelait encore, tant il avait frémi. Soudain, poussant un cri sauvage, il courut comme un fou à son cheval, bondit en selle et parti d'un galop éperdu, en cachant son front dans la crinière.

II

Comment le prince prêta son ame pour la seconde fois.

Sans répit, sans repos, il chevauchait, l'épée brandie, portant au loin le froid de l'épouvante. Quand la nuit fut venue il gîta sous un arbre, et repartit au soleil levant. Il allait devant lui au gré de la fortune, de ville en village, de bourgs en forêts et de la montagne à la plaine, selon que venaient les chemins ; et les journées passaient, et les journées encore.

Le fier auferrant, harassé, baissait tristement la tête ; mais un coup d'éperon sans merci lui relevait les naseaux. Le chevalier allait, allait, — comme s'il eût espéré éteindre par sa course le désir effrayant dont il emportait la brûlure.

Un jour enfin, le destrier rompu manqua des quatre fers et soudain s'abattit, frappé par la mort.

Le prince de Persaigues apprit ainsi que son destin lui assignait cette contrée pour une pro-

chaine aventure. Il se releva, meurtri et les yeux graves, et ce fut comme un choc qui le rappelait à la vie. Mais il eût mieux aimé poursuivre encore son vain délire, car la vie était douloureuse où il reprenait conscience d'exister ! Ardélian se pencha sur le corps de son cheval et comprit qu'il avait perdu son dernier ami sur la terre. Il pleura le noble animal qui fut le compagnon de ses périls ; il le pleura de toute sa pitié, et sentit le remords de l'avoir fait périr par folie. Alors, lui ayant donné des larmes comme à un homme et l'ayant ainsi salué dans la mort, il le tira loin du chemin autant que le purent ses forces. Il le couvrit de fleurs coupées après l'avoir baisé au col, et fit une tombe digne d'elle à la bête fidèle et vaillante. Puis il partit, seul désormais, le front pesant, l'âme épuisée, allant où Dieu voudrait.

Longtemps, longtemps il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât enfin, vaincu par sa lassitude.

Le paysage avait changé ; mais il vit avec indifférence les lieux inconnus où l'avait conduit son étoile. — Du fond d'un maigre bois de chênes, une rivière aux eaux rapides courait jusqu'à lui entre des berges basses de gazon. Il l'aperçut au loin, capricieuse, glisser sur des sables jaunes et roses vers une ligne bleue sans limites. Une tache blanche, sur la grande courbe bleue,

se balance dans la clarté... Une voile. C'est la mer.

Le chevalier regarde sans plaisir. Là-bas pourtant, très loin, au milieu de l'étendue bleue, brillent de larges points d'or... des îles ! — Mais qu'importent la mer, et les îles, et la voile qui se penche ? Le chevalier ne songe qu'à sa tristesse. Il s'est couché au bord de la rivière ; il regarde le ciel, et laisse tomber sa main dans l'eau fuyante.

Il ne veut rien, il n'espère plus rien. Il ne sent rien que sa fatigue, et la détresse d'être seul. C'est le calme brûlant de midi. Les cieux sont clairs, indiciblement vides... Le soleil dans l'azur est comme un grand œil fixe. Pas un nuage qui l'atténue. C'est l'heure aride.

Le chevalier souffre et s'irrite. Tout lui est étranger. Lorsqu'il partit, au matin levant, son cœur était grevé d'une douleur secrète dont il ne voulait *pas* savoir la cause. Mais il l'a connue, quoi qu'il fît, et s'il fuyait avec cette frayeur éperdue, c'est parce qu'il craignait de ne plus oser porter sa pensée. Sa vie est vide comme les cieux. Ces fleurs misérables qu'il arrache maintenant à la terre sont plus pâles que les eaux marines ; elles n'ont pas de parfums. Non, il n'y a point d'âme dans leurs yeux... mais il y a une chose qu'il ne veut pas dire.

DESAMORE

Depuis qu'il est au bord des eaux, il semble qu'une main invisible se glisse comme une caresse, et lentement, et lentement, torde sa volonté. Que fait-il sur la terre ? Il passe ; la terre ne le voit pas passer, et pour lui toutes les choses sont pareilles

Le chevalier Désamoré.

à des yeux sans regard. Oui... des yeux sans regard. Celle, jadis, qui vint lui porter son baiser, s'en est allée avec des rires, et ce n'est pas en vain qu'on a touché les lèvres d'une fée...

Mélivaine !... Elle était belle, au temps jadis. Ses yeux variaient comme les vagues. Mais il est guéri de leurs jeux cruels. Elle est partie avec la lumière de ses yeux, elle est partie avec son rire et jamais il n'a souhaité qu'elle revînt... Mais

qu'elle est longue, oh qu'elle est longue, la vie où l'on est seul !

Le chevalier entend la douce rumeur de la mer ; et il sait que la mer ne gémit pas de sa tristesse. S'il mourait ici, dévoré par sa peine, qui donc y penserait jamais ? Qui songe à lui ? Qui l'aime ? Est-il des yeux, en l'univers, où naîtrait pour lui un regard ?

— *Ondine !...*

Personne n'est là. Le chevalier n'a pas parlé. Quelqu'un, pourtant, a prononcé ce mot, et le chevalier ne croit pas qu'il l'ait dit en lui-même. L'ondine... elle s'appelait Neirève... ah ! pourquoi le force-t-on de penser à l'ondine ? N'est-ce pas assez qu'il sente en lui cette chose mystérieuse qui lentement lui tord la volonté ?... Non, il est seul, il est tout seul ; l'ondine elle-même l'a oublié peut-être...

Le chevalier se penche sur l'eau. Mais elle va, si rapide qu'il ne peut distinguer son reflet aux mobiles brisures de la surface. Il se dit que sa vie est la sœur de cette image ; elle oscille et se rompt, suspendue sur les eaux ; le flot qui l'a un instant soutenue glisse sous elle, et s'éloigne comme l'amour... et ses espérances furent pareilles à ces longues herbes molles qui s'étirent selon le courant, et que l'eau frôle sans s'arrêter.

Ces herbes sont fines et soyeuses, d'un vert si pâle qu'elles en sont blondes. Furtive, l'onde les effile et les soulève parfois, et alors elles frémissent un peu. Le chevalier les touche, puis il hésite. Qu'est-ce donc qui a tressailli dans ses doigts ? Il les attire à lui et tout à coup il crie ! car une chevelure de femme s'est nouée à ses mains, des bras de femme l'ont enlacé, et deux globes d'or qui brillent sont tout proches de ses yeux.

C'est l'ondine. Le chevalier ne sait pas s'il veut la repousser ou s'il l'aime. Mais déjà la bouche est sur sa bouche. Son cœur vacille, son âme est envahie par une volupté glaciale... Il ne désire plus, il ne regrette rien ; mais ce repos de vivre a une effrayante douceur... Et il s'endort dans les bras de Neirève au chant lointain des matelots qui poussent la barque sur l'estran.

III

Le chant des Iles.

Quand le chevalier se réveilla, Neirève lui rendait son âme en un baiser. Les bras à son cou, elle lui faisait mille caresses et riait étrangement.

— Ah, disait-elle, je vis, je vis, je commence à vivre ! C'est un monde surprenant que ton âme. Elle m'apprenait l'angoisse et le frisson d'aimer ; mais j'en étais émerveillée, et je l'ai gardée si longtemps que je t'en ai vu défaillir. Oh je suis presque femme, à présent. Vois, vois, je ris, je ris, et mes yeux savent parler.

Elle penchait vers lui la tête. Il surprit le regard... un regard humain désormais ; et pourtant ces yeux lui donnaient un secret malaise. La lumière irradiait des cristallins d'or ; leur éclat, rétracté ou vibrant selon la minute, éblouissait comme une flamme mobile, et le chevalier n'y pouvait trouver à redire, sinon qu'il y cherchait en vain cette faiblesse cachée qu'on aime à trouver

dans la force, et qui ressemble au cœur fragile des héros. C'était un regard singulier, plein de confuses paroles, vif, expressif, mais sans pitié ; et il ne touchait point, parce qu'il y manquait l'humide volupté que laissent après elles les larmes.

Le chevalier sentit le désir éperdu de donner à ces yeux les pleurs comme il leur avait donné le regard. Cela lui parut une entreprise glorieuse, et propre à flatter son orgueil. Mais comme il se penchait sur les yeux de Neirève il vit ces yeux briller d'un si sauvage éclair qu'il recula en sursaut.

— Qu'as-tu ? dit-elle.

Et elle lança un rire aigu, aussi clair qu'une épée.

Le chevalier s'effraya de ce rire et ne répondit point. Quelque chose d'obscur, on ne sait quel secret travail, s'agitait au plus profond de sa pensée encore incertaine. C'était comme si son âme eût lentement achevé de pénétrer son corps, et s'y reconnût à peine après un long exil. Il fit un grand effort pour retrouver sa mémoire. Il se rappela avoir souffert, mais il ne pouvait préciser. C'était il y a longtemps, longtemps... Qu'y avait-il donc de changé sur la terre ?

Il s'était levé, cherchant autour de lui des signes de sa vie ancienne. La mer, là-bas... son

étendue bleue. Mais il n'y avait plus de voile ; et le chevalier en conçut une indéfinissable tristesse. Plus de voile... Alors il aperçut, tout près, le mât dépouillé de la barque, et sourit avec une joie d'enfant. On voyait des hommes s'activer aux cordages. Ils chantèrent.

— Ne regarde pas de ce côté, dit l'ondine. Je suis une fille des eaux terrestres ; la mer m'est fermée.

— La mer... Elle est belle !... Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble aux yeux de Mélivaine ? On y glisse par une plage indécise, comme on glisserait dans le sommeil, et elle est aussi vaste qu'un songe.

— Tais-toi ! cria l'ondine. Mes yeux sont plus vastes qu'elle-même. N'as-tu pas regardé mes yeux? Un seul baiser de toi, et mon cœur naîtrait dans leurs flammes. Ecoute, je t'aime, je t'aime ! Pour toujours, de toute moi, je suis tienne, — ô mon amant, je suis à toi !...

Le chevalier avait l'esprit au loin.

— Pourquoi ces hommes chantent-ils ainsi ? Vont-ils partir ?

Partir... Ce mot qu'il avait prononcé par surprise remplit aussitôt toute son âme. Le chevalier ne savait pas s'il désirait partir ; non, il ne le savait pas. Partir... Où irait-il ? Il y a des gens qui

partent et savent où ils vont. Mais Ardélian ne savait pas. Depuis tant d'années il chevauchait à l'aventure, sans autre but que de combattre, et de fuir un passé cruel ! Vers quel point de la mer doivent-ils cingler, ces hommes qui savent où ils vont, et qui chantent ? Là-bas, vers ces îles peut-être, qui brillent comme des pépites d'or ?...

Les îles...

A l'idée qu'il ne les verrait jamais, le chevalier sentit encore une fois une inexprimable tristesse.

L'ondine était plus près de lui. Elle parlait, essayant de le prendre en ses bras.

— Mon amant, disait-elle, me hais-tu ? Ne tourne plus les yeux vers la mer, puisqu'elle m'est interdite. Tourne tes yeux vers moi, vers mes yeux qui t'appartiennent, et cherche le regard qui y est né de toi. La mer est vague comme la vie ; elle roule sous des cieux inconnus, vers des pays qu'on ne sait pas... Regarde-moi, qui suis ici, toute pleine de caresses, vibrante encore de ton baiser et prête à me blottir comme une enfant sur ta poitrine.

Mais le chevalier se taisait et marchait vers la mer.

Neirève lui saisit les mains.

— Arrête-toi, supplia-t-elle, regarde-moi encore, encore une seule fois ! Tu n'as pas vu comme je

suis belle, tu ne sais pas tout ce qui dort en moi. Mon amant, mon amant, tu ne connais pas tout mon baiser ; il s'insinue comme un secret, et fait crier de folie dans la joie... Je serai ton esclave, je serai ta proie vivante ; Je serai prodigieuse comme la volupté ; je serai profonde comme la mort !

Mais le chevalier marchait plus vite vers la mer.

Sur la barque, la voile était lentement hissée et déjà les matelots amenaient les amarres. L'ondine poussait des cris et, convulsive, parlait encore.

— Je ne veux pas que tu partes. Tu es à moi. Tu m'appartiens. Je ne veux pas que tu vives sans moi, je ne veux pas que ton âme me quitte, ni qu'elle revienne en toi !

Alors le chevalier comprit pourquoi il marchait ainsi vers la mer. La pensée peu à peu revenue se gonfla comme une immense vague et sa douleur lui apparut, pareille à une déesse qui venait à lui sur les flots en versant des larmes si douces qu'il eût donné sa chair pour y mêler les siennes. Qu'importe l'effroi d'être seul, si la souffrance est noble ; qu'importe de souffrir si les larmes sont si belles ?

Mais il ne pouvait exprimer cette chose surprenante, qu'il chérissait à présent sa douleur comme sa propre vie. Elle est l'amante qui nous révèle à nous-même ; sans elle on ne connaîtrait point la

joie. Elle est la trace cruelle et frémissante du désir, le témoin de notre faiblesse et la raison suprême qui nous fait aspirer... Ardélian voulait vivre et souffrir, il voulait aimer afin de grandir un jour, afin d'être !

— Tais-toi ! cria-t-il à l'ondine. Va-t'en !

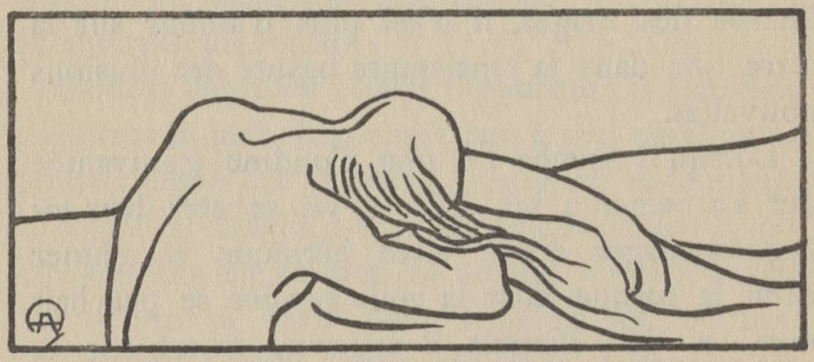
Neirève se nouait à ses bras; elle criait, l'implorait, elle se tordait les mains. Mais les Iles, là-bas, étaient de grandes Fées d'or, irréelles et suspendues dans le mirage des flots ; et le chevalier marchait irrésistiblement vers la mer. Car, pour qui a connu ces créatures de songe et mordu l'herbe des mages, il n'est plus d'amour sur la terre que dans la renaissante beauté des illusions nouvelles.

Lorsqu'il toucha l'écume, l'ondine épouvantée dut s'arracher à lui. Elle le vit se jeter dans les vagues, nager d'une force héroïque et gagner enfin la barque dont la voile gonflée se penchait vers les îles. Bientôt il apparut, dressé sur le tillac. Debout à la proue, il glissait sur la surface bleue. Au loin, fondue dans l'azur transparent, la clarté des eaux se prolongeait aux nues en une autre mer plus limpide... Tout l'horizon ouvert semblait aller vers lui.

Et l'ondine était seule désormais, abandonnée sur le rivage. Les mains désespérément tendues

comme pour retenir le fugitif, elle épuisait vers lui ses regards inutiles. Dix fois elle lança dans le vent son immense cri de détresse. La voix retentissait tragiquement jusqu'aux cieux. Mais le chevalier ne tourna point la tête.

Alors elle eut un grincement de rage, courut de ci de là en piétinant le sable comme un animal en folie, puis roula sur le sol avec une sorte d'horrible sanglot... Et, ne pouvant pleurer comme le font les femmes, elle jetait vers la mer des rires déchirants.



VI

L'HEUREUSE SURPRISE.

à Rachilde

La reine de Gerdriance touchait au terme où ses loyaux efforts, non moins que ceux du Roi, allaient aboutir enfin à continuer la dynastie. On se mit à chercher une fée de bon vouloir, pour qu'elle fût la marraine de l'héritier du trône.

Il n'existait plus beaucoup de fées dans ce pays-là, parce que les ravages de la guerre, les entreprises industrielles et les soins attentifs de l'administration en avaient dépeuplé les forêts. Toutefois il s'en trouva une qu'on découvrit dans une clairière, en train de tisser des fils de la vierge pour s'en faire une belle robe. Accueillante à souhait, menue et jolie, elle parut d'aspect rassurant encore qu'un peu espiègle. Elle avait été l'amie des Rois Mages, en sorte qu'elle prédisait l'avenir aussi bien qu'une somnambule.

On l'invita par ambassade, et longtemps elle se fit prier. Mais un jour on la vit arriver par les

airs, prompte et joyeuse, vêtue d'une robe plus brillante que la lune ; et Lazuli, la petite Fée des surprises, descendit de son char à l'instant qu'on cessait de l'espérer.

Déjà captive de la douleur, la Reine pleurait à cœur fendre ; lors même que son mal lui laissait du répit elle geignait encore, hélas ! — oui, presque aussi durement qu'elle en avait coutume quand le Roi, son époux, hasardait des reproches sur la dépense du ménage ou sur les frais de sa toilette. Mais tout à coup elle geignit bien plus fort, et un petit prince fut au monde.

La Fée le prit dans ses bras, et on l'entendit chanter à mi voix avec une mystérieuse douceur :

Hélas, hélas ! que peut ma féerie ?
Larmes que ces yeux vont pleurer,
joie qui se fane, à peine fleurie,
ainsi va la vie...
Ame d'aurore, aux ténèbres ravie,
de quel don vais-je te parer ?

— Il ne faut pas demander l'impossible, concéda le Roi. Faites-lui don du bonheur, et cela nous suffira.

—Sire, dit Lazuli, Votre Majesté a la modestie exigeante. Mais enfin je tenterai tout ce que peut la science de magie.

SURPRISE

Souriante, elle toucha du doigt le front de l'enfant nouveau-né, baisa ses yeux encore fermés à ce qu'enseigne la lumière, et laissa tranquillement tomber ces vers effroyablement plats et lourds :

De la déception, garde ton âme exempte !
Pour affermir en toi la sagesse prudente,
Pour protéger du mal ta faiblesse innocente,
Le don que je t'accorde est la FACHEUSE ATTENTE.

Le don de Lazuli.

Le roi de Gerdriance n'était pas très doué pour la poésie; pourtant il n'applaudit point ces vers-là. Au contraire il les jugea détestables, comme on le vit tout de suite à sa figure consternée ; et il cherchait péniblement en lui même ce qu'il fallait répondre à la Fée, quand du fond de son lit, la Reine, qui était un peu sourde, demanda :

— Qu'a-t-elle dit ?

Le Roi, bon politique, eût préféré ne pas répondre, car il avait compris le péril. A l'autre bout de la salle, et jusque dans le grand vestibule d'accès, les courtisans étaient rangés symétriquement, le dos à la muraille, par ordre de hiérarchie ; et ils gardaient un respectueux silence, afin d'écouter mieux. Or les princes heureux font les peuples fidèles, et le bruit d'un augure si funeste pouvait décourager les sentiments loyaux envers la dynastie...

Mais la Reine s'impatientait d'attendre si longtemps. C'est pourquoi elle cria encore, mais de toutes ses forces cette fois :

— Quel présent a-t-elle fait ?

Alors le Roi se pencha vers elle et dit, tout contre son oreille :

— Le don de Fâcheuse Attente.

Puis il leva les bras au ciel pour le prendre à témoin, et redescendit la main droite jusqu'à ses lèvres en signe de prudence.

— Quoi ! la Fâcheuse Attente ? dit la Reine.

Elle avait parlé à voix basse, ou du moins se l'était imaginé. Mais le Grand Dépositaire des Secrets, qui se trouvait le plus près d'elle, l'avait entendue presque sans le faire exprès.

Il chuchota au Grand Eunuque :

— La Fée a donné la *Fâcheuse Attente*. C'est horrible.

Et le Grand Eunuque murmura au Grand Chambellan :

— Elle a donné la *Fâcheuse Attente*... Chut ! C'est épouvantable.

— Quel don ? demanda le Grand Porte-Cruche.

Et quand il l'eut appris, il se confia au Grand Maréchal de Bouche :

— Entre nous, ça va mal. Hélas ! ajouta-t-il avec un ricanement amer, quel biens peut-on attendre d'un prince de la *Fâcheuse Attente ?*...

Or le Grand Maréchal le dit au Damoiseau des Plaisirs, et celui-ci au Magister de la Morale, et celui-ci au Grand Pontife de l'Utile Hypothèse, et celui-ci au Brandisseur de Hallebarde. Et quand le Brandisseur de Hallebarde l'eut dit à la duègne, sa cousine, toute la capitale sut qu'elle possédait un prince et qu'il avait reçu le don de *Fâcheuse Attente*.

Cela fit une grande rumeur. Dans les rues, les bourgeois s'abordaient :

— Hélas ! disaient-ils.

— Ah, hélas !

— La *Fâcheuse Attente*...

— La *Fâcheuse Attente*, hélas !

— Ah, hélas !

Hommes et femmes arrivaient des bas quartiers de la ville et s'arrêtant, s'interrogeant, se désolant en chœur, à la fin il y en eut une grosse foule en tumulte devant la résidence royale ; et elle se mit à hurler si fort, qu'au fond des salles du palais on entendit soudain un cri énorme :

— Conspuez le Roi !

Le Roi sortit alors de sa torpeur et trouva la réponse qu'il devait à la Fée.

— Ah! madame, gémit-il, qu'est-ce à dire? Vous m'annoncez pour cet enfant un don comparable au bonheur, et voilà, ou je ne suis qu'un âne, oui, de par Dieu, voilà que vous lui jetez un mauvais sort ! Je ne sais ce qui me retient de vous dire... ah! madame, en vérité, je ne sais ce qui me retient.

(Or nous savons très bien, et peut-être le Roi le savait-il aussi, que ce qui le retenait c'était la peur des maléfices. Toutefois ce sont là choses qu'on pense, et qu'il est opportun de garder pour soi.)

Mais la clameur de la foule ne s'était pas arrêtée. A chaque minute, on l'entendait grandir. Elle remplissait tout le palais d'une vague sonore et furieuse ; et ce qui montrait la force de son indignation, c'est qu'elle était rythmée, à présent:

— Conspuez la Fée, conspuez la Fée, conspuez !

— ... Quoi donc, dit celle-ci, tout ce tapage vient de moi ?

Elle eut un rire léger, frivole, inconcevable, qui glaça tout la cour par son inconvenance. Mais elle avait repris le petit prince, et le berçant en ses bras, lui donnant ses baisers, le choyant de mille menues grâces, elle murmurait avec un sourire :

Reçois, puisqu'on ne m'a comprise,
Le beau don d'Heureuse Surprise.

On vit alors que ce n'étaient nullement les mauvais vers qui avaient attristé le Roi, car il trouva ceux-ci délicieux.

Il a le don d'*Heureuse Surprise !* cria-t-il à la Reine.

Le Grand Dépositaire des Secrets le redit sur-le-champ au Grand Eunuque, et ce fut ainsi que la bonne nouvelle commença de se répandre comme s'était répandue la mauvaise. Non pas aussi vite pourtant ; car il n'est d'aile à rien si prompte qu'à la malice, et le bonheur a toujours eu le vol un peu lourd.

Or, le Grand Eunuque avait répété au Grand Chambellan :

— Il a le don d'*Heureuse Surprise !*

Et le Grand Chambellan le dit au Grand Porte-Cruche, et celui-ci au Maréchal de Bouche, et celui-ci au Damoiseau des Plaisirs. Mais comme le Magister de la Morale vaquait aux soins de sa fonction avec une fille d'honneur, le Damoiseau le dit au Grand Rapetasseur des Coutumes, de sorte que le Brandisseur de Hallebarde n'en sut rien. Car le Rapetasseur des Coutumes le dit à son voisin, le Meurtrisseur de la Révolte, et celui-ci à l'Exterminateur des Misérables ; et quand celui-ci l'eut dit au Grand Mainteneur des Croyances il y eut un long arrêt, parce que ce haut personnage, homme à scrupules, hésita fébrilement entre le désir de parler et celui d'accomplir les devoirs de sa charge.

Or, le Mainteneur des Croyances finit par demander conseil à une dame d'atours qui lui voulait du bien ; et tout aussitôt la foule assemblée connut que l'héritier du trône avait le don d'*Heureuse Surprise*, et que la cousine du Brandisseur en avait menti par la gorge.

— Vive la Fée ! vive le Roi ! cria le peuple en grande frénésie d'allégresse.

Il fallut que Sa Majesté parût au balcon avec le petit prince et sa marraine. Le populaire, enthousiasmé, cria deux fois plus fort, et cela fit un tel bruit que les fenêtres du palais volèrent en mille

pièces. Puis la canaille s'apaisa peu à peu, car on se lasse vite d'acclamer, — et hurlant tout à coup de plus belle, elle partit en courant faire un charivari à la cousine du Brandisseur de Hallebarde. Après quoi elle se répandit par les rues pour briser les lanternes et propager mieux la nouvelle. On voyait des gens sortir de leurs maisons, les bras en l'air de désespoir, et y rentrer les bras en l'air à cause de leur jubilation. D'autres, barricadés, se tenaient sur leur toit, l'oreille au guet, craignant l'émeute. On leur criait :

— Le don d'*Heureuse Surprise !*

Et tout aussitôt ils dansaient de plaisir parmi les cheminées.

La vieille loyaliste.

Il y eut même une vieille femme à qui l'Heureuse Surprise porta malheur. Elle n'avait jamais vu ni le Roi, ni la Reine, mais elle les révérait parce que c'est ordonné par les réglements de police. La grande nouvelle la saisit à ce point qu'elle devint folle de joie.

On dut lui arracher la langue comme il est prescrit de le faire pour les fous, de peur qu'elle n'eût le chagrin d'offenser la Majest royale par quelque parole inconsidérée. Et cet inattendu bienfait fut le seul qu'elle reçut jamais de la Couronne.

Cependant, au milieu de la cour du palais, le Roi remerciait la Fée de son mieux et mettait à ses pieds les trésors de la monarchie.

— Ah! madame, disait-il, je ne sais ce qui me retient de vous exprimer toute ma joie. Ah! je ne sais vraiment..

Et cette fois, en effet, le Roi ne savait pas du tout ce qui le retenait de parler, sinon peut-être le défaut d'éloquence.

— Hé, Sire, répondit la Fée en souriant, vous avez eu loisir d'apprécier le don que j'avais fait, et j'ai appris ainsi à vous connaître. Je ne veux d'autre récompense que le divertissement que j'y ai pris.

Elle salua la cour d'une preste révérence et monta dans son char de tulipes et d'iris. Mais le Roi la retenait encore.

— Ah ! disait-il, pardonnez-moi, — j'en suis confus, je vous assure, — mes mots chagrins au sujet de votre premier don. Mais l'autre, le deuxième...

— Le deuxième ? dit la Fée.

C'est alors qu'il fut évident que ces sortes de filles ailées ne sont pas des personnes de notre monde. Celle-ci était même tout à fait mal élevée, car elle se mit à rire follement sans souci de l'étiquette ; et voilà qu'au plus fort de son rire elle cueillit de son char une tulipe et la jeta au nez du Roi stupéfait.

— Oh le nigaud ! s'écria-t-elle. Mais je n'en ai fait qu'un seu !...

Aussitôt son char l'emporta dans un grand parfum de fleurs, et elle disparut en plein ciel.

Mais le Roi demeurait stupide. Et, (bien qu'il ne lui fût jamais arrivé pareille aventure), ce n'était point tant pour avoir reçu sur le nez une tulipe de la fée Lazuli, que par suite de sa perplexité.

— Un seul don, murmurait-il ; un seul ! Mais alors, lequel des deux ?

Et il fut bien marri d'avoir livré la veille au Meurtrisseur de la Révolte, pour qu'il le mît à mort, un philosophe qui lui eût expliqué peut-être...

VII

HISTOIRE DU ROI GOMABURGE ET DE TROIS FLOCONS DE NEIGE.

à Eugène Demolaer

I

Comment la Hyontargie fut a la fois prospère et malheureuse.

La Hyontargie avait vécu longtemps dans la félicité, sous le sceptre du bon roi Erimyk-Baladour. Nul n'ignore que ce prince eut la gloire de chasser de ses Etats la tourbe des faiseurs de musique, peintres et gens de grimoires, en sorte que la patrie, libérée des chimères, avait pu se donner tout entière aux soucis plus présents de la vie. Ainsi que nous l'affirment les annales officielles, une si féconde résolution avait bientôt porté ses fruits. Gonflée de richesses, toute la monarchie était déjà merveilleuse d'embonpoint lorsque, Baladour étant mort, le Trône échut à Gomaburge qu'on surnomma le Ploutonome.

Celui-ci ressemblait à son prédécesseur, en vérité à s'y méprendre. Même stature formidable, santé pareille, et d'identiques gros yeux bleus avec un tout petit nez noyé dans le double flot des joues rouges. Au moral, il y avait pourtant cer-

taines différences. Emiryk-Baladour fut chanteur ; mais Gomaburge, comme lui doué d'une voix solide, recherchait plutôt les triomphes de l'éloquence. Quant aux images, musiques et chansons, on peut affirmer hautement qu'il ne les haïssait point, car il n'avait jamais songé à de telles choses.

Non, certes, qu'il n'eût point idéal ! Nul plus que lui ne reconnaissait la force de ce mot. Gomaburge-le-Ploutonome révérait avec zèle un idéal positif, un idéal pratique. Son éloquence émouvait par sa bonhomie, parfois rehaussée de quelques cris sonores ; c'était une sorte de terre-à-terre sublime. Le Roi tenait d'ailleurs à ce qu'elle fût utile à la nation, et il l'employait sans relâche à propager les plus saines doctrines de l'économie politique.

Qui donc s'étonnera que sous un tel monarque la prospérité publique ne connût plus de mesure ? Ce règne fut une période admirable d'expansion, de lointaines entreprises commerciales et de colossales affaires qui s'engendraient les unes des autres commes des bêtes monstrueuses et vomissantes d'or. Sous Baladour, les bourgeois de Hyontargie étaient déjà, pour la plupart, assez replets. Sous Gomaburge ils s'épanouirent mieux encore. Gorgés de bonnes victuailles, tous étaient devenus gras à lard.

Sauf dans le menu peuple, où la peste, la faim et les pales couleurs faisaient leurs ravages ordinaires, les Hyontargiens ne trépassaient plus que d'apoplexie ou de maladies d'estomac. En douze années la statistique ne put enregistrer, — parmi les honnêtes gens, — que cinquante-neuf décès attribuables à d'autres causes. A savoir :

Trois Grands Dignitaires ayant eu la tête tranchée pour malversations, et qui ne purent survivre à leur disgrâce ;

Deux demi-Grands et un Gentilhomme assassinés par leurs rivaux ;

Le Grand Maréchal de Bouche, complètement bouilli dans une bassine de confiture sur laquelle il s'était trop penché.

Cinq Gentilshommes mystérieusement empoisonnés, qui laissèrent cinq jeunes veuves toutes pleines de vertus ;

Un autre tué à la guerre, par mégarde ;

Un demi-Grand qui avait mangé une guêpe dans une pêche ;

Un Riche-Homme qui se laissa choir de sa fenêtre en regardant passer une courtisane ;

Six Riches-Hommes noyés tous ensemble, pour s'être imprudemment baignés quatre heures à peine après le repas ;

Un bourgeois misérablement écrasé par une malle ;

Et enfin trente-six dames qu'on vit crever de jalousie,

Et le Grand Pontife qui éclata un jour, — de graisse ou de rire, on ne sait.

Malgré cela la canaille, dit-on, trouvait encore des occasions de murmurer ; mais la force armée était là pour lui enseigner les égards qu'on doit aux choses respectables. Quand aux classes supérieures de l'Etat elles vivaient noblement, éblouies d'elles-mêmes, et glorieuses de cette incomparable fortune à jamais désignée pour les fastes de l'Histoire.

*
* *

Ainsi passèrent les ans, et après les ans les années. Ceux qui, sous l'ancien règne, étaient des hommes mûrs et forts, traînaient maintenant leurs pieds de vieillards alourdis par la goutte ; les adolescents d'alors avaient atteint l'âge des soucis, et une génération nouvelle était née.

C'est parmi ces jeunes gens que se révéla d'abord le surprenant malaise dont les historiens de la Hyontargie ont essayé en vain d'expliquer les causes. Il commençait d'une manière bizarre, par une crise d'ennui, de faiblesse et de langueur sentimentale. On désignait cela d'un mot sin-

gulier, jusqu'alors étranger au vocabulaire du pays : la *mélancolie*. Quand l'affection devenait plus grave, c'était le *splîne* ou *splenn*. Nul organe ne paraissait lésé ; une souffrance à la fois vague et profonde envahissait tout l'être, et le malade prenait en dégoût une vie dont il n'espérait plus rien. Le *splîne* était d'ailleurs manifestement réservé aux personnes de quelque éducation, tandis que le *splenn* s'attachait aux ignorants bourgeois.

Les dames n'étaient point sujettes à la maladie, par bonheur. Mais chez les jeunes hommes elle fit de grands ravages, et peu à peu, par contagion, gagna même leurs aînés. Ils ne se trouvaient plus la force d'accoître leurs richesses ; on les entendit déclarer monotone leur splendeur, et que boire, manger et s'amuser, c'est toujours la même chose. Ils montraient partout leurs mornes visages, cherchant d'un air lugubre un plaisir qu'ils ne trouvaient plus ; puis ils se renfermaient jalousement dans leurs demeures où leurs proches les voyaient dépérir, et de temps en temps il se répétait qu'un Hyontargien venait de trépasser, tué par un ennui sauvage.

Cependant, les affaires devenaient languissantes, le crédit public perdait de son ressort, l'argent se resserrait, on ne créait plus d'affaires nouvelles.

Une formidable crise financière était imminente.

En ces tristes conjonctures, le Roi ne faillit point à son devoir. Il fallait à tout prix relever les esprits, ramener la confiance ; et Gomaburge

Gomaburge-le-Ploutonome.

n'ignorait point comment on agit en ce cas : il suffit de racheter quelques dettes de l'Etat, puis de taxer les Juifs et de faire grand fracas de dépense afin d'éblouir par le luxe.

Or, les Juifs pullulaient en Hyontargie, et le trésor de la Couronne entassait dans cinquante caves blindées de prodigieuses masses d'or. Mais quel luxe pouvait donc manquer aux Riches du pays ? comment les éblouir encore ? Meubles et tapis précieux, tentures de velours, tentures de soie, et celles qu'on tisse d'or et d'argent; bijoux

qui scintillaient en éparpillant mille étoiles ; fruits mûrs, viandes appropriées à toute gourmandise, et jusqu'à des bêtes merveilleuses qu'on faisait à grands frais provenir des tropiques et du pôle ; armes, jeux, vêtements au noble faste, chevaux prompts à caracoler et somptueux carrosses, — vastes et chaudes demeures pour l'hiver, sans compter les habitations estivales dans les bois rafraîchies par des gerbes d'eau pure, — les riches Hyontargiens possédaient tout cela !

Or, Gomaburge se désolait, n'imaginant rien de plus, lorsque l'ambassadeur d'un Etat voisin cita d'autres luxes que l'on ne connaît point en Hyontargie. Il parla des cours rivales, Avigorre, Alturinse et Tzur ; il nomma le petit prince d'Aquilée, familier des choses philosophiques, et le beau Jerzual d'Urmonde si mystérieusement parti sur la mer, qui fut harpeur et bon conteur de fableries. Le jeune prince de Valandeuse a grande renommée, étant trouvère de lais et chansons, car il fut instruit par les fées ; et les voyageurs célèbrent par tout l'univers le roi Ellérion d'Argilée chez qui l'on voit plus de cent tables peintes, et l'histoire des héros taillée à merveille dans la pierre. Il y a dans son palais des scènes de tous les âges, figurées sur les murs parmi des guirlandes fleuries et mille ingénieux réseaux de couleur ; et ainsi toujours,

de salle en salle, jusqu'au bout de la longue galerie où l'on voit tout à coup, parmi les jeux de la lumière et de la musique, des corps harmonieux aux nobles attitudes. La plupart des rois, disait l'Envoyé, font grand cas de ces luxes de l'esprit. Dans les capitales prospères il y a même des salles tout exprès pour la musique, et d'autres où l'on fait revivre les hommes de jadis en toutes sortes de fables inventées. On y donne de grandes fêtes, et les habitants de ces villes en tirent beaucoup de joie et de divertissement.

Gomaburge ouvrait de larges yeux et ne comprenait qu'à demi. Mais le Grand Damoiseau des Plaisirs lui parla en secret.

— Sire, dit-il, l'amour propre national est le meilleur soutien des dynasties. Le peuple ne souffrirait-il pas dans son patriotisme, s'il savait que Votre Majesté ne possède point ce qui fait l'orgueil de tant d'autres monarques ?

— Têtebleu ! s'écria le Roi, il faut leur montrer que nous sommes assez riches pour nous payer tout cela.

***

Cependant, lorsqu'on en voulut venir au fait, il y eut grand embarras. Point d'artistes en Hyon-

targie ! Le Roi fut très surpris et demanda pourquoi.

Pourquoi ? En vérité, personne ne le savait plus. Il fallut décréter des recherches, et les secrétaires royaux s'en furent consulter les Archives qu'ils explorèrent de comble en fond. Ils y découvrirent d'abord un grand nombre de toiles d'araignées, en très bon état ; puis un amas floconneux et grisâtre d'où ils retirèrent coup sur coup : un cheval à bascule oublié par les enfants du dernier archiviste, quatre chaises dépaillées, un corps de robe en fanons de baleine, plusieurs vieux paniers défoncés, et une infinité de puces ; après quoi l'on atteignit les actes de la Couronne, où les maigres scribes aux longs nez furetèrent avec minutie.

La poussière se soulevait autour d'eux et s'envolait par les fenêtres comme un épais brouillard. A la fin du second jour, le ciel en était déjà tout obscurci. On avait bon espoir à la Cour : décidément les scribes montraient de l'énergie à l'ouvrage.

Le lendemain matin, le nuage s'épaissit encore. A midi, il cachait totalement le soleil ; une nuit opaque régna sur la ville. Mais les scribes travaillaient avec acharnement.

A vrai dire, il y eut alors quelque désordre, les prévots de la cité n'ayant pas prévu tant de zèle. On manquait de torches. Les passants, aveuglés,

se heurtaient aux murs sur les places publiques ; ils s'éternuaient mutuellement au visage, et cela fit des querelles. Mais les scribes travaillaient imperturbablement.

Bientôt la couche de poussière fut si épaisse dans les rues, qu'il fallut renoncer à y traîner carrosse. Les affaires s'en trouvèrent suspendues. En trois semaines on usa quatre cent cinquante-trois mille livres de chandelles, sinon davantage. Mais les scribes travaillaient avec plus de constance que jamais,et la pièce officielle fut enfin mise au jour.

Ainsi le Roi connut le décret d'Erimyk-Baladour qui, pour intentions malfaisantes et médires à l'égard de la Majesté, exilait de l'Etat les tailleurs d'images, hommes de chanterie, songes-creux, et toutes gens qui inventent et gribouillent. Gomaburge se mit en colère et cassa le décret.

Et l'on attendit.

On attendit un mois, deux mois, on en attendit six ; mais les savants, les artistes ne revinrent point. La plupart étaient morts après tant d'années, en des terres diverses. Quant aux rares survivants, ils avaient noué ailleurs des amitiés ou des alliances et n'avaient nulle envie de quitter leurs foyers pour montrer à leurs cheveux blancs le royaume ingrat de Hyontargie.

On demanda des poètes et des musiciens en

Argilée, en Urmonde, en Persaigues, en Avigorre, en Tzur ; mais ils se moquèrent, et dirent que leur art n'était pas fait pour des Hyontargiens.

Le Roi se désespérait, car il tenait à accomplir les choses qu'il avait une fois décidées, et déjà l'on tremblait pour sa santé lorsqu'un jour le Grand Justicier lui dit ce qu'il savait d'un étrange captif gardé au fond d'une cellule, et depuis un temps si lointain qu'on avait oublié ses forfaits. C'était un homme étrange, et qui prétendait ouïr en son cœur des musiques ! ! Un fou, assurément. Une fois même, bien des années auparavant, il s'était avisé d'inscrire mille signes bizarres sur les murs de son cachot ; c'étaient une multitude de petits carrés, de petits losanges disposés sur quatre lignes très minces, et le prisonnier semblait hors de lui-même lorsqu'ils les contemplait ; mais on les avait effacés à la hâte par crainte des sortilèges, et depuis ce moment-là le vieillard n'avait plus prononcé une parole.

— Ha ! ha ! mais c'est très drôle vraiment, dit le Roi.

— J'avais songé à lui, Sire, le croyant magicien, et pensant qu'il pourrait aider l'Etat par ses artifices pour arrêter la crise... Mais en consultant les tables de nos chartres, j'ai vu que ce prisonnier n'est rien qu'un musicien.

— Musicien ! Tu en es sûr ? cria Gomaburge.

— Oui, Sire. Il s'appelle Lillée et il fut enfermé pour offense à la Majesté; mais son crime ne date pas de ce règne.

Ce jour-là, le Roi fut rêveur, bien qu'il eût déjà meilleure mine. Et dès le lendemain il envoya en Argilée, Valandeuse, Avigorre et autres contrées, rechercher tous les instruments dont il est fait usage pour la musique.

Les courriers s'en furent en grande hâte. Deux mois plus tard ils étaient revenus, rapportant des trompettes et des tambourins, fifres et cornemuses par centaines ; des flûtes à bec et traversières, trompes à tirants, serpents, chapeaux chinois ; maintes violes, grandes et petites, cornes d'acacia, olifants et conques ; des rotes, crécelles, triangles et clavicordes, rebecs, tam-tam, lyres, nébels ; cloches campanes, cors et guitares, luths, tympanons et des kinnors, clairons, cymbales et sacquebutes qui furent entassés dans le palais.

Et il arriva des buccinateurs gigantesques et d'autres gens habiles à manier les instruments sonores, et avec eux des hommes qui chantent, et des femmes et des enfants à la voix aiguë.

Alors le Roi fit quérir le prisonnier.

C'était un vieillard sans souffle, au chef branlant, aux mains incertaines. Le gueux était pâle et

maigre à donner l'épouvante, avec une barbe mêlée et de très longs cheveux qui lui faisaient un manteau flottant. On eût dit qu'il sortait d'un sépulcre, car on voyait à travers ses joues la ligne des mâchoires et des dents, et ses yeux n'avaient plus nulle flamme.

Il s'avançait en hésitant, comme un homme ébloui d'avoir regardé le soleil, et il fut un long temps avant de pouvoir proférer un seul mot. Mais on dit au Roi qu'il était fasciné par la splendeur du Trône, et Sa Majesté l'accueillit avec une indulgente faveur.

Or donc, Gomaburge, qui fut un bon roi, donna ordre d'élargir le musicien ; puis il lui signifia d'avoir à fournir une grande fête pour l'anniversaire de sa Joyeuse Entrée, à un mois de là. Et, comme il ne regardait pas à la dépense, il donna à Lillée mille pièces d'or pour que la musique fût plus belle.

II

Histoire de trois Flocons de Neige.

On était à l'époque de la fête de Grasse-Truie, laquelle correspond en Hyontargie à la Noël des autres peuples. C'est d'ailleurs la fête nationale du pays, car elle fut instituée sous le règne d'Erimyk-Baladour, afin de commémorer le premier essor de la prospérité publique. Cela seul suffirait pour qu'elle fût grandiosement célébrée. Mais des causes naturelles s'ajoutent à cette cause historique. Les Hyontargiens ont toujours eu un faible pour la charcuterie. Elle échauffe le cœur en même temps que le corps, et c'est pour ce motif qu'ils en exaltent les bienfaits au début de l'hiver.

Cette année-là, le froid était venu très tôt. Lillée fut criblé de flocons, tandis qu'il faisait route vers la demeure modeste que lui avaient assignée les ordres de Sa Majesté ; mais il aimait la neige et il eut une joie d'enfant à regarder les

flocons que la bise soulevait. Ils font de folles niches, — mille tours impertinents de page, qui disent leur indépendance. On leur pardonne lorsqu'ils vous sautent par malice dans les cheveux et dans la barbe, ou si leur caprice tout à coup se faufile au fond de vos oreilles.

L'air est comme renouvelé par la neige. Lillée en aspirait avec délices la pureté froide et saine. Lorsqu'il fut arrivé à son logis, il ouvrit aussitôt la fenêtre de sa petite chambre pour laisser entrer le vent d'hiver, et il se pencha à la croisée afin de suivre le joli tumulte puéril des flocons qui lui chantaient la liberté.

Mais sa pensée revint à la terrible tâche que lui avait fixée le Roi, et le souci crispa les rides de son visage. Il songea à sa vie de prisonnier et à cette tragique destinée de silence, pour lui, le musicien, lorsqu'on avait effacé des murs l'œuvre de joie et de douleur qu'il y avait tracée... Lillée eut un brusque frisson. Pourrait-il encore, après tant d'années, faire mouvoir au-dedans de lui-même les grandes vagues inconnues qu'on sent monter, s'enfler, et qui se heurtent et qui jaillissent enfin en gerbes magnifiques, pour élancer aux cieux le cri de la beauté ?

De rayonnantes idées, glorieuses comme le soleil, avaient passé jadis sous son front tandis

que la prison lui cachait la lumière. C'étaient des rythmes francs et forts, et d'autres plus souples que ne le sont les femmes ; et il y avait des harmonies graves comme les ténèbres, ou qui semblaient profondes et sans fin, et puis d'une inouïe clarté où s'épanouissaient des roses... Mais elles passaient, passaient, et voici bien longtemps qu'elles n'étaient revenues !

Lillée écouta s'il entendrait encore en lui la voix ineffable et secrète, — et les flocons qui gambadaient à la fenêtre, le virent se serrer le front entre les mains, faire quelques pas en vacillant, et tout à coup pleurer avec des sanglots. Son âme n'avait plus de paroles.

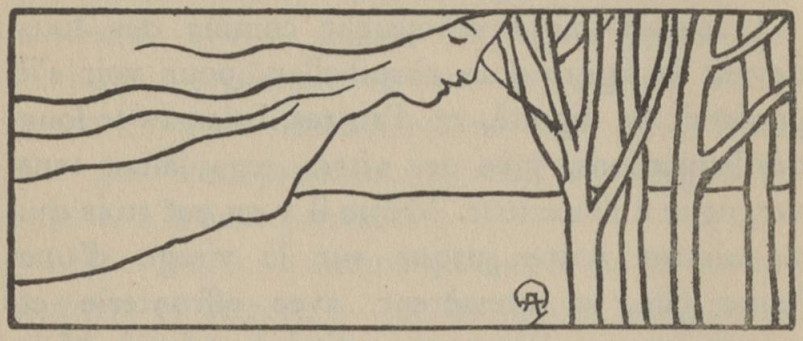
Mais les flocons de neige ne comprennent pas toujours, et ils ont l'esprit inconstant. Lorsqu'ils eurent un peu voltigé autour de l'homme dont ils avaient vu l'angoisse, ils s'enfuirent par la croisée et recommencèrent dans la rue leur sarabande sans plus y penser. Ils s'abandonnaient aux remous du vent, planaient, glissaient plus bas, et de chute en chute molle effleuraient presque la terre.... et soudain les voilà qui tourbillonnaient par dessus les maisons, faisaient la ronde autour des cheminées, tiraillaient la fumée en son vol, virevoltaient pour se lutiner, et de fuite en poursuite tombaient à la fin sur le sol.

Les flocons de neige sont pareils aux enfants ; ils s'amusent de tout, parce qu'ils sont curieux, agiles et d'un caractère léger.

Quelques-uns tournoyaient comme des fous devant la figure d'un chambellan, pour voir s'il garderait sa dignité, et d'autres, balancés le long des habitations, près des vitres, regardaient sans vergogne à l'intérieur. Même il y en eut trois qui se laissant flotter jusque sur le visage d'une jeune fille, le caressèrent avec effronterie et mirent sur ses lèvres un petit baiser froid. Mais la jeune fille lança un grand soupir, car elle songeait à son amant, et les trois flocons furent chassés tous ensemble bien loin au-dessus des toits, tant le soupir était fort. Alors ils rirent comme des gamins, inventèrent vingt pirouettes, firent des menuets espiègles où l'on se taquine et s'esquive, et d'un rapide élan partirent de compagnie, car ils étaient frères depuis leur aventure.

Ils traversèrent ville et faubourgs, planant très haut, passèrent dix places, rues et carrefours, et des venelles par centaines. Sous eux, la ville était belle, en ses imbrications blanches découpées d'angles et de pointes. Aux lointains elle apparaissait toute pâle, et comme fondue dans la neige qui tombait ; mais plus près d'eux, selon

leur vol, naissaient de vives miroitures aux aiguilles que le gel cristallise.



La Neige.

Ils s'en furent longtemps ainsi et parvinrent à un large espace où brillait sous le givre une petite forêt. C'étaient des pins et des sapins par rangées innombrables que des marchands habiles avaient apportés des montagnes et qui attendaient là d'être offerts aux jeunes Hyontargiens, comme c'est la coutume à la fête de Grasse-Truie. Les trois flocons s'arrêtèrent à la cime d'un mélèze qui paraissait vraiment dépaysé parmi tous les sapins ; ils étaient fatigués de gambades et désireux aussi de causer à loisir pour approfondir leurs caractères. C'est pourquoi ils s'interrogeaient à l'envi :

— D'où viens-tu ?

— As-tu vu de très belles choses ?

— Ou de très extraordinaires ?

— Où donc es-tu né ? As-tu déjà fait des voyages ?

— Moi, cria l'un, c'est moi qui suis le plus beau de vous tous !

— C'est facile à dire... mais il faut le prouver !

— Tiens donc ! je suis de la plus fière race : je viens de la neige des montagnes ! A peine né, je me vois descendant un grand fleuve qui va aux pays du soleil ; il faisait bon vivre alors, et nous ondulions en paix, mes frères et moi, dans la chaleur douce. Mais un jour la chaleur fut si forte que je me sentis monter comme une petite bulle, et le soleil m'emporta au plus haut des cieux.

— Oh ! dit le deuxième flocon, tu as vu de tout près le grand Soleil ?

— Oui ! Je volais, je volais, je volais vers Lui !... et je crois que j'allais le toucher, quand soudain j'eus le vertige. C'est alors que je suis tombé sur la terre.

— Quelle catastrophe !

— Mais non ! La terre était belle, où je descendis. C'étaient des mamelons immenses et blancs, et des pics, et de profonds gouffres.... Souvent des nuages auprès de moi passaient, et alors, à travers leurs jeux d'ombre, des territoires étaient voilés, comme si la mort les eût marqués d'un crêpe. Et

je voyais courir la tache noire. Elle descendait aux courbes des gorges, frappait les rocs, meurtrissait des plateaux glacés... et tout à coup les rayons tombaient en flots d'or par une déchirure. Parfois aussi les nuages luttaient avec les cimes ; elles jaillissaient de la vapeur, raides et orgueilleuses, et s'y retrouvaient aussitôt plongées. Mais au-dessus des nuées c'était l'air pur, transparent plus que nul cristal. On ne sait plus s'il y a un horizon : c'est l'espace, la clarté, c'est l'immensité vide, et il plane un céleste silence. Voilà ce que j'ai vu.

Le premier flocon se tut. Les autres restèrent muets d'abord, mais pas plus d'un instant, — car chacun se plait à conter.

— Moi aussi je viens de loin, dit le deuxième flocon avec enthousiasme. J'étais une goutte de la Mer, j'ai dansé dans les vagues, j'ai porté les navires qui voguent vers tous les cieux ! J'étais ivre de rire en tournant dans l'écume; je regardais les grands poissons agiles, je faisais mille sauts pour déferler en plein sur les flasques méduses, — et comme j'errais ainsi, glissant de flot en flot, j'ai rencontré des îles qui sont encore à découvrir.

— Des îles ?

— Il y en a une, au plus lointain des eaux, où vit une fille de la mer océane. Oh je sais bien des choses que ne savent pas les gens... J'étais là quand

passa sur la plaine marine le galop prodigieux du cheval Bellardian. Il portait Jerzual...

— Le prince d'Urmonde ?

— Oui, Jerzual le disparu... Mais j'ai vu aussi le glorieux Ellérion qui cinglait vers la Terre-Nouvelle, et nos flots ont suivi le Désamoré dans le sillage de sa nef aux voiles bleues. J'ai vu... j'ai vu... oh j'ai vu la tempête quand elle hurle ! Elle lançait aux nuages nos vagues, et tout à coup fendait la mer ; et nous ballottions les pesantes carènes, et j'ai entendu plus d'une fois des hommes qui criaient à la mort.

— Ce devait être assez émouvant, concéda le premier flocon. Pourtant les montagnes sont plus belles ; et d'abord elles sont bien plus hautes que les vagues...

— Oui, mais tu n'imagines pas comme la mer est plus large ; et puis ce n'est pas vrai que les montagnes soient plus belles !

— Holà ! cria le troisième flocon, allez-vous donc vous disputer ? On est bien mal pour cela à la pointe de ce mélèze...

Les deux autres s'étaient mis à rire, tellement qu'on ne voyait plus d'eux que leurs dents blanches...

— A ton tour ! dirent-ils.

Et le troisième parla aussi, mais il était bien plus timide :

— Écoutez, je ne suis pas un grand voyageur comme vous. J'ai connu pourtant de belles rives, quand je passais dans le royaume de Persaigues, aux régions de Léodie-la-Souriante. Il y avait des arbres qui trempaient au courant leurs branches ; nos flots jasaient vers les prairies, et des enfants parfois, et de sveltes filles, entraient dans les eaux en chantant. La lumière parmi les brumes bleues glissait avec des musiques, et c'était beau, et c'était doux infiniment...

— Mais, s'écria le flocon des montagnes, ce n'est pas intéressant du tout, ce que tu radotes-là !

Alors il prit son élan. Les deux autres après lui bondirent, et ils s'en furent de nouveau par les rues et les carrefours, où va le gré du vent qui passe.

III

Histoire d'une Fée et d'un Hallebardier

Tout à coup, au milieu de leurs folles culbutes, ils ouïrent un son étrange et douloureux... oui, le chant d'une voix plus qu'humaine, émouvante et meurtrie comme une plainte d'enfant. Les trois flocons volèrent de ce côté, sautelant au-dessus l'un de l'autre afin d'aller plus vite, et comme ils s'étaient s'arrêtés, entendant le son tout près d'eux, ils virent par une croisée ouverte un homme très vieux qui maniait en tremblant une viole, et en tirait des notes où hésitait l'archet. C'était une mélodie sans suite, ardente mais contenue, semblable à une confidence que l'on n'ose achever. Le son, d'abord tendu, impérieux, véhément, tout à coup se brisait, et cela faisait comme une blessure au cœur ; mais il renaissait avec force, bondissant à l'aigu, ou modulant au grave des paroles profondes coupées de lancinants reproches... Et puis la mélodie avait d'inattendus

détours ; elle disait sur la chanterelle une paix céleste dans la clarté, et cela même était si triste qu'une âme semblait y mourir.

Les trois flocons avaient reconnu le musicien ; d'avoir entendu quelle était sa douleur ils eurent compassion, et ils auraient voulu le consoler. Mais froûoû ! bîîîîhe ! une bouffée de vent les emporta par-dessus les maisons et ils furent bousculés, tiraillés, jetés en l'air de toutes façons, au point qu'ils allaient être séparés. Et comme ils cherchaient tous un point solide où se fixer, le premier avisa une boule d'un belle couleur de pourpre et s'y attacha de toute son énergie avec ses frères qui l'avaient suivi Mais ils poussèrent ensemble un cri en leur langue de neige, car ils se crurent tombés dans le feu ; en même temps il y eut sous eux un effrayant tapage et comme un tremblement de terre..... Ils firent une vertigineuse pirouette, et se retrouvèrent réunis, cramponnés à une surface de métal.

Or c'était simplement le casque d'un hallebardier dont ils avaient rencontré par mégarde le nez considérable ; et ce nez était rouge, et usant de son droit, ce nez avait éternué.

Le hallebardier, très fier et tout de jaune vêtu, faisait la police du grand pont. Au-dessous de lui, le fleuve mouvait sa lourde masse ; des glaçons

arrivaient du lointain, qui passaient en heurtant sourdement les berges, et là-bas, vers la mer où glissait leur avalanche, le soleil couchant se montrait à travers les zébrures des nuées. Le reflet de sa gloire diaprait la surface agitée des eaux. Errants et ballottés, les glaçons oscillaient comme des corbeilles de roses parmi le fourmillement des flots lilacés aux crêtes d'or...

Mais le hallebardier ne voyait point cela. Par ordre du Roi il forçait les passants à ne marcher qu'à droite sur le pont, et veillait à ce qu'on observât le réglement. Lorsqu'un Hyontargien oubliait d'obéir, le hallebardier le rappelait au devoir en le secouant d'un poing ferme ; et les trois flocons jugèrent qu'il exécutait trop durement sa consigne, car il venait de saisir une jeune fille aux vêtements transparents et tenait à deux mains ses boucles ballantes, afin de la conduire en lieu sûr.

— Prends garde, hallebardier, disait la jeune fille; malgré ma robe couleur de buée, malgré cette robe qui te scandalise et ma chevelure dévergondée, je suis plus puissante qu'une princesse. On m'appelle Novéliane, fée Novéliane, sœur de Lull et de Lazuli...

— Silence ! hurla le hallebardier. Vous insultez un fonctionnaire !

Mais Novéliane lui souffla au visage, le beau nez en devint nuancé d'azur et le hallebardier lâcha prise.

Alors fée Novéliane ouvrit des ailes translucides telles qu'un frémissant cristal ; elle frôla gentiment la figure du hallebardier qui se crut soudain en paradis, et avec les flocons mêlés parmi ses boucles elle glissa dans la brume du soir et s'enfuit. Oh ! ce fut une belle course planée, sur la ville, sur le fleuve et jusqu'au fond des cieux ! Novéliane allait plus vite que le vent, et les flocons tremblaient de peur ; ou bien elle musait parmi les gros nuages, et ils se divertissaient à narguer ces personnages balourds qui trainent sans fin leurs robes grises.

Le hallebardier.

Bientôt Novéliane fut au-dessus des nuages, en un lieu si froid que l'air semblait fait d'une myriade de petites dents aigües... Là, ses ailes restèrent suspendues dans un transparent silence.

Nul bruit n'arrivait plus de la terre. Seuls, en une lumineuse musique, les astres crépitaient dans la nuit limpide. Puis le gel parut se durcir encore,

le silence se cristalliser... Alors une grande clarté bleue s'éleva à travers les espaces, et parmi les étoiles pâlies la lune parut au bord du ciel.

Lentement, Novéliane était redescendue, et déjà elle errait par-dessus les toits de la ville. En revenant ainsi vers les hommes, les flocons se rappelèrent la tragique mélodie qui les avait émus. A un certain moment il crurent même l'entendre... Mais cette fois, oh cette fois le son était si faible qu'on le sentait proche de mourir. Et les flocons auraient bien voulu dire ces choses à la fée, mais ils n'osaient. En outre, ils étaient distraits par les étranges allures de Novéliane dans les misérables venelles où sa forme diaphane planait à présent.

Il y avait dans ses mains une chose pâle et brillante, comme une poussière de lune qu'elle avait recueillie plus haut que les nuages. Peut-être était-ce là cette graine des rêves dont on a tant parlé ?... Mais les flocons ne savaient point. Ils voyaient Novéliane pénétrer dans les plus tristes logis ; silencieuse et irrévélée, elle y parsemait un peu de la poudre claire, et les visages souriaient aussitôt.

Peu à peu, dans toutes les maisons qu'elle avait visitées, il se fit des allées et des venues ; des hommes arrivaient, montrant les pièces d'argent gagnées, et des femmes rapportaient en menue

monnaie le prix de quelque objet vendu par la ville ; et tous se félicitaient de l'aubaine, et il entrait des gens porteurs de bonnes nouvelles, et des jeunes filles chantaient pour leur amoureux revenu de la guerre, et Novéliane soulevait lentement ses ailes comme pour en caresser ce petit peuple. Les flocons devinèrent qu'elle était la fée de ces hasards propices, et ils chuchotèrent :

— Que tu es bonne ! que tu es bonne pour ces gens-ci ! Mais il est d'autres infortunes... Viens, Novéliane, nous te conduirons.

— Laissez, répondit-elle ; laissez planer mes ailes !

Son vol s'éleva de nouveau pour atteindre les quartiers les plus riches. Là se trouvaient des hommes et des femmes agonisants de fureur jalouse, des amants qu'avaient séparés cruellement des méprises et d'autres qui souffraient de ne pouvoir s'aimer. Or, Novéliane touchait les vitres en passant, et soudain la joie était revenue.

Les trois flocons parlèrent encore.

— Oh ! Novéliane, que de bien tu répands ! Mais écoute : il est de plus dures infortunes...

— Je sais, je sais, dit-elle. Avant de me glisser au seuil des pauvres j'avais vu bien d'autres demeures... Oh malheureuse, malheureuse cité ! Tous, ici, tous sauf un seul, m'ont fait pleurer de

douleur. Et j'en ai secouru d'abord, que vous ne saviez pas : ceux qui gémissaient pour leur vanité humiliée, et les opulents manieurs d'or à qui une cargaison perdue avait coûté des cris de rage... A ceux-là j'ai rendu, avec l'espoir, de l'énergie.

— Novéliane ! Hélas, qu'as-tu fait !

— Les hommes ne peuvent aimer que ce dont ils sont proches ; et de quoi donc sont proches les âmes de ceux-ci? Je dispense à chacun la joie dont il est digne... Laissez planer mes ailes !

Fée Novéliane reprit son vol. Et cachés dans sa chevelure, les flocons firent de grands yeux ronds tout blancs pour regarder partout.

IV

La fête de Grasse-Truie.

Les pins et les sapins qu'ils avaient aperçus rangés sur la place, près du fleuve, circulaient maintenant dans les rues, — mais non point seuls il faut le dire. Il y en avait de tout petits, qu'on tenait d'une seule main ; d'autres qu'il fallait porter à deux bras, et de plus gros encore couchés sur des chars. Il y eut même un énorme sapin qui paraissait tout d'or ; de ses basses branches il renversait hommes et femmes sur son passage, et six chevaux caparaçonnés d'argent et d'escarboucles le traînaient, debout et suspendu, vers le palais du Roi.

Puis les arbres entrèrent dans les habitations. Quelques-uns, très hauts et très larges, achetés par les Grands et les Dignitaires, franchissaient avec peine les portes des palais ; on les déchargeait à force d'hommes, et, leur feuillage métallique secoué par un frémissement, lorsqu'ils avaient

passé le seuil ils redressaient leur roide stature au milieu des salles vitrées. Ailleurs, dans les maisons des demi-Grands, officiers mineurs ou membres de la Hanse, les sapins montaient d'étage en étage ; et les plus petits montaient le plus près des toits, car tous les Hyontargiens ne sont pas également riches.

Peu à peu se fit la parure des arbres. Dans les logements des misérables, il n'y avait aux branches que de vilaines petites images de la Truie, faites de miel et de farine, et quelques maigres saucissons. Aux étages suivants pendaient par grappes des pieds dont la peau blanche mettait l'eau à la bouche, toutes sortes de boudins gorgés de foie, des guirlandes de saucisses rubicondes et juteuses, et de succulents jambons bien en lard. Plus bas encore des têtes de porc artistement décorées de tripes en collier, avec des yeux d'émail et, dans les oreilles, des touffes de fleurs rouges où se mêlaient des truffes. Et de magnifiques victuailles alternaient, chez les plus riches, avec mille bijoux rappelant par leur forme la Truie nationale, en sorte que plus de cinquante cochons en bronze poli, en argent, en or filigrané ou chargé de massifs cabochons d'azur, se balançaient élégamment aux ramilles. Lorsqu'il s'agit de célébrer leur grande fête, les Hyontargiens savent ne rien épargner.

Chez le Roi, le luxe montrait des merveilles. Le faste de la couronne y était révélé dès l'entrée des jardins. Là, de beaux ifs taillés avec soin imitaient à ravir la prestance de la Truie et, rangés majestueusement en allée, ils menaient à la salle immense où l'on avait dressé l'Arbre d'or.

Les flocons avaient ri d'abord comme des fous ; mais l'Arbre d'or les impressionna. Aux branches d'en bas ils comptèrent des quartiers de cochon à la chair tendre et rosée qui devaient fondre sur la lèvre ; plus haut, des jambons alléchants ; plus haut encore, de bonnes andouilles colorées de vermillon et fleuries. Par une trouvaille d'un aspect délicieux, des tripes serties de métaux choisis montaient comme des serpents pour s'enrouler aux grosses branches ; puis, ondulant dans la ramure parmi des cochons d'argent, d'or ciselé, de turquoise et d'émeraude, elles atteignaient enfin la cime où, sous les feux de trente lampadaires, scintillait une Truie taillée dans un seul diamant.

Les courtisans louaient à grands cris ces dispositions ingénieuses. Gomaburge leur montra l'effet enchanteur du diamant et tous, la tête levée, clignant des yeux vers la pointe de l'arbre, ils répondaient que jamais on n'avait été plus près de la nature. Mais soudain il y eut un surcroit d'allégresse lorsqu'avec des drapeaux éployés et

des torches et le tapage des acclamations, apparurent en triomphe vingt-quatre cochons vivants. Ils étaient énormes et formidables. On les attacha au pied de l'arbre où ils se vautrèrent mollement sur les tapis de velours ; et les chambellans charmés les caressaient, leur donnaient de doux noms, admiraient leurs chaînes incrustées et les bracelets, les colliers et les longues boucles d'oreilles qui rehaussaient la grâce de leur physionomie.

Alors on dressa les tables du festin en demi-cercle autour de l'arbre d'or, et Gomaburge-le-Ploutonome entama un beau discours sur les richesses de l'État. Or des potages fumants arrivaient, et des viandes pleines de jus portées en procession par de pompeux domestiques, si chargés de chamarrures qu'ils brillaient comme le soleil. Et le festin commença, et ils mangèrent et burent, et le Grand Maréchal de Bouche s'étant dressé, avec un somptueux panache de plumes violettes sur la tête, prononça l'éloge de la grasse truie ; et le Grand Echanson agitait sa robe de pourpre à bandelettes d'or, et Gomaburge le fit asseoir avec colère, et le Roi célébra encore la richesse publique et ils se remirent tous à boire, à manger et à rire en criant...

— Partons, Fée Novéliane, oh ! partons, je t'en prie !

Novéliane déploya ses ailes.

— Vite, vite, hâtons-nous, dit-elle.

Son vol passa de nouveau par la ville. Partout les Hyontargiens célébraient, comme le Roi, la fête nationale. Les flocons entendirent de grands bruits de vaisselle et de verres. Aux carrefours on faisait tapage et ripaille ; on troussait les filles autour des feux de joie. Il y en eut une, blonde et toute jeune, qui fuyait presque nue, poursuivie et battue par un grand diable de hallebardier jaune. Ivre et mystique, le hallebardier hurlait qu'une femme céleste lui avait révélé le paradis, et qu'il ne le retrouvait plus là où elles le cachent toutes. Il fut entrainé dans un remous de foule parmi des rires et des hoquets, tandis qu'arrivait un cortège de gens en délire qui sautaient et dansaient, levaient les bras et tournoyaient en ronde autour d'un Cochon colossal porté sur une litière fleurie.

— Plus vite, plus vite ! disait la Fée.

Ils étaient arrivés non loin de la maison de Lillée. Les trois flocons de neige tâchèrent d'ouïr encore la plainte dont ils avaient frissonné. Cette fois i s n'entendirent plus rien, et cela leur fit mal.

— Novéliane ! arrête-toi, Novéliane !

Mais la Fée semblait ne pas entendre.

— Oh ! Novéliane, vas-tu laisser cet homme sans secours ? Tout à l'heure il nous appelait par une si triste mélodie... A présent il se meurt, Novéliane, il se meurt !

La Fée ne répondit pas. Mais elle tendit soudain ses ailes, et les flocons gémirent de se voir emportés si loin. Ils auraient voulu crier encore, mais le vent leur coupait la parole. Ils auraient

Novéliane dans la nue.

voulu quitter la Fée oublieuse, mais le vent secouait trop durement la chevelure où ils étaient captifs, et ils n'osaient pas fuir.

Et Novéliane, pointant son front vers le ciel, tendit encore son envergure. Ce fut une vertigineuse envolée. Le vent semblait de flammes, la terre fuyait... Et Novéliane tendit encore ses ailes !

Alors il y eut une telle tempête que les flocons perdirent conscience. Fée Novéliane montait, montait en faisant des signes rapides comme la lumière. Puis elle plana, fut en suspens, fut immobile... et fondit sur la terre.

V

Comment les ailes d'une Fée enseignèrent la musique.

Lorsque les flocons revinrent à la vie, ils virent que la Fée s'était entrelacée avec des rayons de lune. Son visage avec sa parure se transfigurait, et ce fut une forme couleur d'espace qui se balança sur la ville, frôla des toits couverts de neige et, par une fenêtre ouverte, se glissa dans une chambre silencieuse.

Un homme était là, — un vieux, un très vieux homme, effroyablement maigre et pâle, qui serrait en ses mains son front. Une viole, par terre, avec deux cordes brisées, des feuilles déjà noircies de ci de là éparses, disaient le travail commencé et l'heure où avait défailli le courage.

Fée Novéliane effleura le vieillard du bout des ailes sans qu'il la vît, et le vieillard leva un front qui semblait sortir de la mort. Fée Novéliane toucha les cheveux blancs, et le vieillard, redressé, sourit comme un convalescent.

Alors Novéliane parut à ses regards, et l'homme tendit les bras, eut un cri de bonheur, — puis recula devant l'impérieuse clarté.

Lentement Novéliane avait soulevé ses ailes ; elle les fit palpiter dans l'air, et les flocons détachés de sa chevelure planèrent sur la surnaturelle brise. Lillée contemplait en une extase ravie. Son âme, peu à peu, s'éveillait des ténèbres.

Novéliane mouvait doucement ses ailes. Leurs courbes fléchies semblaient chanter ; leur souplesse ondulait comme une voix module. Les ailes frémirent, et ce furent les contours d'un rythme aérien ; elles frémirent, et ce fut l'harmonie qui suit le sillage des anges. Elles frémirent encore.... et voici que d'inouïes visions dérivent en mélodies célestes, et que la robe de Novéliane grandit comme un abîme où des constellations scintillent dans l'éther.

Tout est silence, mais la musique est née.

Lillée, de toute son âme, contemple le prodige. Il lui semble qu'au dedans de lui-même s'ouvre une région immense et lumineuse, et que son cœur voudrait contenir tout l'univers. Il sent un désir indicible et suave, innombrable et sans but ; il aspire à tout ce qu'on ne peut voir... Parfois il cache ses yeux éblouis, et puis il tend les mains, et ses regards s'unissent aux ailes de la Fée et

aux mouvements dn noble corps... Car Novéliane s'incline, tourne lentement ou s'immobilise, et la Danse divine enseigne la musique.

Cependant Novéliane a pâli sa lumière; d'abord sa chevelure comme une aurore évanouie, puis sa robe de lune et sa forme indécise, et la clarté de ses ailes qu'elle a repliées. Mais elle est là toujours, désormais invisible. Les flocons, sur son souffle, voltigent légèrement. Ils parlent de grandes choses car l'haleine de la Fée se noue à leurs jeux qu'elle dirige ; leur danse dit les merveilles célestes, elle dit les rythmes errants, et l'harmonie qui naît de l'universel amour et tient captive la course éternelle des sphères...

Ils planent, suspendus, et chacun, tour à tour, raconte au vieillard les fleuves et les montagnes, et les mers parcourues.

Et l'un décrit les douces rives, quand s'éveille le visage mobile des eaux ; les enfants jasent en se jouant parmi les églantines, car c'est l'été, les heures bruissent, et voici les jeunes filles qui s'en viennent et dénouent leurs chevelures... (Oh lointains, lointains souvenirs !... Lillée se rappelle; des baisers... des baisers jadis, vers les lèvres qui balbutient, et celle qui s'en est allée lorsqu'il lui parlait d'amour...)

Or le deuxième flocon déjà vient et chuchote, mais sa voix paraît grande car il dit la mer. Il dit le voyage, et les voiles du navire qui glisse vers de nouveaux cieux ; il dit la tempête, quand les carènes se heurtent aux flots, et le cri déchirant des hommes en face de la mort. Lillée revoit ses premiers songes, et ses yeux qui cherchaient l'espace, et les années de sa jeunesse lorqu'il se croyait fort à culbuter le monde. C'est alors qu'il connut ses frères, alors la foi, alors toute la vie, et l'ivresse de la lutte où la beauté veut vaincre...

Mais le dernier flocon de neige dit la majesté glaciale des cimes quand les nuages planent à leurs pieds ; il dit comment les pics roidissent dans l'orgueil leur immobile stature, et comme est réginale la sérénité du silence... Oui, Lillée se souvient. Il a vécu scellé dans le silence, il sait par quel mépris il trouva la force d'exister. Toute la vie du passé l'environne. Des image adorées ou haïes se sont avancées des ténèbres ; par guirlandes unies, déjà les plus chères lui parlent. Le front brûlant, Lillée les accueille. Mais elles sont des ombres ; elles n'ont d'autre langage que de sourire et faire des signes... Oh merveille ! les signes, les sourires, voici qu'ils sont devenus mélodie ! Lillée les écoute, Lillée est enveloppé d'ineffables musiques ; des voix, des voix, l'une à

l'autre enlacées, naissent et renaissent en cantilènes... Comme des ondes lentement déroulées, comme des ondes venues d'un abîme, oh tout au fond de lui des sons inconnus se révèlent... Ils montent, ils se gonflent, ils débordent en nuances fleuries... et Lillée ne sait plus s'il y a dans son âme des vagues, ou des chants qui s'épanouissent, ou des touffes de roses au soleil...

. . . . . .

— Qu'il achève seul maintenant, ce que j'ai inspiré, murmura Novéliane.

Elle suspendit son souffle, et les trois flocons de neige tombèrent sur les pages noircies. Alors la Fée se souleva du sol ; ses ailes frémirent tandis qu'elle semblait hésiter, et soudain elle s'enfuit, évanouie dans les ténèbres.

Mais les flocons étaient demeurés auprès du Musicien. Fondus par son haleine, ils étaient pareils à trois larmes. Et ils scintillaient sur l'Œuvre commencée que la foule, bientôt, allait sentir marcher vers elle.

VIII

LE TRIOMPHE DE GOMABURGE.

à Henry Gauthier-Villars.

I

Comment Gomaburge comprit la Musique.

Il est bon qu'une fois l'an, au moins, le peuple soit transporté d'aise par les soins de l'Autorité. En Hyontargie, cette opération salutaire intervient à la fin du temps hiémal, durant les réjouissances organisées par le Roi pour commémorer son avénement au trône. Ces fêtes dynastiques, anniversaires de la Joyeuse Entrée, ressemblent d'ailleurs beaucoup à la fête nationale du pays, et, comme aux jours de Grasse-Truie, on y mange extraordinairement. C'est bien là le principal. Mais au lieu de dresser de petits arbres dans les maisons on fait circuler de grands chars dans les rues, et toutes les ressources de l'Etat y sont également exaltées.

Cette année là, en dépit de la crise toujours persistante, les choses devaient être ordonnées avec un éclat tout spécial. On savait qu'il y aurait du nouveau : une étonnante invention qui vous

divertit par le mélange de bruits de toutes les sortes. Chacun voulait connaître cela, pour en pouvoir parler.

Il était accouru maintes gens des villes voisines et du plat pays. La capitale s'en trouva si remplie que force fut aux derniers survenants de coucher dans les carrefours, n'y ayant plus de place dans les hôtelleries et marchés couverts. Plusieurs familles notables en gagnèrent des douleurs de reins, des flux de nez et d'entrailles, et le mal de torticolis. Mais cela n'empêchait point le temps de passer, et enfin le grand jour arriva.

Dès la fine pointe de l'aube, tandis que les Bourgeois, Riches-Hommes, Dignitaires et même les Hommes-Subalternes sommeillaient encore, un terrible tapage secoua les maisons. On tirait mille coups de buses-à-feu, couleuvrines et bombardes, sans compter les pétards ; et de lourds chariots chargés de plaques de fer furent avec fracas promenés par la ville.

Cela parut très beau.

Alors les habitants se répandirent dans les rues, vêtus de leurs plus riches habits. Dans le bruit continuel des chariots et des bombardes, les gens sentaient un air de fête ; et ils s'exclamaient joyeusement, se félicitaient de leur bonne mine et des coliques oubliées, poussaient des rires, échan-

geaient vingt propos sans but, jusqu'à l'heure venue où ils s'assemblèrent devant le grand pont, et, tous en foule, courant au palais, jetèrent une clameur d'allégresse pour le Roi.

Gomaburge-le-Ploutonome parut sur la terrasse avancée d'où il avait coutume de montrer son éloquence à la canaille, et qu'on appelle pour cela la Chaire des Proclamations. Derrière lui s'agitait la cohue chamarrée des Grands et demi-Grands, avec les chambellans aux fastueux costumes et le grand Porte-Cruche opulent et fleuri. Même il y avait cette fois plusieurs princes étrangers, car le Roi les avait conviés à connaître le luxe de la Hyontargie, et surtout ces richesses nouvelles d'art et de musiques qu'elle n'était point réputée posséder.

Il y eut des remous dans le peuple. Chacun citait des noms, désignait des visages : le jeune roi de Valandeuse, le roi Ellérion d'Argilée. Mais on cherchait en vain le vieux Rustald-au-Pelé-Cuir dont le rire considérable est l'orgueil du peuple d'Aktschwz-Kwkwkw. Il allait entrer en campagne contre le belliqueux petit roi de Féragator et s'était excusé sur les soins qu'il devait à ses femmes ; on ne pouvait, en conscience, lui imposer à un pareil moment le surcroit de fatigue d'un voyage. Quant à l'aimable Goulebafre, potentat adoré des Gastro-

biontes, cet allié fidèle de Gomaburge ne s'était pas senti le courage de se mettre en route à cause d'une série de malheurs : il n'avait pu, (même à prix d'or), se procurer ce fameux caviar d'œufs d'anguilles que lui vantait son bouffon ; son premier cuisinier, qui lui était très cher, venait de le trahir pour une fille du pays de Pallor et, pour comble de disgrâce, la pêche des harengs avait donné des résultats déplorables.

La foule regretta d'autant plus Rustald et Goulebafre, que les souverains étrangers lui parurent manquer d'éclat. Comment ne pas dédaigner le roi de Valandeuse, par exemple, qui, sur son haubert d'argent, ne portait rien qu'un simple manteau de soie irisée orné de longues fleurs vertes ? Quant au roi Ellérion d'Argilée, personne, à le voir, n'eût deviné sa puissance formidable. Les Hyontargiens blamèrent unanimement la chétive prestance d'un souverain qui devait peser à peine ses cent cinquante livres. Rien en lui n'annonçait la splendeur d'un des maîtres du monde. Le roi d'Argilée avait revêtu une tunique flottante, d'une nuance de myrte assez rare sans doute, où serpentait comme unique ornement une souple guirlande feuillagée d'hyacinthe ; son léger manteau était de couleur prasine, mais si peu chargé de pierreries que le vent en soulevait les plis.

Avouons-le, les monarques invités semblaient mesquins auprès des Grands et demi-Grands du pays ; ils pâlissaient dans le rayonnement du Porte-Cruche ; et si l'on tentait de les comparer au Roi lui-même, ils s'effaçaient aussitôt comme le clair de lune devant la lumière du soleil. Car le Ploutonome s'était commandé les habits les plus magnifiques. On n'eût pu rêver mieux. Sa robe royale tissée d'épais fils d'or laissait entrevoir de grandes bottes mi-parties d'or et d'azur bordées d'une large hermine ; des plaques d'or et d'émeraude scintillaient sur ses bras, un grand cœur de saphirs au milieu de sa poitrine ; et, portant sur la tête un majestueux panache de plumes vertes, Gomaburge resplendissait sous un manteau de pourpre rendu massif par nonante-et-trois mille sept cents rubis...

La foule frémit d'orgueil lorsqu'elle vit son Roi si beau, et une nouvelle clameur d'ivresse monta vers le ciel. Gomaburge remercia du geste. Puis il fit un très beau discours sur la prospérité publique dont il était l'image, et les acclamations redoublèrent. Cependant comme les Hyontargiens, à force de crier, ne pouvaient plus pousser que de rauques hurlements sans vigueur, le Roi comprit que son peuple avait mal à la gorge, et aussitôt il ordonna que les réjouissances fussent commencées.

Alors s'avança le cortège qui, depuis des semaines et des semaines était préparé à grands frais. On vit paraître d'abord le char de l'Agriculture, qui eut beaucoup de succès. Il ne portait point des épis véritables, car l'hiver régnait, mais il secouait des gerbes fort bien imitées, enduites d'un vernis d'or. On y admirait aussi des censiers plantureux et des bergers vêtus de peaux de mouton devenues toutes raides à force d'or ; et les censiers et les bergers proclamèrent que l'Agriculture est une bonne chose.

Le roi Goulebafre.

Vint ensuite le char des Hauts-Négoces, rempli de trafiquants parmi les premiers de la ville. Ils n'étaient pas très séduisants quant au visage, mais il tenaient dans les mains toutes sortes de marchandises figurées en or, et ils proclamèrent que le

gain est une bonne chose. Or déjà s'annonçait dans un fracas terrible le char de l'Industrie, chargé de machines dorées ; et il en sortait des Riches resplendissants de chamarrures et d'embonpoint, lesquels proclamèrent que l'Industrie est une bonne chose.

Puis arrivèrent les chars des boulangers, ceux des bouchers, des épiciers, des charcutiers ; on proclamait que manger est une bonne chose. Et il y eut le char de la Navigation avec un petit vaisseau qui tanguait comme sur la mer, suivi du char des Colonies traîné par des éléphants et des zèbres ; et les Indiens enchaînés sur le char proclamèrent avec zèle que les colonies sont une bonne chose.

Gomaburge approuvait de grand cœur, avec plus d'enthousiasme que les Indiens eux-mêmes. Ivre d'aise parmi toutes ces marques de la fortune publique, il indiquait du doigt aux princes étrangers les chevaux énormes des chars, l'or authentique prodigué pour les ornements, l'aimable corpulence des dames de la ville et jusqu'aux pompeux costumes des bourgeois. Certes, la Hyontargie était heureuse, et lui même bénissait le destin !.. Car il y a de tout dans le pays : des terres fertiles, des mines qu'on dit inépuisables, des ports en eau profonde, une race bovine remarquable, des cochons comme nulle part. Oui, oui, sans compter

d'autres choses très bonnes que l'on ne peut se procurer qu'en y mettant le prix...

Et Gomaburge, fier de la grande surprise qu'il avait préparée, commanda de faire approcher les gens du musicien Lillée.

On rangea les joueurs de violes, les hommes chanteurs, les femmes et les enfants selon leurs voix, et ceux qui soufflent dans les flutes, les serpents et les cornes. Lillée leur parlait en montrant certains signes sur des feuilles blanches qu'ils avaient devant eux, et, bien qu'il fût très vieux et parfois tout près de chanceler, son front était demeuré pur comme le front d'un enfant. Il fit un geste ; et tout à coup, du sommet du palais royal, jaillit un cri de cuivre impérieux et clair qui bientôt s'élargit, s'enfla, et, se multipliant par de nouvelles trompettes, propagea dans l'espace une immense vibration de lumière...

Puis il y eut un silence. Mais des sons étaient nés aux profondeurs de l'orchestre, et il mouvaient de sombres ondes comme si, après les clartés annoncées, les ténèbres fussent revenues. Alors les chants des femmes s'élevèrent avec une grâce fragile, et il semblaient retomber lentement comme des oiseaux lassés, monter encore d'un tendre essor, pour se briser enfin en une longue plainte... Mais les sons de l'orchestre, sous ces voix défail-

lantes, grandirent tout à coup comme une mâle volonté ; et tandis que les hommes appelaient avec une force grave la lutte et l'effort et les songes de victoire, voici qu'une aérienne mélodie s'était révélée, issue des lèvres des enfants. Transparente et légère, elle plana comme un ange dans la clarté matinale ; et sa douceur était si pure qu'elle semblait peu à peu s'évanouir aux nues.

....Mais soudain un fracas formidable ébranla les maisons. Toutes les bombardes de la ville tonnaient à la fois, sur la place.

Le peuple s'affola, croyant à une émeute. Quelques enfants furent écrasés, des jeunes filles prirent mal de terreur, et l'on a mille raisons de penser que la bousculade durerait encore, si la foule n'avait vu le Roi rire à gorge déployée. Gomaburge riait vraiment de toutes ses forces, riait en se tenant les côtes, riait en hoquetant, et se frottait les mains quand il s'était tordu de rire. C'est que ce tintamarre était de son invention ; et il avait imaginé cela pour faire un grand effet, et que la cérémonie parût plus éclatante.

Quant à Lillée, à peine le vit-on tressaillir. Avait-il entendu ? On en pouvait douter. Impassible ou dédaigneux, il acheva de conduire son poème sans détourner la tête : peut être n'en écoutait-il plus les sons matériels, mais seulement

l'idéale harmonie. Aveugle et sourd à tout le reste, il regardait s'entrelacer les rythmes aux belles lignes, il voyait s'établir et se superposer les plans d'un grand palais sonore où sa pensée marchait en reine. Son âme avait pénétré si avant dans son œuvre qu'à présent elle y demeurait captive, et les hauts murs de la Musique le séparaient du monde comme des parois vibrantes de cristal...

Lorsque le dernier accord se fut dissous dans l'air, un chambellan conduisit Lillée auprès du Souverain. Gomaburge était très content. En vérité, cette chose nouvelle et retentissante avait complété la fête à merveille ; il regretta beaucoup de n'avoir pas connu cela plus tôt.

— C'est fort agréable, déclara-t-il. Justement la conversation languissait un peu... Mais vraiment la musique favorise l'éloquence. Lillée, nous t'accordons les titres et privilèges d'Homme-Subalterne-très-précieux.

Cependant le roi de Valandeuse pressait avec émotion les mains du vieillard ; et tandis qu'il entretenait Lillée de la beauté des songes et de tout ce que révèlent les Fées, — car il se souvenait de Novéliane, — le roi Ellérion s'était approché de Gomaburge.

— Mon bon sire et frère, dit-il, permettez moi d'emmener en Argilée l'auteur de ces nobles

chants. Je voudrais avoir à ma cour cet homme-ci, afin de l'honorer selon mon pouvoir et selon ses mérites.

Tout ébahi de cette proposition, le Ploutonome en ressentit d'abord un grand orgueil. Mais l'instant d'après, il fit une horrible grimace : hélas ! il n'y avait pas d'autre clerc en musique, au pays de Hyontargie, et si le roi d'Argilée demandait celui-ci, comment le refuser à un si puissant voisin? Sa Majesté était donc fort perplexe, lorsqu'on entendit gronder une violente rumeur dans le groupe des Gentilshommes. On voyait les courtisans discuter entre eux, se prendre à témoin les uns les autres ; et à la fin il y eut une immense clameur avec des risées parce que les Dignitaires poussaient en avant le grand Porte-Cruche qui était le plus considérable de tous et qui, d'ailleurs, criait à lui seul comme quatre.

Le grand Porte-Cruche paraissait soulevé tout à la fois d'indignation et d'allégresse. Il l'était au point de gesticuler malgré lui tandis qu'il exécutait sa révérence devant le Roi.

— J'ai de gra... de graves nouvelles ! fit-il en haletant. Cet arrangeur de bruits se donne trop d'importance. Il existe des livres où l'on peut apprendre tout ce qu'il sait !! Si Votre Majesté

l'ordonne, il n'est pas un fonctionnaire qui ne mette aussitôt tout son zèle....

— Silence ! commanda vivement Gomaburge.

Puis se penchant vers le roi d'Argilée :

— Ah vraiment, mon bon sire et frère, dit-il avec bonhomie, je suis heureux qu'une pareille bagatelle puisse vous faire plaisir. Prenez donc avec vous cet Homme-Subalterne, s'il vous agrée. La Hyontargie est riche en toutes choses, même en ces luxes nouveaux que vous ne soupçonniez point.

Et il ajouta, d'un ton très digne :

— Nous organiserons la beauté, administrativement.

II

Comment Gomaburge protégea les Arts et les Lettres.

Ainsi Lillée partit, et lorsqu'il disparut au loin avec l'escorte du roi d'Argilée, la foule, indifférente, déjà l'avait oublié. On vit pourtant avec surprise quelques jeunes hommes et des femmes qui pleuraient, et n'en pouvaient rien dire sinon qu'il avaient cru mourir et vivre avec les âmes de la musique.

Gomaburge était d'esprit trop ferme pour s'attendrir ainsi. A peine les fêtes passées, ce prince fit venir de tous les pays du monde les traités où sont inscrites les règles pour ajuster les mots, les idées, les images et les sons. Il s'y trouvait quelque désordre et un certain nombre de contradictions. Gomaburge comprit aussitôt qu'il serait périlleux d'accepter de tout cela la partie *positive* ; autant eût valu déchaîner l'anarchie ! Mais on ne courait nul risque à accueillir, l'une dans l'autre, toutes les choses purement négatives, telles que :

les restrictions, les monitions, les mises en garde ;

les réprobations, exprobrations, blâmes et censures ;

les atténuations et redressements, les corrections et objections, les limites et réserves ;

les désaveux et réprimandes ;

les défenses, interdictions et prohibitions relatives ou totales ;

les condamnations, exclusions, proscriptions de toutes sortes ;

sans oublier les anathèmes, incrépations, fulminations et flétrissures.

Restaient de vagues principes qui souvent paraissaient, en quelque manière, opposés. Le Roi sut établir entre eux une sage moyenne, ce qui ne manqua point de donner beaucoup de force pratique aux lois ainsi unifiées. On connait d'ailleurs le résultat d'un si minutieux travail : ce fut le célèbre *Code-Gomaburge* qui fait encore autorité.

Le roi avait créé une école de musique, une de peinture et sculpture, et une de poésie ; comme le Souverain était devenu le protecteur des arts, Gentilshommes, Riches-Hommes et Subalternes y furent assidus. L'Académie, trop négligée depuis les déboires du feu Roi, fut reconstituée selon les préceptes du Code-Gomaburge ; elle eut mission

de décider, sous des peines vénielles ou majeures d'excommunication, disgrâce ou déportation à vie, ce qu'il fallait écrire, chanter, peindre et penser sous l'heureux ciel de Hyontargie.

Or les Ecoles étaient déjà florissantes lorsque le Roi conçut un grand dessein. Ayant fait un beau jour assembler la populace sous la Chaire des Proclamations, il expliqua lui-même son projet en un discours dont les historiens nous ont conservé le préambule.

" *Sans cesse préoccupé de ce qui peut assurer la prospérité de mon pays*, disait le Roi ; *à l'affut de tous les progrès ; l'esprit ouvert aux choses nouvelles, et sachant que les traditions sont le palladium de la cité ; ayant constaté d'ailleurs que la* division du travail *apporte à la production, dans l'ordre économique, un accroissement considérable, nous avons décidé de transporter ses fruits en dehors de cette enceinte sur le terrain d'autres domaines...* "

Quel était ce terrain ? Quels étaient ces domaines ?

La foule pantelait de curiosité. Vingt questions se croisèrent au bas de la Chaire des Proclamations, dans la plèbe.

— Sais-tu ce que c'est ?

— Non, pardi !

— Faudrait voir ; y a du bon.

— Holà, toi, le boiteux qu'as l'air renseigné ?

— Parait qu'on va distribuer les domaines de la Couronne.

— Pas vrai ?

— Quand je te dis qu'il a dit ! On divise premièrement le terrain des domaines, et puis alors, à chacun selon le travail qu'il fera. Moi, je trouve ça juste.

Cependant Gomaburge poursuivait son discours. Oui ! la Hyontargie avait souffert. Mais pour conjurer définitivement la crise, le fécond principe de la division du travail allait être appliqué à tous les luxes de l'esprit. Tel était le bienfait octroyé par Sa Majesté.

Le populaire attendait autre chose ; il faut même reconnaître qu'il se serait montré un peu déçu s'il n'avait, par bonheur, trouvé à se divertir en assommant le boiteux qui avait trop espéré. Quant aux Grands, ils admirèrent d'une seule voix. La division du travail, évidemment tout était là ! Il suffisait d'organiser pratiquement le projet, et l'on pouvait compter pour cela sur le bon sens du Roi.

En effet, Gomaburge avait tout prévu.

Les employés de l'Administration reçurent, dans les Beaux Arts, des fonctions assorties à leur rang.

Le Roi ayant désigné, pour la musique, le Surintendant de la Mesure, cet homme considérable eut sous ses ordres les régisseurs des rythmes binaires, ternaires et complexes, avec les préposés aux basses fondamentales. Un directeur général gouverna les modulations ; des chefs de division surveillèrent avec austérité les tonalités flottantes ; les sous-chefs s'activèrent aux silences et soupirs. Il y eut enfin, dans chaque bureau, deux commis pour les modes, quelques surnuméraires chargés des appogiatures, et puis des expéditionnaires pour les notes de passage avec un inspecteur hors cadre pour les notes d'agrément.

On établit pareillement les classes de peinture, ainsi que leurs annexes de sculpture et d'architecture. Mais il parut nécessaire de militariser la section de poésie, celle-ci étant le repaire naturel des fauteurs de troubles. Le connétable, chef suprême des Lettres, commanderait les sujets avec leurs épisodes et leurs décors, — afin de rester toujours maître de la situation, — tandis qu'un maréchal de camp ferait maneuvrer sous ses ordres les personnages masculins, les féminins et les neutres.

Furent nommés en outre dans chaque corps :

les officiers d'ordonnance délégués aux plans et proportions ;

le lieutenant général des transitions et les brigadiers des péripéties ;

les colonels des images vives et gracieuses, et ceux des images lugubres ;

les lieutenants-colonels de l'éthos et les commandants du pathos ;

les chefs d'escadron des épithètes.

les capitaines des arbalétriers, qui s'occuperaient des traits ;

les lieutenants des rimes, assistés de sous-lieutenants pour les consonnes d'appui.

En plus, dans chaque compagnie : l'adjudant de l'orthographe et le sergent-major des majuscules, avec des caporaux ponctuels pour les alinéas ;

et, afin de contenir l'inspiration par une sage discipline, une solide escouade de gardes du génie.

Toute œuvre fut désormais conçue et développée selon la règle ; on y veillait avec d'autant plus de sollicitude, que les infractions au Code-Gomaburge comportaient une critique indirecte à l'adresse de Sa Majesté.

Jusque là, on s'était parfois demandé, chez les peuples barbares, si les " genres " sont des êtres vivants et qu'on ne peut mêler sans impudeur, — ou bien s'il y faut voir de simples créations du hasard fixées par la coutume. On ne se le demanda

jamais dans le royaume de Gomaburge, parce qu'ils furent classés une fois pour toutes par les soins de l'autorité. On ne vit donc point de ces poèmes, pareils à de mouvants mirages, où la lumière semble se pénétrer de secrètes harmonies; il n'arriva point aux symphonies de suggérer les enchantements d'un coloris nuancé, au risque des plus graves désordres, — et les sculpteurs se gardèrent bien de disposer mélodieusement leurs lignes, ainsi qu'on le cherche dit-on aux pays d'Avigorre, d'Argilée, de Valandeuse et d'Urmonde. Tout poème fut didactique et démonstratif ; le moindre tableau eut un but défini ; et les statues, les bas-reliefs, voire les clepsydres d'art, contribuèrent unanimement à la solidité de la monarchie, en exaltant avec persévérance l'idéal désigné par le Gouvernement.

Le colonel des images vives et gracieuses.

Peut-être, malgré tout, était-il dangereux de remettre en honneur ces choses-là, dont on s'était

si bien passé depuis le feu Roi. Quelques hommes de poids en jugeaient ainsi, augurant fort mal d'un prince devenu soudain téméraire. Leur zèle, louable en soi, exagérait pourtant le péril. Car l'Académie demeurait là pour décider si le tableau où le poème avait une portée vraiment pratique, et pour anéantir les combinaisons de couleurs, d'accords, de rimes ou de ronde-bosse qui auraient compromis l'existence de la patrie.

Durant tout le règne de Gomaburge les arts continuèrent de prospérer dans l'opulente Hyontargie. Le Roi ne s'était réservé que la surveillance suprême des travaux, avec le privilège de réciter éloquemment, du haut de la Chaire des Proclamations, tous les poèmes produits dans les ateliers de l'Etat.

Il eut la joie de voir les monarques voisins lui jalouser une industrie qu'il avait poussée au dernier degré du progrès. Les spiritufactures de la Hyontargie furent bientôt célèbres à l'égal de ses manufactures elles-mêmes. On admira combien, selon la forte expression du Souverain, la beauté y était la sœur de l'administration. Et c'est depuis lors que, sauf en Argilée, en Valandeuse et en Urmonde, les principes du Code-Gomaburge ont invariablement régi les œuvres commandées par les gouvernements.

Ces œuvres conquièrent d'ailleurs l'estime de tous les hommes sensés, et l'on ne sait vraiment pourquoi les artistes ne peuvent les regarder sans rire.

III

Comment Lillée s'en fut chez le roi Ellérion.

Or donc, Lillée était parti pour le royaume d'Argilée.

Ce fut un voyage aux étapes merveilleuses, en grand cortège de cavaliers, de belles dames, et de pages vêtus de toutes les couleurs. Lillée, à cause de son grand âge, montait une haquenée paisible et sans malice. Mais le roi Ellérion, son nouvel ami, renonçait aux impétueuses chevauchées pour maintenir auprès de lui le pas nerveux de son palefroi. Ils eurent ainsi de longues et nobles causeries, bientôt familières. Lillée disait sa vie, l'espoir tenace de ses vieux ans,et la jeune joie dont l'âme est soudain toute vibrante, aux heures où elle aspire. Ellérion contait les retours singuliers du sort, et comment il avait voulu fuir la destinée qui l'attendait en souriant.

Lillée se rappelait alors ce que les Mages ont affirmé jadis de la princesse Alise, aujourd'hui reine d'Argilée :

" Elle est trop noble pour la terre. Sa beauté infiniment simple est mystérieuse et inconcevable; on ne la devine point si l'on n'est digne d'elle. " Et Lillée se rappelait encore. C'est pour elle que le prince Jerzual s'en fut vers le ciel d'occident, si loin que Dieu seul sait ce qu'il est devenu... et n'est-ce pas en songeant à Elle que jadis Ellérion tremblait, redoutant de connaitre celle qui fut son amante à jamais !

Le cortège en Argilée.

— Oui, dit le Roi, on va par le monde les yeux clos. On poursuit au hasard un destin qu'on portait depuis toujours en soi... Quelle folie ! J'ai erré sur les mers, cherchant un monde nouveau ; à peine l'avais-je touché, qu'une influence secrète me ramena, triomphant et vaincu, aux pieds de la Fiancée.

— Mais, remarqua Lillée... mais c'est par votre gloire que vous l'aviez conquise...

Et il regardait autour d'eux, en leurs groupes chatoyants, les dames, dont les yeux clairs suivaient avec une admiration éperdue tous les mouvements du Roi. Ellérion sourit doucement.

— La gloire fortifie. Elle donne l'audace d'espérer et d'agir ; on l'adore parce qu'elle aide à créer la beauté... Mais pourquoi lui demander davantage ? En amour, il n'est d'autre exploit que d'aimer. Lorsque l'amour commande de vaincre, n'est-ce pas toujours lui-même qui reste victorieux? C'est en régnant sur moi qu'il m'a enseigné à régner sur les hommes.

Lillée écoutait en silence. Le fringant palefroi s'ébroua dans l'air sonore et tendit brusquement l'encolure. Retenu par une main souple et ferme, il caracolait avec grâce tandis qu'Ellérion célébrait cet art admirable : être Roi.

— Etre Roi, Lillée, pouvez-vous deviner ce que dérobe ce mot ? C'est l'ivresse impérieuse de la force, lorsqu'elle se répand et s'exalte, ou se contient et se dirige. Pouvoir ce que l'on veut, et ne vouloir que ce que l'on peut ! L'enthousiasme de vivre plus ardemment que ne vivent les hommes, et celui de multiplier et de grandir la vie !

" Si tous les êtres sont des parcelles de Dieu, seuls les amants, les artistes et les rois dignes de ce nom propagent le frémissement de Dieu sur la terre. Les amants font du songe une flamme ; vous, Lillée, vous créez dans les âmes des harmonies plus graves, de plus profondes solitudes. Moi, comme vous, je contemple et j'ordonne. La Joie et la Beauté pareillement nous appartiennent; mon œuvre, comme la vôtre, est l'Ordre qui enfante.

Lillée approuvait de la tête. Ellérion poursuivait :

— Pénétrez donc l'amour dévorant d'un roi, lorsqu'il s'attache à ce sol qui le porte, aux êtres qui l'entourent et l'appellent. Ma plus secrète voix, comme celle des grands poètes, est prodigieuse et retentissante : c'est pourquoi j'en mesure les mots. Mon geste, aussitôt centuplé, va se répercutant sur des milliers de vies, et c'est pourquoi je ne le hasarde jamais. Je sais que mon sceptre est l'emblème de la Force glorieuse ; il faut donc que de lui rayonne la beauté, car telle est ma justification d'être roi. Le Roi, Lillée, doit être pour la foule le plus haut signe de l'Homme lui-même. Ce que le peuple ne possède point, — tout ce qu'il peut concevoir d'énergie, d'héroïsme, de pitié et de faste, — le Roi le lui donne en fiction. Le rêve qui dort au cœur des misérables, le Roi

le réalise par une image vivante. Lorsque, d'une poignée d'or, je jette à l'océan la richesse stérile et que j'en figure ainsi le dédain, chacun des hommes de la foule a touché la fortune par mon geste. "

Parfois le coursier d'Ellérion, impatient du mors, tout à coup bondissait cabré. Le frontal d'émeraude sommé de deux antennes donnait à la fine et fougueuse bête une allure formidable en son élégance. La verte pierrerie, unique et souveraine, régnait d'un éclat princier sur les améthystes du caparaçon dont les minces bandelettes, alternées de vert prasin et d'hyacinthe, se soulevaient mollement à la brise.

On était au mois de février. Un soleil encore pâle visitait l'escorte magnifique. Quant la vêprée était venue, la lune déroulait de limpides voiles bleus sur la plaine où fondait un reste de neige.

Et peu à peu, les jours passant, la dernière neige disparut. Le vent chuchotait déjà des choses tièdes et douces. Ainsi, tandis que le Roi et le Musicien s'avançaient vers le beau pays d'Argilée, ils semblaient aller à la rencontre du printemps.

Mille acclamations, de toutes parts venues, accueillirent leur passage dès qu'il eurent franchi la frontière. Il y avait des guirlandes sur les chemins, et de rue en rue aux villages. On jetait

par brassées sur le sol les anémones et les violettes dans les villes. Toutes les mains agitaient des fleurs ou les lançaient au plus haut des airs, d'où elles retombaient éparpillées. Et des trompettes aigües, et d'autres dont le son est grave, disaient la gloire pacifique du Roi, son cœur magnanime, la joie qui resplendit comme une auréole à son front.

Enfin la capitale fut révélée au loin avec ses larges tours, ses murs, les dômes dont les hautes lignes touchent la nue. Chez les Argiléens, les murailles guerrières ont perdu leurs créneaux. Ce peuple est puissant entre tous, et telle est son immémoriale renommée de vaillance que les armées ennemies n'osent plus l'assaillir. Mais les remparts et les tours, demeurés là malgré les siècles, subsistent pour attester la paix de la contrée. Comblés à demi par le gazon, les fossés sont tout sonores de rires depuis qu'ils servent aux enfants pour leurs culbutes et leurs rondes. Aux pierres déchaussées de la courtine grimpent à l'envi l'ierre avec la vigne folle ; et chaque tour porte le nom d'une fleur, car il y a sur chacune un manteau frémissant de parfums.

La Tour du Jasmin s'appelait jadis la Tour de la Dévastation ; la Tour-Sans-Merci d'autrefois est vouée à la clématite, et celle qui fut la Tour

de la Mort est devenue la Tour des Roses. Ainsi les vieux remparts, à la fois héroïques et riants, ajoutent leurs vallonnements fleuris et leurs formes gigantesques à la clarté du fleuve qui meut un cercle immense autour de la ville.

Lillée ouvrait des yeux charmés. Il admira la triomphale clameur qui saluait Ellérion : les hommes nobles, et leur cri d'accueil franc et fier, tout le menu peuple en liesse pour l'arrivée du Roi, et les jeunes filles, les femmes, les enfants en fête qui chantaient en agitant des voiles couleur d'azur. Il y avait de somptueuses tentures déferlées sur les façades, mille et mille bannières au vent, et partout des iris, des jonquilles, des anémones et des roses en jonchées, aussi loin que l'on pouvait voir.

Dans le son grave et joyeux des cloches, parmi les drapeaux déployés et les chants de bienvenue, Lillée marchait comme en songe. Le roi Ellérion le tenait par la main, l'offrant aux acclamations du peuple ; et lorsqu'ils eurent traversé dix carrefours et passé lentement sous la magnificence des colonnades, — lorsqu'ils gravirent ensemble les degrés du Palais et qu'au milieu de la salle du trône la reine Alise apparut en sa souriante majesté, Lillée sentit pleurer ses yeux, et son visage pâlir sous la suprême joie. La Reine, d'un geste charmant, lui

avait pris les mains ; il inclina le front et tomba prosterné.

Car la reine Alise est la plus belle des princesses. Depuis longtemps déjà qu'elle vint du pays d'Avigorre on ne l'a pas vue vieillir, et l'on pense qu'en elle la divine jeunesse ne mourra jamais. Elle est belle, elle est belle ! Plus belle qu'une aurore d'été ; plus belle que la neige sous le soleil couchant; plus belle qu'un lever de lune sur les îles de la mer.... Chacun de ses mouvements dénoue des harmonies ; son repos est pareil à l'épanouissement des voix, quand leurs modulations se résolvent en un splendide et unanime accord ; la lumière, en ses yeux, chante une mélodie sans fin... et à ses pieds, comme sous les ailes de la fée Novéliane, Lillée avait connu un si noble ravissement, qu'il crut ouïr aux cieux le concert des étoiles.

IX

LA BALLE D'OR.

La princesse de Sellives était si jolie qu'elle n'y avait jamais pris garde.

Que son visage fût sans défaut, certes il y a là de quoi surprendre ; mais qu'elle n'y pensât point, il ne faut pas s'en étonner. Les princesses qui ne sont que très jolies voudraient bien le devenir tout à fait, et celles qui ne le sont qu'un peu s'ingénient à l'être davantage ; elles ont souci de leur ajustement, combinent des artifices, — et ainsi occupées, ornant leur chevelure, se mirant beaucoup, elles s'entretiennent avec délice dans l'idée que leurs grâces sont faites pour la joie des yeux. Quant à la princesse de Sellives, étant plus parfaitement jolie que toutes les filles de cette terre, elle ne songeait nullement à sa parure et ne se mirait point ; mais elle était exquise avec simplicité.

Les historiens du Roi son père l'ont décrite et

louée de mille sortes, et par d'innombrables images entre lesquelles il est malaisé de choisir. Il semble qu'elle n'eut pas la noblesse idéale de la princesse Alise qu'on cite au pays d'Avigorre, et dont la beauté fut à ce point harmonieuse qu'on n'en devinait pas la splendeur. Tout au contraire, le charme de la princesse de Sellives rayonnait autour d'elle comme la clarté d'un sourire. Elle seule ne s'en était pas avisée, en son insouciance.

Espiègle et vive, comblée de tous les dons, la princesse était plus joyeuse qu'un matin de soleil. Chose incroyable, on affirme que cette jeune personne n'avait jamais souhaité de se voir autrement qu'elle n'était. C'est pourquoi, jusqu'au jour de sa grande aventure, elle avait ignoré les tortures du désir, qui nous viennent de vouloir changer.

Elle les apprit enfin, par la faute d'une balle d'or.

*
* *

C'était une grande balle d'or remplie d'autres balles d'or plus petites, présent de la fée Lazuli, sa marraine. On la faisait rouler devant elle pour la divertir, et les petites balles résonnaient alors au dedans de la grande avec une vibration plus claire que celle des clochettes à l'église. Ce jeu l'enchantait.

— *Glinng ! Glinng !* criait-elle en jetant sa balle. Et la balle disait *glinng ! glinng !* à son tour en descendant de marche en marche le grand escalier de marbre noir, et la petite princesse battait des mains, chantait comme un oiseau sauvage, et se laissait glisser sur la rampe pour atteindre la balle sur le dernier degré.

Quand elle fut majeure et bonne à marier, ayant déjà quinze ans, on ne lui permit plus de descendre par la rampe ; mais elle jouait encore à cœur joie dans le parc où son globe d'or tintait sur les balustres des terrasses ; et la vieille duchesse, sa gouvernante, en prenait texte pour lui enseigner la morale.

La gouvernante.

— Princesse, répétait-elle, rappelez-vous ce qu'a dit votre marraine la fée : cet or est votre image. Tâchez que vos pensées fassent dans votre esprit une musique aussi claire que les petites balles dans la grande.

Or la princesse de Sellives était la plus intelligente des princesses, et elle en devint bientôt la

plus cultivée. Cela se fit naturellement et sans qu'elle en eût pris la peine, car elle devinait tout avant d'y avoir songé. En outre, elle aimait les livres des trouveurs d'aventures, parce qu'il y a là toutes sortes de figures en couleur et qu'on y voit de belles histoires : celle d'Yvain et du lion, celle du chevalier de Lorraine avec le cygne, et puis Renaud à Montessor, Aucassin dans sa tour, et le Dit nouveau du Désamoré qui mangea l'herbe amère.

Rien de tout cela n'émouvait la princesse, mais elle s'en amusait beaucoup et savait en parler à propos.

On ne se lassait pas de la voir ; l'écouter était un délice, et les plus malveillants n'auraient pu lui reprocher qu'une chose. Ses dires, comme sa beauté, avaient la transparente pureté d'une source, mais sa voix ressemblait à celle des enfants de chœur, dont la suavité est vierge de vibration humaine.

Et la princesse, n'ayant jamais aimé, n'avait en vérité pas plus d'âme que n'en n'ont les ondines, les lutins et les bergeronnettes, pas plus d'âme que cette étincelante balle d'or qui rebondissait devant elle et qui chantaient *glinng ! glinng !* d'un ton si clair, si gai, — si éperdument vide.

*
* *

LA BALLE D'OR

Il advint qu'un jour la princesse s'en fut dans les jardins du palais et regarda des buissons de roses où voltigeaient les bêtes ailées de l'air.

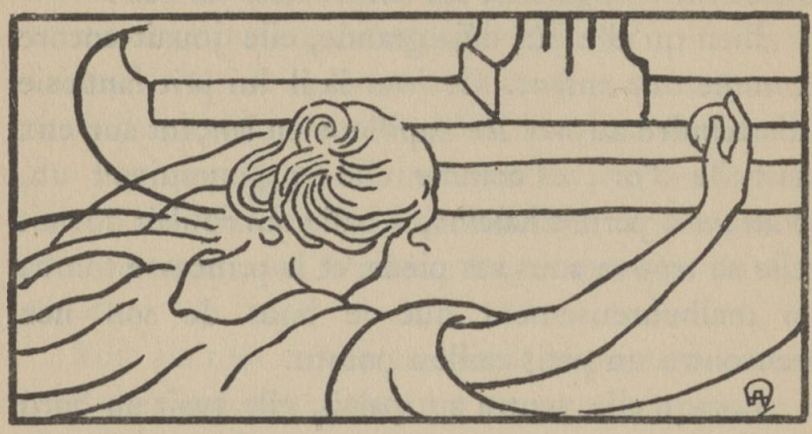
Bien qu'elle fût déjà grande, elle jouait encore comme une enfant. Ce jour-là il lui prit fantaisie d'atteindre au vol les papillons en lançant sur eux sa balle d'or ; et comme elle en poursuivait un, courant à perdre haleine, la balle qui roulait devant elle se trouva sous ses pieds, et la princesse tomba si malheureusement que le bout de son nez rencontra un petit caillou pointu.

Lorsqu'elle rentra au palais, elle avait au bord de la narine gauche une blessure très étroite mais cruelle, d'où tombait de temps en temps une petite goutte de sang.

Les plus grands médecins du royaume y épuisèrent leurs soins. Par malheur, il eût fallu d'un certain taffetas très adhérent que l'on fabrique dans une île d'Argilée. Or il est vrai qu'on avait envoyé tout de suite un vaisseau pour en rapporter au moins vingt coudées ; mais le capitaine du navire ayant rencontré en mer un marchand de choses précieuses, lui donna tout le taffetas et vingt pièces d'or en outre, en échange d'une parure dont il fit présent à une personne sans mœurs.

Malgré ce désastre la blessure fut guérie, et il n'en demeura plus rien. Rien ? Non vraiment, rien

du tout : à peine une cicatrice, et si menue que personne n'aurait pu la voir sans lunettes.



Glinng ! Glinng !

Mais la princesse *savait* que la cicatrice était là. Désormais, quelque chose manquait à sa beauté, et elle se trouvait toute pareille à sa balle d'or qui, depuis le choc terrible de la chute, ne rendait plus le son pur d'autrefois. Au lieu du *glinng ! glinng !* clair et gai, elle disait maintenant *glenng-glienng, glenng-glienng*, avec une voix un peu félée qui faisait mal à l'âme.

Tous les courtisans, il est vrai, entendaient encore *glinng ! glinng !* comme jadis. Mais la princesse pensait que les charges de la cour rendent parfois l'ouïe un peu dure, comme elles rendent la vue un peu basse.

Dans sa colère elle avait brisé tous les miroirs. Dès qu'on s'approchait d'elle, elle savait bien qu'on regardait tout juste ce qu'il ne fallait pas regarder : non plus ses yeux, ni son front, ni sa bouche, mais le bout de son nez avec la cicatrice. Et cette idée la rendait si malheureuse, qu'un jour elle quitta le palais sans rien dire, pour chercher l'apaisement dans la solitude.

*
* *

Elle avait cheminé longtemps, au hasard, sans autre souci que d'aller devant elle. Vers le déclin du jour elle entendit le bruit des vagues ; ses petits souliers d'or foulèrent le sol mou de la grève, et elle se mit à marcher au pied de la falaise, le long de la mer. Or, comme elle contournait une pointe de rocher, elle aperçut une grande barque peinte en bleu que l'on avait hâlée sur la plage, et d'où montait vers elle une harmonie très douce. La princesse s'arrêta, interdite.

Car elle sortait pour la première fois, et la musique était bannie du palais de son père.

" La musique, affirmait le Roi, est un divertissement que se donnent les bêtes des bois et des champs ; mais il faut, pour les hommes, des choses plus sérieuses. "

La princesse avait lu beaucoup de livres, et elle se demanda si cette étrange merveille était bien celle-là qu'ils décrivent. Jusqu'alors elle n'avait ouï d'autres chants que le pépiement des oiseaux et le *glinng ! glinng !* de sa grande balle d'or qui faisait *glenng-glienng* à présent... Mais les voix des violes étaient bien plus belles ! C'était comme si la brise eût parlé, et noué d'ineffables dires à son souffle suave.

La princesse s'était approchée curieusement ; elle découvrit alors, couché sur le sable, un homme qui faisait miroiter aux derniers rayons du soleil des parures et des joailleries. L'idée lui vint aussitôt qu'il pourrait réparer sa balle d'or et en changer le son, puisqu'il gouvernait ainsi toutes les voix de l'air.

— J'ai besoin de ton art, dit-elle d'un ton assez impérieux.

L'homme se leva. Il était vieux de près de quarante années, mais de mine encore assez fière bien que la princesse ne le trouvât point beau. Il ressemblait singulièrement à un certain prince au nom oublié, dont elle avait vu le portrait figuré sur le parchemin dans les chants romancés d'un trouvère ; et le roman contait par raillerie la triste fortune de ce prince, lequel fut déçu par les fées, et gagna le mal fameux de croqueminutabolie

pour avoir mangé par deux fois de l'herbe amère, que les mages ont appelée " bulle-d'azur ".

L'homme n'avait point des habits de prince, mais il portait à son chapel une guirlande de fleurs bleuâtres comme il en croît sur le sable des grèves. Il salua la princesse d'un sourire :

— Je suis marchand de choses précieuses, dit-il, et je parcours les mer pour les porter de plage en plage. Gentille fillette, j'ai des pierreries inconnues qui vous amuseront. Voulez-vous les voir ? Moi, je serais trop heureux d'effacer un moment la tristesse de votre visage d'enfant.

La petite princesse fut très fâchée de ce discours.

— Je ne suis plus une enfant et je ne suis pas triste du tout, dit-elle en frappant du pied. Je suis fille de roi ! Mon père commande à des armées, et ses flottes ont vaincu l'océan jusqu'au bout du monde.

— Certes, dit l'étranger. Et pourtant vous êtes triste.

Elle devina qu'il la regardait comme tout le monde, là où il ne fallait pas la regarder. Elle en ressentit une grande honte.

— Hélas, dit-elle, vous aussi vous l'avez vue ! Ils *la* voient tous, sans oser le dire. Elle ne paraît pas bien grande, et pourtant on n'aperçoit qu'elle... Et puis j'ai cette balle d'or dont le son n'est plus

pur. Entendez-vous ? Elle fait *glenng-glienng* misérablement... autrefois son or sonnait juste et clair.

La petite princesse oubliait son orgueil. Elle avait un peu peur, si loin de son palais, et se sentait énervée et confuse auprès de cet homme inconnu qui avait compris son chagrin.

Le marchand de choses précieuses ne répondit rien quant à la cicatrice ; mais il prit la balle d'or, et écouta longuement.

— Il y a en elle quelque chose de blessé, dit-il enfin ; mais il faut une ouïe subtile comme la vôtre ou la mienne pour s'en aviser. Consolez-vous. D'une petite blessure il peut naître un grand bien. Je connais une princesse, la plus jolie et la plus intelligente qui soit ; mais son esprit vibrait tout seul en elle, et son cœur était si occupé à l'entendre qu'il n'avait jamais pris le temps de parler. Un beau jour elle fit à son orgueil une imperceptible ouverture par où l'amour entra... Vous n'avez jamais aimé, je pense ? Vous êtes vierge, je le lis dans vos yeux.

La princesse était stupéfaite qu'on osât lui parler ainsi. Elle se trouvait humiliée ; elle était seule et sans courage, elle eût voulu pleurer. Sans doute, c'était cette musique !

Elle regarda de toutes parts, cherchant un réconfort, et se sentit encore plus seule.

Le jour défaillant l'environnait de sa mélancolie. Là-bas, le jusant fuyait sur le sable où la vague murmurait à peine. Déjà flottait la paix qui accompagne le soir, et la princesse, vaincue par cette douceur, se sentait frémir de faiblesse.

L'Etranger la considérait en souriant, comme s'il eût étudié ce qui se passait en elle. Il contemplait ses longs yeux bleus si sombres et si humides, ses traits doucement allongés, et la grâce d'une chevelure blonde et recercelée où se jouaient les lueurs du couchant. D'une guirlande de fleurs d'or, posée sur le front, tombaient de minces chaînettes ornées de pierres d'hyacinthe qui se mêlaient aux boucles ; car la princesse aimait à se parer depuis le grand malheur, pour faire oublier sa disgrâce. Sa robe d'un violet léger, laissant libres et nus le col et les bras, découvrait à demi l'un des seins ; elle était bordée d'or et se gonflait en plis sur la ceinture d'améthyste d'où elle ondulait comme une vague jusqu'aux petits souliers d'or.

L'Etranger se détourna enfin. Il prit la balle et s'en fut la poser au fond d'une grande coupe de bronze qui résonnait comme une cloche. Alors il fit un signe, et les luths et les violes commencèrent une lente mélodie.

C'était un chant si beau que la petite princesse

joignit les mains en son ravissement. La musique semblait ondoyer et se balancer dans l'air comme une fine ramure aux feuilles d'or. Elle avait, dans les notes les plus graves, des voix profondes comme la douleur, et lorsqu'elle frémit à l'aigu on eût dit que des anges, unis à des rayons, répandaient la clarté sur d'invisibles lèvres... La coupe de bronze vibrait comme une cloche, la balle d'or vibrait dans la coupe, et l'Etranger parlait doucement à la princesse qui écoutait confusément les mots mêlés à la musique.

Il contait de belles histoires de rois, de princes et de fées : l'histoire du prince Jerzual d'Urmonde qui partit pour chercher une terre inconnue, et ne revint jamais ; l'histoire des enfants égarés dans les bois, et la Voix mystérieuse qui s'était élevée dans le silence pour leur dire des choses inconnues, des choses très simples et surprenantes, des choses dont on ne sait pas les mots mais qu'on ne peut plus oublier jamais. Il contait aussi l'histoire d'Alise d'Avigorre, la vierge si parfaitement belle que les princes de la terre ignoraient sa beauté ; et comment le prince d'Argilée la comprit et sut en un moment la faire sourire et pleurer...

La musique résonnait encore, quand l'Etranger se tut ; mais la petite princesse demeurait immobile, attentive aux accords, l'esprit perdu comme

dans une vapeur de lumière. Elle n'avait plus d'orgueil, elle oubliait de penser ; un transparent nuage semblait environner son front et s'élever au-dessus d'elle vers des régions secrètes et rayonnantes ainsi qu'on en voit dans les rêves... Le ciel paraissait transformé, et la mer, et la plage. Toutes choses tremblaient d'une beauté nouvelle.

Elle se sentait faible et légère comme si ses pieds n'eussent pas touché la terre, et elle entendit à peine le vendeur de choses précieuses qui marchait vers la barque et en rapportait la balle d'or.

— Elle est guérie, disait-il, mais pas complètement sans doute... Ecoutez !

Il la frappa légèrement. Elle rendit aussitôt un son pur et clair, *Glinng !* le son d'autrefois ; mais il s'y joignait un son plus grave que l'on ne percevait pas jadis : Glanng, Glanng, — une ondulation frémissante et vaste que la princesse écouta en tremblant.

— Oh ! dit-elle tout bas, c'est beau comme les cieux ! On dirait que mon âme apparaît et me parle...

— Je crains qu'elle ne garde pas longtemps cette vibration profonde, dit le Marchand de choses précieuses. Il faudrait pour cela....

— Que faudrait-il ?

Il la regarda bien en face.

— Il faudrait rendre invisible la cicatrice que je vois *très distinctement* au bout de votre nez.

La princesse écouta sans révolte ces mots qui l'auraient naguère consternée.

— Je ne pense plus à ma cicatrice. Qu'importe !

— Mais il faut que personne n'y paraisse plus songer, et peut-être cela arrivera-t-il un jour.

— Oh ! dit la petite princesse. Et pourquoi ?

— Parce que vos yeux seront changés. Ils auront un rayonnement nouveau, une flamme secrète et insoutenable. Ils seront comme le soleil lorsqu'on ne le distingue pas et qu'il nous éblouit à travers les brumes du matin ; alors celui que vous regarderez ne pourra plus voir que vos yeux, et toute votre âme dans vos yeux.

— Quel jour étrange que celui-là, murmura la princesse.

Et elle ajouta d'un ton pensif.

— Je sens que je le désire déjà. Mais comment saurai-je qu'il est venu ?

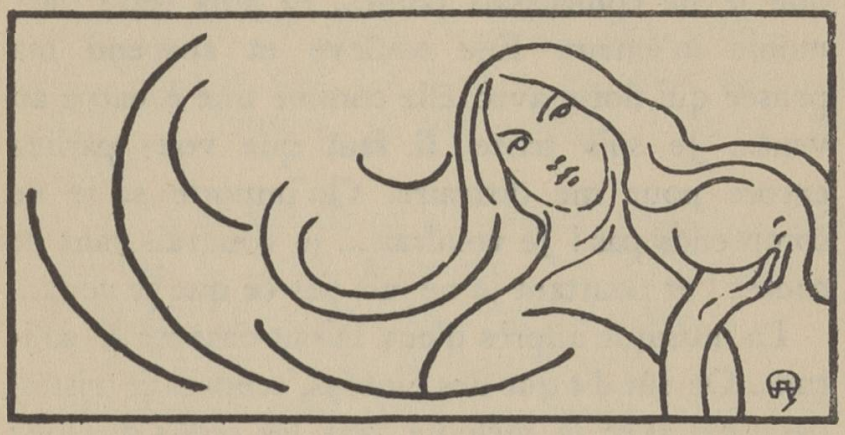
— La balle d'or vous en avertira, puisqu'elle est fée, dit l'Etranger en souriant. Il y aura trois notes dans son chant.

— Trois notes ?

— La première dira *Glinng !* la deuxième dira GLANNG ! la troisième dira GLONNG.

— C'est singulier, fit la petite princesse. Le

premier son est clair comme mon esprit. L'autre, je l'écoute en moi-même sans pouvoir exprimer ce qu'il dit. Mais, qu'est-ce que ce troisième son si secret et si ample, dont j'entends parler pour la première fois ?



Glenng-glienng !...

— C'est le son harmonique le plus grave, celui qui nous envahit le cœur, et qui ne se révèle jamais si l'on n'a pas compris les voix de la musique. Il résonne puissamment comme la mort, mais avec un frémissement ineffable qui propage la vie et la joie...

— J'écoute et je ne devine pas, dit la petite princesse. Ma balle n'a toujours que deux sons.

— Hélas, dit le Voyageur, il ne m'appartient pas de lui donner le troisième. D'ailleurs il me faut vous quitter ; la mer remontera bientôt, on prépare

ma barque. Et voici que déjà les musiciens jouent comme pour m'avertir...

La princesse leva sur lui ses yeux bleus dont le regard suppliait doucement.

— Restez encore. J'entends ici tant de choses que je ne connaissais point... Et puis cette harmonie m'émeut. Elle soulève et suspend ma pensée qui flotte avec elle comme une écharpe au vent... Je suis triste. Il faut que vous parliez encore pour me distraire. Qu'importe si je ne comprends pas ! Je voudrais... je voudrais tant de choses ! et pourtant je ne sais pas ce que je veux...

La musique auprès d'eux faisait chanter la solitude. On eût dit que des ombres, tendres et tristes, passaient avec la mélodie dans les replis du jour mourant... Et le Voyageur dit l'histoire du prince de Persaigues, que l'on appelle aussi le chevalier Désamoré, — celui qui reçut les baisers de la fée Mélivaine et qui, pour l'oublier, s'enfuit par toute la terre. Et tandis qu'il contait ainsi, la princesse s'aperçut que ses lèvres tremblaient. Elle-même sentait son cœur s'emplir d'une inexprimable pitié.

— Vous lui ressemblez, disait-il, et vous êtes blonde et svelte comme le sont les fées.

— Oh ! dit la petite princesse, aurais-je donc pu trahir comme elle ?

— Oui, vous lui ressemblez, mais comme la

bonté qui sourit ressemble à l'amertume du rire... J'ai rencontré le chevalier. Depuis bien des années il a oublié Mélivaine. On dit que s'il s'attriste, c'est de ne plus aimer. Il parcourt toutes les mers sans y chercher personne, et sa joie est de porter ainsi, de plage en plage, des colliers et des bracelets que les jeunes hommes achètent pour les femmes, et qui servent à parer les baisers.

— Il s'attriste de ne plus aimer, murmura pensivement la petite princesse. S'il me voyait... il m'aimerait peut-être ? Ce n'est pas défendu...

L'Etranger la regarda longuement.

— Simple petit cœur de vierge, dit-il enfin d'une voix à la fois tendre et brusque, comment comprendrais-tu un cœur vieilli comme le sien ? Voudrais-tu donc lui faire mal à ton tour ?

— Non, dit-elle doucement ; je le consolerais comme une sœur. Je le plains de ne plus croire. Il me semble que je crois, à présent. Je ne sais pas ce qui se passe en moi. Je voudrais répandre la joie, et je souffre. Tout le monde n'est donc pas heureux sur la terre ? Se peut-il qu'il soit seul... Oh parle-moi encore de lui.

Alors l'Etranger décrivit les longs voyages, les terres que l'on découvre et où l'on ne s'arrêtera jamais. Il y a des îles si belles qu'on donnerait

toute sa vie pour y demeurer un seul jour ; mais elles fuient devant le navire, et lorsqu'on pense atterrir à leurs plages elles se fondent dans la brume, sur les eaux. Puis il dit la mélancolie de la solitude, quand la nef aux voiles bleues oscille lentement sous le silence des nuits de lune. Il dit l'approche des ports où nul ne vous attend, les cris et les rires, les hommes qu'on entend chanter sur le rivage, et les femmes belles et douces qui sourient et qu'on voudrait aimer... A celles-là on sourit aussi, sans rien dire, et l'on passe ; car il ne faut pas toucher l'illusion, et l'âme devient plus grande lorsqu'elle a longtemps aspiré.

Il parlait d'une voix lente et grave ; et la princesse, en l'écoutant, contemplait l'étendue mobile de la mer. Le soir, peu à peu descendu, rendait plus profonds les lointains. Les derniers rayons défaillaient sur la tranquille ondulation des flots ; ils caressaient le sable humide abandonné par le jusant, et la lumière était comme un transparent réseau, fait de mailles violettes et d'or et couleur d'iris...

Les luths et les violes avaient tû leur musique. Mais une autre harmonie, longuement propagée, peu à peu s'élevait des mille voix indistinctes de la mer, de la plage et des plaines cachées. De temps en temps une vague retombait sourdement,

là-bas, sur le sable, et alors le silence semblait régner soudain.

Le voyageur ne parlait plus. Il regardait la petite princesse dont les yeux brillaient étrangement... Elle releva la tête, et une larme étincela dans ses cils. Et cette larme n'était venue ni pour le chevalier inconnu ni pour l'Etranger, dont les lèvres tremblaient encore. Mais elle était montée d'une chose très vague, immense et profonde que la princesse avait sentie en elle, et c'était une larme d'amour.

La princesse voulut cacher ses yeux. A ce moment la balle d'or s'échappa de ses doigts, rebondit sur un galet... et l'on entendit distinctement trois sons.

— *Glinng !* disait l'un, mon esprit est clair comme l'azur !

— Glanng ! disait l'autre, mon âme a parlé !

— GLONNG ! disait le troisième, mon cœur s'est ouvert !

Et la dernière vibration était si étrange, si troublante et si belle, que le voyageur s'enfuit brusquement, n'osant pas l'écouter davantage.

On assure qu'il fit bien, car la princesse aimait, mais elle n'aimait personne. Il était assez laid, et si elle l'avait reconnu tout à coup, la flamme de

ses grands yeux se serait attristée. Il faut laisser à la jeunesse l'amour, à la force l'action, à la maturité la joie de la sagesse et celle de voir aimer en regardant agir.

Or, il est vrai que la princesse demeura stupéfaite et confuse, ne sachant quel indicible vide achève notre premier émoi, et quel amer parfum se mêle aux roses de l'amour. Mais lorsqu'elle s'en fut retournée toute songeuse au palais du Roi son père, elle s'aperçut que la balle d'or frémissait encore comme une cloche, et répandait trois sons ;

— *Glinng !* disait l'un, mon esprit est clair comme l'azur !

— Glanng ! disait l'autre, mon âme a parlé !

— GLONNG ! disait le troisième, mon cœur s'est ouvert !

Car la petite porte du cœur est telle, qu'une fois entre-bâillée elle ne se referme plus. Et si les chevaliers vieillis ne peuvent la franchir, les jeunes princes n'ignorent pas ce qu'il faut pour en faire battre le léger vantail.

X

L'ILE DU REPOS.

à Paul Adam.

I

Alise et Jerzual.

Il n'y eut jamais de fin plus mystérieuse que celle du prince Jerzual d'Urmonde. Il était parti sur les vagues de la mer et l'on ne savait rien de plus.

Depuis longtemps déjà, les princes et les rois s'ingéniaient en vain à mille conjectures, lorsqu'un grand cheval parut à l'improviste sur le rivage occidental, passa plus vite que le vent à travers le royaume d'Argilée, et vint en Avigorre déposer aux pieds de la princesse Alise une lourde et riche épée. L'épée portait à son pommeau la Sirène et le Rayon d'or, qui sont armes d'Urmonde... Sans nul doute, Jerzual avait été blessé à mort en combattant dans quelque lointaine contrée, et il signifiait ainsi son trépas à la Dame qu'il servait. Ces faits ont été relatés en leur lieu.

Il semblait naturel de conclure de cette sorte. On se trompait pourtant ; et les mages qui lisent dans les cieux ont enfin révélé ce qu'il advint

d'un héros au grand cœur, à jamais vaincu par le sort pour avoir préféré son désir aux aspirations de l'Amour.

***

Entre tous les preux à qui la princesse d'Avigorre enseigna le doux languir d'aimer, Jerzual, prince d'Urmonde et suzerain de Tzur, fut certes l'un des plus fiers.

Dès qu'il eut aperçu la princesse, un généreux émoi l'avertit. Son cœur, tout à coup, fut plus grand que le monde, et il comprit qu'avant de la connaître il l'avait toujours espérée.

Toute la joie répandue sous les cieux, la princesse la contenait pour lui en sa miraculeuse harmonie. Ses mouvements disaient la plus suave des musiques. Ses regards ardents et purs étaient le vin dont l'âme s'enivre et la source qui désaltère. De l'avoir admirée, le prince se sentait plus noble. Il semblait qu'une force inconnue rayonnât d'elle comme une vivifiante clarté.

Mais comment exprimer ce quotidien miracle ? La pensée de Jerzual, naguère confuse à l'égal de la nuit, s'ouvrit en une déchirure de lumière comme un rideau tendu devant la statue fulgurante d'un dieu, et au lointain de la clarté il vit *sa propre forme* devenue surhumaine et debout dans

son rêve. Puis le rideau referma ce souvenir dans ses plis.

Tel est le don merveilleux de l'Amour. Aux yeux visités par sa flamme il suscite l'image du dieu futur qui sommeille sous le front des hommes. Mais ce n'est que le songe ébloui d'un instant. Contre le pesant voile noir aussitôt retombé, nos mains crispées brisent en vain leurs ongles, et ni lances ni épées ne percent la trame de ténèbres... Alors les faibles se détournent et s'éloignent, oublieux de la brûlante vision ; et si leur front est sans courage, c'est que leur âme a déserté l'amour et qu'elle n'a plus la force d'aspirer. Seuls, les héros se souviennent et demeurent ; et quand survient enfin l'Ange de la Mort, le mystérieux rideau écarte lentement ses ailes d'ombres.

*
* *

Or il faut dire ici quel était Jerzual.

Svelte et de haute stature, beau par ses longs cheveux bruns et la clarté bleue de ses yeux, on le disait vaillant parmi les preux, et maint ennemi avait connu le poids de son épée. Mais il ne brillait aux combats que pour y soutenir l'honneur ou défendre sa terre. Dès la paix revenue il quittait sans regret la brutalité des armes, et sa joie était

de transcrire sur les feuilles polies du vélin les surprenantes aventures contées par les ménestrels. Le prince, lorsqu'il les avait ouïes, les écoutait ensuite longuement en lui-même. Hues de Bordeaux, Yvains, Tristan, — Soredamors, Elaine et Parise la duchesse, — dames et barons, dans ses pensées, étaient mille fois plus grands que les jongleurs ne savent dire ; et il inventait pour eux une vie nouvelle selon son âme, ce qui est le propre des poètes.

Pour conquérir la Fiancée, Jerzual ne se proposa point des exploits guerriers qui ne la pouvaient toucher ; mais il souhaita qu'une chose admirable émût ses beaux yeux.

D'anciens récits assurent qu'une Haute Terre, perdue on ne sait où, dresse sur des vallées d'or ses monts d'argent et de cristal. Jerzual résolut de parcourir toutes les contrées du monde et de découvrir enfin cette région splendide, afin de l'offrir en hommage à sa dame, comme à la suzeraine de ses plus noble songes.

Un matin de printemps il partit, joyeux, fervent, ivre d'espoir. Son cheval Bellardian, impétueux et à tous crins, frappait le sol avec une force allègre en faisant scintiller au soleil un magique frontal de rubis ; et Jerzual lui épargnait l'éperon, car il

l'aimait comme un frère sans parole. Ce destrier de race merveilleuse était savant plus que maint clerc bavard. On l'avait vu escalader les rocs en se soulevant sur la brise, et il pouvait bondir à grandes foulées parmi les vagues de la mer, soulevées au choc de ses sabots.

Ainsi partit le prince, chevauchant grande allure. La lumière matinale l'environnait de joie, et sous la beauté des cieux Jerzual dressait haut sa bannière, laquelle était *d'azur à la sirène d'argent pointe d'un rayon d'or*. Des oiseaux l'effleuraient du bout de leurs ailes bleues ; d'autres vinrent poser sur la hampe une vivante parure. Même il y eut une fauvette qui modula tout au plus haut sur le cimier du prince et chanta si doucement qu'on en aurait pleuré, tandis qu'il transgressait la frontière patriale.

Jerzual alla droit devant lui, le front ardent et le cœur fort. Droit devant lui, des jours durant ; droit devant lui durant des semaines et des mois.

Le galop du blanc cheval fit voler la poussière des campagnes, — il sonna sur les routes des bourgs, et sur les dalles des rues dans les villes. Le prince eut des rencontres soudaines de brigands, il connut la malice des enchanteurs et fit des prouesses de tournois et de guerres où se rompirent parfois les mailles de son haubert d'argent.

Il vit Pallor et l'Aquilée, le royaume de Persaigues et le sultanat de Tosamirok qu'il parcourut sans détrier. Les peuples passaient après les peuples ; visages et costumes changeaient ; mais il reconnut que l'homme ne change guère, et qu'en Alturinse comme en Hyontargie le fanfaron emporte souvent la gloire méritée par le brave.

*
* *

Or Jerzual savait songer, dit-on, mieux que vouloir, et tandis qu'il croyait à la force de son cœur il en devait connaître la faiblesse.

En vain s'épuisait-il à chercher une face inconnue de la terre. Il avait vu des châteaux de toutes sortes, de vastes cités encloses sous le septentrion, et des capitales barbares aux palais entourés de tentes rouges et de mille oriflammes... Voici maintenant des forêts de sapins qui sont la rude fourrure des sols où il gèle, voici des torrents sur des rocs, des fleuves dans les vallées, et, tout au fond du Sud, de grandes îles vertes et blanches où les palmiers sont un métal vibrant sous le soleil... Mais torrents et forêts, fleuves et îles, rien de tout cela ne l'a surpris. Nulle de ses aventures n'a surpassé son espoir ou sa crainte ; pas une seule qu'il n'eût d'avance imaginée ou plus héroïque ou plus belle.

Jerzual s'irrite de son trop long effort. Que de vaines chevauchées ! que de recherches sans issue ! L'homme est-il donc ce voyageur dément qui s'obstine à toucher l'horizon qui le fuit ? Faut-il croire que la vie n'est rien, que la poursuite d'une ombre par une ombre ?

Pour soutenir son courage, il pense parfois à ces rivaux qu'il a laissés en Avigorre. Certains étaient redoutables, il le sait ; on dit même que le prince Ellérion d'Argilée a armé des vaisseaux et qu'il vogue sur la mer océane, cherchant la Haute Terre où sont les montagnes de cristal... Quand il se rappelle cela, le prince d'Urmonde éperonne Bellardian et précipite son allure. — Il va, il va toujours ; mais avec moins d'espoir. La fatigue l'arrête parfois dans les villes, et il y a goûté de longs repos que ne commandait pas toujours le souci de ses forces...

Jerzual est très las ; bien plus las qu'il n'oserait se le dire, car sa plus lourde lassitude n'est point celle de son corps.

II

La chevauchée vers l'Occident.

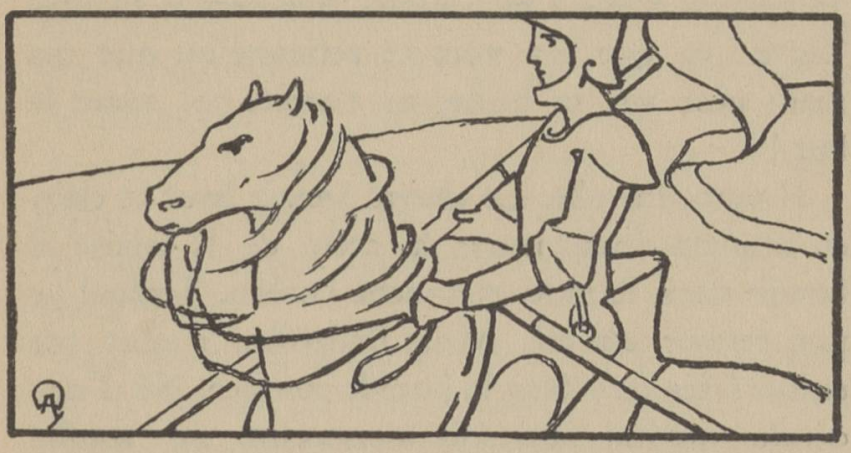
Ce fut un jour de grande clarté qu'il pressentit sa faiblesse. Il était proche de la mer. Devant lui, comme le songe se noue au front des hommes, l'humide horizon nouait à la terre son infinité bleue. Bellardian guidait fougueusement vers les flots sa course magnifique et déjà touchait le bord de la falaise, quand d'un coup bref des rênes le prince brisa l'élan de l'animal qui fléchit de la croupe et, hennissant aux vagues, se fixa en une immobilité frémissante. Jerzual sauta sur le sol.

Pourquoi s'était-il arrêté ? Il ne le savait pas. Non, rien ne l'avait engagé au repos. Rien !... sinon peut-être le vide immense de l'horizon.

Pas une voile. La mer scintillante n'était qu'un désert de soleil. Jerzual regardait, le cœur aride, cherchant en vain quelque signe de vie. Il se sentait très seul, et il n'espérait plus.

— Hélas ! se dit-il, mon âme est-elle donc si desséchée que je ne comprenne plus la gloire de ce grand ciel ? Est-ce qu'il n'y a plus en moi de volonté, ou mon songe est-il vide comme le vide de la mer ?

Quelque chose, pourtant, l'avait autrefois rempli. Oui ; le délice des belles aventures lorsqu'il se les contait à lui-même. Quoi donc encore ? Alise !... Hélas, où donc était sa foi !



Le prince Jerzual d'Urmonde.

Comme il détournait les yeux vers la campagne, indécis de l'action et de la route nouvelles, il vit Bellardian qui, de ses fers d'argent, frappait impatiemment le sol. Sa crinière était ondoyante sous le vent léger ; la queue battait les flancs. Parfois l'héroïque animal tendait le col en humant l'air

salin, et il s'arcboutait alors sur ses jarrets comme s'il les eût roidis vers les courses futures.

Jerzual ressentit une grande confusion. Hé quoi, son destrier lui enseignait la vaillance !... Oh honte pour sa lâcheté d'aujourd'hui !

Il caressa la blanche et soyeuse crinière ; il parla à son cheval ainsi qu'à un ami, car la bête comprenait le langage des hommes.

— Sus ! Sus ! mon Bellardian ! disait le prince. Je resterai fidèle à moi-même. Sus vers la Haute-Terre ! et que ma voix te retienne ou que ma main pèse sur ta bride, ne t'arrête pas avant le but !

Il sauta en selle. Le cheval hennit haut et clair, et soudain franchissant la crête de la falaise il bondit dans le vide et toucha l'océan. Jerzual ne put retenir un cri. Mais Bellardian n'avait pas enfoncé ses fers dans la liquide surface. Né d'une cavale marine autrefois amoureuse du souffle d'Orient, il frappait les eaux d'un pied intrépide comme il eût galopé dans les plaines.

Droit en selle, le prince s'était affermi sur ses étriers d'or, et ses yeux éblouis se perdaient dans la clarté sans fin. Un moment, pour juger du chemin dévoré, il se retourna vers la terre. La ligne rose de la falaise, déjà toute amincie, se fondait en l'azur à la limite des flots. Il la vit

rapidement pâlir, pareille à sa vie ancienne ; et, l'ayant quittée du regard pour scruter l'horizon marin, quand il se retourna encore la terre avait disparu.

***

Rien n'était plus autour de lui, que le cercle brûlant des eaux sous le soleil. Il frémit de son immensité. A ses pieds, la houle se mouvait longuement, lentement, ainsi que la pulsation d'un grand corps. Mais à quelque distance elle ne se distinguait plus qu'à peine, comme arrêtée par la fatigue et tassée sur elle-même après le vain effort qui l'avait soulevée. Alors, de n'avoir plus de vagues, la mer apparaissait encore plus éperdument infinie.

Le prince en sentit la beauté. Il reconnut aussi, en la pureté du ciel, l'ineffable majesté de la grande coupole bleue. Il l'admira d'être ainsi désespérément parfaite, mais il en souffrit aussitôt comme s'il eût épuisé toute son âme à la contempler. Ses yeux se fatiguaient de l'inaltérable lumière. Il la sentait grandir avec l'ardeur de la journée et le pénétrer d'une brûlure dont il ne pouvait détourner la douleur.

Où regarder ? Bellardian bondissait sur un miroitement splendide. Sa course en vain sillait

l'étendue diaphane. La bas, au loin, nulle part une ligne nouvelle n'était apparue, — ni l'ombre incertaine d'une terre flottant à l'horizon, ni l'île errante d'un nuage, ni la tache irisée d'une voile sur les eaux.

Le prince essaya de reposer ses yeux sur les jeux mouvants de la mer. La houle se soulevait sous lui d'un rythme puissant et régulier. Mais chacune des crêtes avait mille étincelles dont la vitesse du vol multipliait les éclats, en sorte que Jerzual glissait dans une seule et frémissante flamme... Aveuglé, il ferma les paupières, résolu à les garder closes, et n'osant plus songer aux flots dont le mouvement sans fin gonflait en lui une intolérable nausée.

Sans regard, sans pensée, le front noyé dans la crinière, il allait, désormais inconscient de tout, laissant flotter les rènes.

Les heures passaient, et les heures encore ; et sous son cavalier inerte le cheval effréné, franchissant flots sur flots, se ruait à travers d'inépuisables horizons vers la région inconnue qu'on allait découvrir.

. . . . . .

Tout à coup Bellardian a henni. Jerzual relève la tête, mais il ne voit rien d'insolite. Sous le jour déclinant, la courbe du ciel est maintenant colorée

de rose. Nulle voile ; pas une aile d'oiseau. La mer assombrie étend une onde violacée où l'Occident abandonne une traînée de feu qui fourmille ; et, tout à l'entour, sur la plaine des flots où l'ombre est déjà pressentie, les dernières miroitures agitent un lacis d'ors mobiles.

Le prince regarde ; et si grande est la lassitude de ses yeux qu'il lui faut faire effort pour ne les point refermer. Attentif et morne, il regarde... et voilà que ses yeux s'éclairent et qu'il se dresse sur ses étriers en jetant un cri de joie. Là !.. là ! non point devant lui, mais du côté du Septentrion, il y a une île obscure parmi le réseau d'or. Oui, c'est une île ! Ah qu'importe qu'elle soit si petite dans la mer ! C'est le repos, c'est le sommeil, c'est un abri contre la nuit immense qui va l'envelopper... Vite, Bellardian, au Septentrion !

Quoi donc ? Bellardian résiste, cabré sur les vagues !... Jerzual furieux broche de l'éperon, et Bellardian bondit. Il bondit vers le Nord, mais il bondit vers le ciel. Il monte, il monte, plus léger que le vent, rapide comme une pierre de fronde. A mesure qu'il s'élève, l'horizon a grandi ; le soleil est plus haut au-dessus de la mer, et de vastes étendues s'illuminent... Jerzual est déjà plus près de l'île ; des hauteurs où il plane elle lui apparait tout entière, verdoyante et bornée,

pareille à un jouet perdu sur les eaux. Mais Bellardian a fait un bond suprême dans l'espace. Il hennit avec une sauvage vigueur et malgré le mors, malgré la voix et l'éperon, il volte alors vers l'Occident où penche le soleil.

Le prince regarde, malgré lui. Et dans un infini lointain, à l'extrême limite de la clarté, une Terre immense s'est révélée. Une bande d'ombre légère rampe sur l'horizon ; on la devine à peine. Mais au dessus d'elle, en une zone argentine d'une pureté indicible, brillent des montagnes de neige... C'est le continent désiré. Là bas, à l'Occident, il ferme toute la mer. Les cimes blanches sont si claires qu'elles semblent diaphanes ; on les dirait suspendues sous les cieux en une surnaturelle couronne de cristal qui ne touche point le sol habité par les hommes.

Jerzual sent son cœur frémir d'incertitude. La Terre l'attire à lui, elle l'appelle comme une fiancée. Il l'imagine très belle, pleine de choses inconnues ; et il salue la grande mystérieuse qui règne sur les mirages des eaux.

Il l'aime, il la désire, elle fut le songe de sa vie... Mais qu'elle est loin ! Et le prince est trop las ; il est las, il est consumé de lassitude ; il est malade, il est sans force, il est sans volonté. Demain il ira vers la grande Terre ; oui, demain.

Mais, pour Dieu, qu'aujourd'hui il se repose enfin, qu'il trempe ses lèvres dans une source, qu'il connaisse la fraicheur d'un bois....

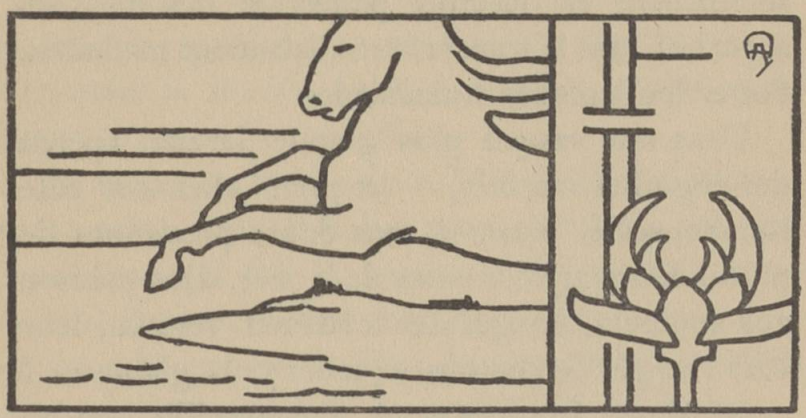
D'avoir ainsi pensé, Jerzual ressent plus ardemment sa soif. Un choc brutal du mors réfrène Bellardian et le tourne vers l'île. Le noble destrier jette un hennissement qui ressemble à une plainte. Jerzual pique des deux, mais Bellardian se cabre vers le ciel. Alors le prince est pris d'une colère qui lui rend toute sa force. Sur les flancs du cheval ses éperons font deux plaies horribles ; il broie la bouche sous le mors, et tout à coup avec un cri de rage il a tiré son glaive, et du pommeau il frappe sur la tête de l'animal rebelle, il frappe aveuglément, il frappe en folie, il frappe avec un rire cruel, avec des hurlements de bête, — et il frappait encore quand Bellardian vaincu, sanglant, frissonnant de douleur, s'abattit avec lui sur la plage de l'île.

III

La Fille de la Mer.

Quand le prince revint à lui, le soleil avait disparu derrière la ligne des flots. Il ne restait au ciel qu'une clarté rosée et ténue, déjà percée par les premières étoiles. Le prince se sentit flotter dans une faiblesse infinie. Il vit éclore les constellations et referma les yeux ; mais le sommeil ne vint point. Il toucha le sable où il se trouvait couché, et s'étonna d'être ainsi étendu sur une plage. Son heaume délacé gisait auprès de lui ; mais le prince était sans souvenirs. Il fit un grand effort pour rassembler ses esprits et se rappela quelque chose d'incertain et de terrible, un combat à travers des myriades de soleils... Ou bien c'était dans un désert... et il y avait surtout un énorme soleil rouge qu'il faisait rouler devant lui comme une boule, — et il le frappait avec le pommeau de son épée parce qu'il avait tari toutes les sources.... Oh la soif, la soif !

Jerzual porta les mains à sa gorge. Oui, sa soif était effrayante. Il se souleva à demi, et vit une grande coquille pleine d'eau qu'il vida d'une seule longue gorgée. Aussitôt il se sentit plus fort, plus conscient de vivre, et la pensée lui vint qu'il était singulier que l'eau de la coquille ne fût pas de l'eau salée. Il se redressa encore et regarda autour de lui. La mer, sous la nuit venue, n'était plus qu'une grande ombre mouvante. Elle avait une rumeur sourde et discontinue, comme si une voix humaine se fût étouffée en sa profondeur. Au dessus d'elle la courbe céleste semblait plus vaste, et les étoiles plus lointaines.



Bellardian.

Le prince s'était mis debout. Il aperçut alors Bellardian, couché sans mouvement sur le sable. Plus loin il crut distinguer une forêt de pins, une

prairie. Il fit quelques pas pour chercher sous les arbres un abri contre la rosée, et tandis qu'il marchait ainsi, il découvrit un rebord de falaise d'où naissait une vague lueur. Surpris, il s'avança, et vit une grotte marine toute pleine d'une clarté bleue très douce. Mais cette clarté n'était pas répandue par des lampes ; elle s'élevait, ainsi qu'une vapeur, de grandes vasques naturelles dont l'eau brillait étrangement. Des milliers de noctiluques, à la surface et parmi les algues, propageaient leurs phosphorescentes étincelles quand les brusques dorades agitaient l'onde en y glissant un long reflet. Sur les parois des vasques, des cristaux scintillaient en facettes polies, et des méduses, apparues dans la transparence, laissaient mollement flotter leurs globes translucides.

Dans une vasque plus grande Jerzual aperçut des anguilles marines, — et parmi elles des bêtes lumineuses et bizarres, sans doute provenues des profondeurs mystérieuses de la mer. Des pieuvres aux couleurs changeantes tordaient vers lui leurs bras chargés de ventouses ; leurs yeux glauques le regardaient fixement ; et il tressaillit soudain lorsqu'il sentit une main se poser sur son cou. Une fille aux yeux clairs se penchait, en lui souriant sous de longs cheveux pâles.

— Oh ! dit-elle, comme tu es le bienvenu !

Le prince frémissait encore de sa surprise.

— Qui es-tu donc ? balbutia-t-il. Es-tu fée ou princesse, toi qui m'accueilles ainsi ?

— Mon nom est Aigueline ; je suis fille de la Mer. C'est moi qui te portai cette eau dont tu t'es abreuvé. Mais toi, d'où viens-tu, noble prince ? Car tu es fils de roi, si tes armes ne mentent point.

— On m'appelle Jerzual, prince d'Urmonde.

— Salut donc, ô mon Jerzual qui chevauches plus haut que les nuées ! Cette île m'appartient ; elle sera tienne aussi. Que pourrais-je refuser à qui me vient des cieux ?

Elle l'aida à dépouiller son armure, et le prince se prit à la regarder avec ravissement tandis qu'elle emportait la lourde épée, désormais inutile, qui faisait ployer sa jeune taille.

En vérité, cette fille de la Mer avait une émouvante grâce. Peut-être lui manquait-il un peu de la noblesse qui fait la beauté réginale, mais son mobile visage d'enfant était lumineux comme les ondes, à l'heure où le jour les réveille. Ses yeux durs et vifs étonnaient Jerzual, parce qu'ils semblaient vides de couleur : bleus à peine, ou du vert changeant des vagues, ou plutôt pareils au cristal, qui prend toutes les nuances. Les cheveux aussi étaient singuliers, tout nués de reflets d'iris,

fins comme des fils de la Vierge, et si pâles que d'abord le prince les crut transparents.

Ils le troublaient un peu, ces cheveux aux fuyantes clartés ; mais leur étrange douceur appelait cruellement son désir. Et puis il y avait le costume d'Aigueline, ce tissu d'un argent plus léger que nulle soie, et sans doute parfilé de l'écume marine... Orné de perles en lignes sinueuses, il mourait comme un flot brillant sur les pieds où cliquetaient les petites plaques d'une chaîne de corail et de nacre ; et ce bruit énervait et irritait les sens.

La fille de la mer passait dans le reflet des vasques. Lorsqu'elle se pencha sur le bassin des anémones, il y eut dans sa chevelure une phosphorescente auréole dont Jerzual aurait voulu aspirer la lueur. Mais déjà Aigueline était revenue et levait sur lui ses yeux incertains. Il sentit dans ses bras frémir le jeune corps, et il lui parut que nulle joie ne pouvait surpasser la joie de régner sur cette île et de vouer ses lèvres au baiser qui s'offrait.

— Je t'aime ! murmurait Aigueline. Ici j'ai grandi pour toi seul. Tu es le fiancé que l'on attend sans le connaître. Je suis vierge. Prends moi toute ! je suis à toi, je t'aime...

Alors elle l'étreignit avec une ardeur sauvage et leurs dents se heurtèrent en leur premier baiser.

Le prince y oublia la terre. Emporté comme par un formidable flot, il fut le nageur qui se débat, frappe du talon l'écume, et triomphe dans les bras humides de la Mer. Tout son être tendu comme une corde vibrante, il n'était plus lui-même, il n'était plus qu'en elle ; et il devina confusément qu'il ne pourrait plus s'arracher à cette volupté impérieuse et soumise qui soulevait invinciblement son âme jusqu'aux cieux, et qui cédait sous lui comme une défaillante esclave, comme une vague.

La bas, dans l'île, le clair de lune tissait des gazes d'argent aux cimes des grands pins. Sur le sable, Bellardian tordait son encolure pour lêcher les plaies de ses flancs.

IV

L'Ile du Repos.

Le jour brillait sur les flots. La matinée était rayonnante.

— Ecoute, dit Jerzual. Nous partirons ensemble. Je t'emmenerai par delà les mers et tu connaîtras mille choses surprenantes.

Il montra le destrier blessé qui tâchait de brouter les pousses amères du petit bois.

— Bellardian nous portera. Tu n'imagines pas quelle est sa vaillance.

— Aller pas delà les mers ? dit Aigueline. Tu partiras, si tu le veux ; tu partiras quand tu le souhaiteras. Mais moi, je suis une fille de la mer ; cette île me suffit comme patrie... Et puis, fit-elle avec un joli rire, moi je n'ai pas appris à chevaucher comme toi !

Il comprit qu'elle manquerait de courage pour le suivre. Mais elle s'appuyait doucement sur sa poitrine, et il l'aima davantage à cause de sa faiblesse.

— Veux-tu ? reprit elle. Nous ferons le tour de l'île. Tu verras comme elle est grande ! il faut près d'une heure pour la traverser. Tu ne sais pas tout ce qu'il y a de bonheur dans cette terre !

Elle se pencha longuement sur lui.

— Tu ne sais pas, dit-elle, tout ce qu'il y a de bonheur en moi.

De son bras nu elle avait entouré son cou. Il mit des baisers sur ses yeux en la regardant avec ivresse, et ils partirent enlacés.

L'île avait un agréable et verdoyant aspect. Au delà des pins qui bordaient la grève, une prairie était la parure d'un vallon où deux ruisselets,courant l'un vers l'autre, fuyaient ensemble vers la mer. Aigueline et Jerzual gravirent la pente et furent sur un petit plateau parsemé de bosquets de tamaris qui dominait l'île entière. La falaise formait à la terre une ceinture dont la couleur rosée apparaissait aux découpures de la côte, parmi le bleu turquin des flots.

La brise émouvait à peine l'air tiède et plein d'arômes où le feuillage des tamaris élevait ses ténuités charmantes. L'île n'était point vaste, il est vrai ; mais le prince la jugea délicieuse... et n'était-elle pas immense, puisqu'elle contenait tout son désir ?

— Cette terre est très belle, dit-il. Elle est

douce pour moi comme mon reflet dans tes yeux, et je l'aime parce qu'elle t'appartient.

Ils redescendirent dans le vallon. Aigueline montra le long du ruisseau quelques arbres chargés de fruits mûrs. Le prince cueillit des figues juteuses qu'il fallut disputer aux abeilles, et d'autres fruits encore, de sortes inconnues. Il souriait vers son amante qui lui révélait tant de joies.

Tandis qu'ils revenaient vers la grotte, la main dans la main, ils entendirent un bruit soudain comme de coups frappés sur la terre, derrière eux. Aigueline eut un cri, et Jerzual se mit à rire en apercevant le destrier qui les avait suivis dans la prairie.

— Regarde ce qui t'épouvante, pauvre petite folle !

Aigueline avait eu peur ; elle se fâcha de voir le prince caresser son cheval.

— Ah ! criait-elle, va-t-en, va-t-en ! Je vois bien que tu me préfères cette vilaine bête. Peux-tu donc la caresser comme moi !

Ce fut leur première querelle. Le prince, consterné, chassa aussitôt Bellardian. Il arracha une branche et l'en frappa pour le punir d'avoir effrayé Aigueline.... et il frappait avec d'autant plus de colère qu'il sentait un secret remords de sa dureté.

Mais déjà Aigueline était redevenue souriante.

Elle tendit ses lèvres et ses bras, et sous l'ardente lumière de midi ils marchèrent lentement, l'un sur l'autre appuyés... En sorte que, du vallon à la plage, il n'y eut qu'un seul baiser.

*
* *

Des jours passèrent, et furent un rève de délice. Souvent ils restaient tous deux couchés sur la grève, laissant la chaleur du soleil pénétrer leur chair. Le bruit de la mer berçait leur volupté, et Jerzual sentait un doux et cruel languir dont la cause était Aigueline. Le soir venu, ils marchaient sous le clair de lune, regardant leurs ombres se joindre et se fondre quand il se penchaient l'un vers l'autre. Alors ils s'arrêtaient et, dans le silence de la nuit, troublé à peine par la rumeur marine, il écoutaient chanter leur mutuel désir.

Il arrivait à Jerzual de se demander s'il était éveillé, ou s'il vivait en songe, ou si quelque enchanteur l'avait peut être, à son insu, transporté dans les régions célestes. Jamais il n'eût imaginé qu'un homme au monde pût connaître une telle félicité. Il avait Aigueline. Toutes choses étaient belles. La terre, la mer, la lumière chantaient la joie d'exister, et il ne pensait plus qu'il y eût en

l'univers d'autres contrées, d'autres actions plus dignes de lui.

Souvent, dans le matin d'argent, Aigueline errait avec son amant sur la grève. Ils longeaient les flots, et leur jeu était de poursuivre la première vague lorsqu'elle se retire en une nappe frisée parmi les coquilles qu'elle entraîne ; et puis on fuit quand la vague revient avec sa crête dressée qui déferle, et ils criaient parmi des rires si l'eau plus prompte atteignait leurs pieds nus et devançait leur course.

Ils cherchaient ensemble des coquillages, — ceux qui sont minces comme une dentelle, ou plus légers de leur transparence rose, et que l'on regarde dans le soleil ; ils en prenaient d'autres qui se mangent, et d'autres encore pour la nourriture des bêtes qu'il y avait dans les vasques. Ils cherchaient aussi des crustacés dont ils brisaient la carapace, et c'était pour les pieuvres de la grotte.

Elles étaient familières et dociles. Aigueline leur commandait à son gré et les laissait fuir dans les vagues ; et Jerzual vit avec surprise qu'elle les caressait parfois, lorsqu'elles avaient rapporté de la mer de belles langoustes brunes, ou d'autres proies de cette sorte. Alors, sous la petite main, un long frisson faisait raidir leurs tentacules, et la volupté pâlissait leurs yeux glauques.

L'ILE DU REPOS

Un après midi Aigueline et le prince étaient allés dans le vallon. Ils eurent là des heures épuisées et charmantes, anonchalis dans l'herbe où ils se disaient des choses et se racontaient l'un à l'autre. Les molles graminées étaient douces à leurs ieux, le vent léger ajoutait une caresse à leurs caresses confondues. Les voix indistinctes de la mer étouffaient au loin leur rumeur qui parle de tous les mondes où peut courir la vague ; et Jerzual s'abandonnait au ravissement de reposer ainsi, dans cette incertaine rêverie où le délice de la paresse prolonge les dernières voluptés de l'amour.

Partir ? Aigueline craignait qu'il ne voulût partir ! Il en souriait doucement ; les femmes ont de telles folies ! Et comment aurait-il pu quitter celle-ci, la fille ingénue et lascive des eaux, l'espiègle Aigueline avec ses moues ignorantes d'enfant, la clarté de ses yeux profonds comme le vide, sa chevelure où l'on se perd, et son baiser suave qui dévore...

Partir ! Non, Jerzual était las des voyages. A quoi bon les prouesses du passé ? A peine y pouvait-il songer, tant elles étaient obscures dans le sommeil de sa mémoire. Et que sert de remplir l'univers de son nom ? N'est-ce donc pas le bonheur, que l'on cherche ? Et le repos surtout, le

bienfaisant repos. Certes, la princesse Alise est très belle et très noble. Mais elle est si loin à présent qu'elle en est comme morte... et que de soucis pour un rêve ! Oh charme nonchalant de ne plus agir, de ne plus même penser, — de n'être plus qu'une chose flottante qui meurt et qui renait de l'âme évanouie ! Charme de s'abandonner à la quiétude du silence, charme de sentir le soir mollement glisser du ciel où maintenant, là-bas, le soleil décline vers la mer...

Jerzual se détourne un peu vers le couchant splendide. Mais il voit une grande ombre qui passe, il entend comme un bruit de trompette... Bellardian, bondissant au sommet de la falaise, s'y incruste des quatre fers ; et il hennit vers l'occident de feu où de naissants nuages, par delà les vagues dorées, imitent la ligne ondulante et rose d'une Terre.

V

Aigueline et Bellardian.

— S'il est vrai que tu ne veux point m'abandonner, disait Aigueline, pourquoi ne me le prouves-tu point ?

Le prince la prit ardemment dans ses bras ; il noya sa bouche en ses boucles, et, sous la fauve toison, guidant ses lèvres jusqu'à la nuque, son baiser fut comme une flamme qui la fit crier de désir.

— N'est-ce pas te le prouver que de t'aimer ainsi ?

Elle eut un geste d'enfant, et ne lui rendit qu'un tout petit baiser, un baiser qui ne comptait pas.

— Non, dit-elle, tu ne m'aimes plus. Je sais que tu ne m'aimes plus, puisque tu gardes Bellardian.

— Bellardian ! Oh, Aigueline, que dis-tu là ?

— Non, non ! s'écria-t-elle en frappant du pied.

Tu vois bien que tu ne m'aimes pas, puisque c'est lui que tu aimes à présent. Moi je le déteste, ce cheval que tu préfères à moi et qui t'emportera un jour.

Jerzual voulut l'attirer contre lui, mais elle se dégagea d'un brusque mouvement.

— Si tu m'aimes, chasse-le d'ici !

Le prince hésitait à répondre.

— Je n'oserais pas, dit-il enfin d'une voix morne.

Aigueline s'enfuit en sanglotant. Et tandis qu'il la suivait de loin, anxieux et désolé, Jerzual comprit qu'il commençait lui-même à haïr son plus vieil ami, — cet animal stupide qui gâtait son bonheur et qui, sur ses amours, avait fait couler les premières larmes.

*
* *

Aigueline n'était plus la même. Lorsque le prince s'approchait d'elle, elle se détournait un peu, baissait la tête et pleurait sans rien dire. Ou bien elle levait sur lui des yeux brillants, plus durs que nul métal, et le considérait avec un méprisant sourire. S'il tentait de lui parler tendrement, elle le quittait aussitôt sans répondre. S'il restait auprès d'elle en silence, il sentait le poids de son regard chargé d'un insoutenable reproche.

Elle allait seule, sur la grève, chercher les proies qu'elle donnait à ses bêtes. Elle errait longuement sur les falaises, insaisissable et farouche. Le soir la ramenait à la grotte où, lassée de ses courses, mais hostile et raidie, elle se refusait aux baisers.

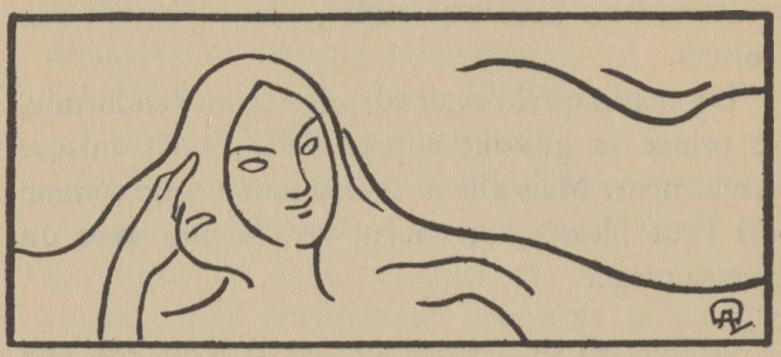
Un matin qu'il l'avait surprise encore endormie, le prince se glissant auprès d'elle l'avait enlacée doucement. Mais elle se dressa tout à coup comme s'il l'eût blessée, et courut vers la mer avec un rire sauvage.

Or Jerzual se désespérait, car il n'est pas aux princes, en ces sortes d'aventures, plus d'esprit qu'aux autres hommes.

Il délibéra de se tuer, mais décida vite de renoncer à la mort, car cette folie n'eût pas avancé beaucoup ses amours. Parfois il résolvait de prendre Aigueline par la violence, ou de s'en emparer par ruse, ou de se jeter à genoux et de lui demander pardon. La seule chose à laquelle il ne pensât point, c'était à quitter l'île ; et même, sans les conseils de l'amour propre qui lui défendait de céder, il eût volontiers renvoyé par delà les mers un coursier qu'il ne chevauchait plus, et qui ennuyait Aigueline.

*
* *

Sur le sable fauve et chaud, dévoré de soleil, Jerzual étendu, songeait. La douce fatigue du bain l'avait pénétré de bien être, et il demeurait anonchali, nu sous le ciel d'été.



La Fille de la Mer.

Un bras allongé mollement, l'autre ramené au-dessus de sa tête, il songeait à toutes ces journées sans amour ; les yeux mi clos, il imaginait Aigueline; il songeait qu'Aigueline était désirable, et qu'il n'aimait plus Bellardian... Et comme il songeait ainsi, il perçut un frôlement léger, comme une indéfinissable caresse. Nue et penchée sur lui, Aigueline l'effleurait du bout de sa chevelure...

Jerzual crut à un rève et ferma les yeux pour le prolonger. Mais alors une chose frémissante erra sur tout son corps, et il vit qu'Aigueline faisait glisser sur lui ses boucles en un long fourmillement qui le touchait de toutes parts et s'étirait du front jusqu'aux orteils...

Il eut un mouvement ; elle s'enfuit d'un bond comme s'il l'eût surprise. Mais d'un nouveau bond elle était revenue, et, en manière de jeu, elle mit sur son épaule un baiser qui fut une morsure de feu dans un flot énervant de boucles.

— Aigueline ! s'écria le prince.

Elle s'était assise devant lui, les jambes croisées; les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, elle le regardait en silence. Il y avait une grâce ardente dans ses fines épaules et ses menus seins innervés ; sa souplesse disait le frisson des voluptés prochaines, et du jeune corps s'élevait on ne sait qu'elle parfum d'ivresse, comme la secrète fleur d'un jardin de délices.

Aigueline avait un sourire aigu et singulier.

— Tu vois, dit-elle enfin. Je viens à toi. Je sais que tu m'aimes à présent.

— Ne le savais-tu donc pas jusqu'ici ?

— Non, oh non ! (Elle eut une petite moue) tu étais si méchant ! Mais maintenant je sais que tu ne partiras plus jamais, puisque tu n'es point parti malgré tout... Non, non, je n'exige plus que tu chasses ton vilain cheval. Cela me ferait plaisir peut-être, mais je ne le demande plus.

Le prince n'entendait rien à la subtilité des belles. Il crut qu'Aigueline s'humiliait jusqu'à se chercher des excuses, et il eut honte pour elle en un grand

élan de gratitude et d'amour. Qu'importait Bellardian, désormais ! Aigueline était là...

Elle se glissait doucement vers lui, sur le sable. Ses petites mains fébriles touchaient les genoux de Jerzual, et elle avançait encore ; déjà elle lui donnait ses lèvres et elle allait céder à la dernière caresse, lorsqu'elle sursauta et bondit loin de lui.

— Le cheval ! Le cheval ! Il nous regarde ! Oh je n'oserai plus iamais t'embrasser dans cette île.

Et elle criait d'une voix perçante, en fuyant.

On dit qu'à de certaines minutes il n'est, du fol au sage et du manant au prince, aucune différence. Or Jerzual s'était dressé, magnifique d'abord devant Aigueline, puis furieux et déçu. Il vit son destrier qui paissait l'herbe du vallon proche ; et Bellardian, sitôt qu'il aperçut son maître, s'ébroua joyeusement et galopa vers lui... Jerzual ne se possédait plus. Du pied et du poing il frappa le cheval avec rage. Il poussait vers la mer la bête surprise qui, n'obéissant qu'à la voix, recula d'abord, renâclante et cabrée, s'affermit sur les vagues et, d'un saut vif et souple, se retrouva dans l'île.

Alors Jerzual eut un rire violent à l'idée de ce qu'il allait faire. Enfourchant son destrier pour la dernière fois, il pressa son galop vers la

grotte où déjà se cachait la pudicité alarmée d'Aigueline. Le prince y avait laissé ses armes. Il prit l'écu, qu'il suspendit à la blanche encolure ; entre les dents de l'animal il plaça brutalement l'épée.

— Va-t-en ! va-t-en ! criait-il. Que cette lame te serve de mors, dût-elle trancher ta langue !

Et du fond de la grotte, Aigueline ajouta malignement.

— Oui, qu'il aille la porter à la princesse d'Avigorre... Mais qu'il prenne bien garde ! La surprise, dit-on, rend parfois l'âme percluse dans cette famille là...

Par le bavardage des vagues dont elle comprenait le murmure, la fille de la mer savait toutes les histoires qui courent le monde, et celle du roi d'Avigorre était parvenue jusqu'à elle.

Ainsi fut chassé Bellardian, parmi les rires, et pour une cause plus humaine que noble. Le cœur révolté, mais esclave, le cheval merveilleux avait obéi à la voix du maître. Frappant le sol des quatre fers, il s'était tout à coup enlevé vers la nue. Bientôt il hennit dans les cieux, et, prompt comme la tempête, partit vers le soleil levant. La grande épée entre ses dents répercutait sur son signe héroïque la lumière, comme pour montrer encore

en son étincellement la route des rêves d'autrefois, aujourd'hui désertée par la gloire.

Mais tendue par le choc, au bond prodigieux du coursier dans l'espace, la courroie de l'écu s'était subitement rompue ; et Jerzual, prince d'Urmonde, vit se briser à ses pieds son blason — où brillait, sur un champ d'azur, la sirène d'argent percée d'un rayon d'or...

VI

Jerzual et Aigueline.

Or ainsi va le conte, babillant de menues choses, qu'à la fin il s'attarde. Je ne dirai mot de ce qui fit Bellardian lorsqu'il parvint en Avigorre, ni de l'allégresse des peuples aux noces de la très haute Alise et du prince d'Argilée. Mais je dirai de Jerzual, et de quelle sorte fut son repos.

Des jours, des jours encore et d'autres jours après, le prince connut tout son bonheur. Il le connut bientôt jusqu'à en épuiser l'ivresse.

Le prince enlaçait Aigueline, et Aigueline, nue dans ses bras, inventait mille fougueuses folies ; puis ils se dénouaient l'un de l'autre et se contemplaient en une lassitude extasiée.

— Oh ! disait-il, quelle merveille que notre destin ! Oui, c'est par un miracle que je t'ai rencontrée. Tous les hasards de l'univers sont les complices de notre joie.

— Je t'aime... chuchotait Aigueline.

— Je t'aime ! s'écriait Jerzual.

Et ils échangeaient de nouveau des caresses, mêlant aux douces les aigües.

Ils faisaient aussi de lentes promenades, les mains nues et les doigts enlacés. L'île étant médiocre, les mêmes lieux les revoyaient sans cesse.

— Comment tant de bonheur peut-il n'occuper qu'une si petite place ? disait le prince. On va, on vient, on cherche le bonheur dans les plus lointaines contrées, et il est ici tout entier, sur une terre que remplirait deux fois une ville de mon royaume...

— L'île n'est pas si petite, objectait Aigueline. Il faut plus de deux heures pour en faire le tour.

— En vérité, elle est petite. Mais elle assez grande puisqu'elle te contient, ma bien aimée.

*
* *

Le prince était pensif. Quand Aigueline vint près de lui il la regarda longuement et, fermant les yeux, appuya le front sur son sein.

— Qu'as tu ! demanda-t-elle.

— Je réfléchissais à notre amour. N'est-il pas

admirable que nous vivions ainsi, tous seuls, et heureux, sans chercher autre chose ?

— Quelle autre chose ?

— Je ne sais pas... les choses qu'il y a là-bas... Oh ! quel sort inouï, Aigueline, que ceci nous suffise et que nous ne voulions pas quitter l'île !

— La quitter ! Y songes-tu déjà ?

— Je n'y songe point. Et c'est de cela que je me réjouis. Car le monde est immense, Aigueline.

— Mais tu m'aimes, Jerzual !

— Oui certainement, je t'aime, Aigueline.

*
* *

Jerzual contait parfois ses anciennes aventures, sa joute merveilleuse et courtoise contre le Désamoré, les combats furieux quand le fer broie le fer, et les longs voyages où l'on va poursuivant la gloire...

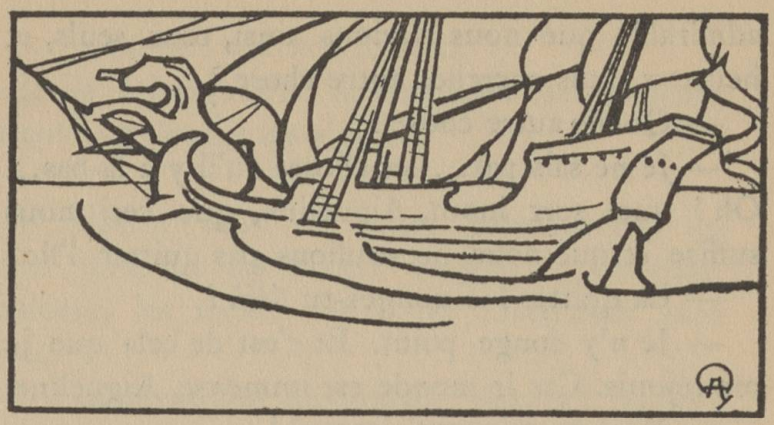
Aigueline en conçut de l'humeur.

— Que m'importent ces prouesses et ce monde qui n'est pas le mien ! Pourquoi donc me parler de cela, puisque tu es ici ?

— Oui, en effet, pourquoi ?...

— Alors tu m'étais étranger, Jerzual ; maintenant tu m'appartiens.

Le prince répéta d'une voix grave.



La nef.

— Il est vrai, Aigueline ; maintenant je t'appartiens.

Et il se disait que toute sa volonté n'aurait pu changer sa vie, désormais. Il était dans l'île pour toujours.

*
* *

Le bel été avait décliné vers l'automne ; et l'automne déjà déclinait vers l'hiver.

Un matin, le prince s'en fut tout seul dans le vallon, sous les arbres bientôt dépouillés de leur feuillage. Il avait fui la grotte, tandis que la fille des vagues s'y jouait avec ses dorades familières.

Souvent Aigueline se divertissait à plonger dans les vasques naturelles, pleines d'une eau profonde où des méduses dormaient, glauques et irisées,

parmi les pieuvres aux bras flexibles. Elle se mêlait agilement au peuple rapide des poissons et riait en éparpillant les gouttes qui scintillent. Les mobiles dorades éludaient sa poursuite, et des anguilles glissaient, longues et souples autour de ses flancs.

Bien qu'il y eût jadis admiré sa jeune grâce, et goûté un plaisir violent et singulier lorsque les fiers bras nus fuyaient, esquivant les prompts tentacules, le prince n'aimait pas ces ébats d'Aigueline dans les eaux. Plus d'une fois il en avait eu une sorte de nausée. Mais elle se refusait à les abandonner. Elle était née des flots, avait grandi parmi les choses de la mer, et ne comprenait point qu'on y pût répugner.

Tout le jour durant le prince promena sa solitude, de la grève au vallon flétri et au maigre bois de pins. Jamais l'île ne lui était apparue si petite. Ah ! si le bois avait été plus vaste, — assez vaste seulement pour qu'on n'y fît point toujours les mêmes pas ! Mais, un à un, Jerzual en pouvait compter tous les arbres.

Le soir, Aigueline qui l'avait oublié en ses jeux le découvrit sur la falaise. Il regardait obstinément le large. Comme elle l'appelait, il descendit docilement vers elle, mais ils cheminèrent en silence.

Cette nuit-là, Jerzual vit en songe une grande

forme blanche et hennissante. Elle tendait l'encolure vers l'horizon doré. Et là bas, aux régions où s'épuise le regard, le soleil se mourait sur une Terre immense, sommée de montagnes de cristal.

*
* *

Des mois encore passèrent. Aigueline était espiègle, mutine et toute en rires. Les jeux avec les bêtes marines suffisaient à la joie de ses journées et, la nuit, ses membres lascifs faisaient à son amant une brûlante ceinture. En ces étreintes, Jerzual sentait se briser peu à peu toute sa force ; mais il s'y donnait avec furie, comme s'il eût voulu se noyer dans la vivante chevelure qui le caressait de ses flots.

Quand la clarté matinale envahissait la grotte il fuyait dans le vallon, parcourait en tous sens les sentiers, errait sur la falaise. Il ne reparaissait qu'à la tombée du soir, et alors il ne parlait qu'à peine. Ils n'avaient plus rien à se dire.

L'insoucieuse Aigueline n'y prit d'abord point garde ; mais elle comprit enfin que Jerzual lui dérobait sa pensée, et elle en fut aigrement jalouse. Telle est la femme. Fût-elle fille de la mer, toute chose qu'on lui cache est pour elle une rivale.

— A quoi songes-tu toujours ainsi ? dit-elle d'une voix impatiente.

Le prince tourna vers elle un front lassé. Mais elle continuait, avec un rire acide :

— Ha ! ha ! il songe au roi d'Avigorre, mon héros, parce qu'il a comme lui l'âme percluse...

Jerzual ne voulait pas répondre. Mais tandis qu'il la regardait en silence, peu à peu son visage changeait étrangement et il y eut dans ses yeux une effrayante clarté. Il passa sur son front ses deux mains comme s'il sortait d'un rêve, et brusquement s'enfuit avec un lourd sanglot. Il venait de se répondre à lui-même.

Aigueline, épouvantée, le vit courir sur la falaise, se ruer dans le bois, frapper les arbres de son front. Ivre de sa folie, il errait sans relâche de l'une à l'autre grève, et partout se heurtait à la mer comme aux barreaux d'une cage. Parfois il poussait une longue plainte ; et c'était parce qu'il découvrait en lui-même un nouveau motif de remords. Car d'avoir vu son mal, l'homme en est plus meurtri. La douleur, souvent, dort en nous sous une enveloppe de silence. Mais l'enveloppe rompue, une cruelle ardeur fouille toute la blessure.

Jerzual n'avait songé d'abord qu'à la liberté interdite. Il contemplait maintenant toute sa gloire

déchue et concevait de sa faiblesse un torturant mépris. C'était comme un terrible éclair, — comme le jet d'une lumière consumante, intolérable et sans pitié. Oh honte, honte à jamais ! Détresse de sa destinée perdue !

Maintenant, du fond de son indignation, il sentait s'éveiller son âme d'autrefois. Mais en vain cette âme se levait, héroïque et puissante. Il ne lui restait plus qu'à pleurer de révolte, inutile désormais dans un corps prisonnier. Et Jerzual pleura en effet, durant toute la nuit, au fond du petit bois de tamaris où il avait fini par aller se blottir.

Or le soleil déjà s'était levé sur un matin splendide quand Aigueline qui sortait de la grotte entendit tout près d'elle un rauque hurlement.

Jerzual, immobile et tremblant sur la grève, tendait convulsivement les bras vers l'océan. Mais quand Aigueline voulut le prendre par la main, elle vit dans son regard une haine si implacable qu'elle recula, surprise en son âme enfantine de tout le désespoir que cette haine lui avait révélé.

Elle chercha des yeux ce qui attirait son amant, et aperçut alors, non loin du rivage, au Sud-Est, une grande nef dont la brise d'occident inclinait les hautes ailes blanches. Voguant babord-amures, le

navire pointait son étrave entre le Couchant et le Septentrion. Bientôt il fut si proche que l'on put distinguer les détails de la voilure et de l'accastillage, avec la resplendissante guivre d'or qui se recourbait à la proue. Il y avait, à l'arrière, une tente magnifique d'azur. Sur le château d'avant, et attaché au mât, un grand cheval se cabrait fougueusement vers la terre...

Il semblait que les hommes du vaisseau eussent dessein d'aborder à la côte orientale, vers la plage ; et Jerzual leur fit des signes, du point le plus élevé de la falaise. Mais la nef inconnue déjà dépassait l'île, remontant vers le Nord. Puis, lentement, elle vira vent-devant pour cingler vers la mer occidentale ; et les voiles, bombant vers le Sud leur courbe, déferlèrent au soleil deux longues bannières de soie.

Dans l'île, il y eut alors un épouvantable cri de détresse... mais Aigueline ne comprit pas pourquoi Jerzual montrait avec un si tragique effroi les deux brillantes bannières qui se soulevaient au vent.

Elles portaient les couleurs d'Avigorre unies à celles du prince Ellérion d'Argilée, et se perdirent bientôt dans la lumière où le libre navire continuait sa course.

NOTE.

Les *Contes pour les enfants d'hier* sont des légendes inventées, et l'époque où ils se déroulent est aussi fantaisiste que les pays d'Avigorre et de Hyontargie. Cependant certains traits, tels que la description de la licorne et l'origine merveilleuse du cheval qui porte le prince d'Urmonde, sont empruntés au moyen-âge. Au temps d'autrefois appartient aussi le Porphyrion, dont on a cru pouvoir modifier ici la signification symbolique ; et le folklore, avant Lamotte-Fouqué, nous avait parlé des ondines.

L'auteur avoue d'ailleurs son culte particulier pour les conceptions lyriques d'un temps qui fut notre premier âge d'or. Une littérature le plus souvent très gauche, parfois aussi nullement malhabile, y atteint au chef-d'œuvre dans le *Tristan* de Thomas, dans la chantefable d'*Aucassin*. La forme a presque toujours de lourdes défaillances,

et pourtant le génie de la langue d'oïl rayonne alors au delà des frontières, parce que le *lai de l'Ombre* comme les récits de Marie de France, *Amis et Amille* avec le *Chevalier au Cygne*, — et la *Berthe* du confus Adenet aussi bien que l'adroit et précis *Cligès* de Chrestien, — propagent autour d'eux le grand songe celtique et cette délicatesse, cette élégance mentale qui sont le fait tradionnel de la culture et de l'instinct français.

Ce n'est pas seulement chez les durs Quirites et les Ibères grandiloquents, c'est à Paris, au XII^me^ et au XIII^me^ siècles, c'est chez les Normands, les Artésiens et les Picards, c'est dans la Wallonie et la Champagne qu'on trouvera la source naturelle de ce qu'enseignent encore nos humbles chansons populaires et les nobles effusions de nos poètes. L'art de France y fleurit sa grâce adolescente où se renouvelle, par miracle, un peu de la grâce hellénique. Nicolette ne ressemble ni à Lucrèce ni à Lesbie ; elle serait plutôt la sœur ingénue de Chloé.

Il ne s'agit point ici de décors romantiques, ni d'exalter les vers artificiels d'un moyen-âge mourant où Jean Moréas ne voulut divertir qu'un instant sa curiosité. Il s'agit du *sentiment* de notre poésie, — fût-elle en prose, — et de cette naïveté lyrique, souvent mêlée d'un rien d'ironie et de

satire, que le dogme de l'imitation latine n'a pas empêchée de se perpétuer jusqu'à nous.

La *Phèdre* de Racine, athénienne et française, est incomparable. Mais si nous négligeons un instant les faiblesses d'une forme fanée pour aspirer la fleur plus secrète du poème, le généreux Renaud de Montauban ne parlera-t-il pas plus directement à nos âmes que le héros de la *Franciade*, et le simple jeu de la *Feuillée* mieux que le jeu solennel de *Cinna* ?

Ni Poussin, ni Puget, ni David ne furent toute la France ; irons-nous donc, parce qu'ils sont glorieux, demander à ces fils d'un idéal lointain les signes d'une tradition que ce sol a créée ? Il faudrait oublier que la France innova justement les deux styles les plus libres : le style ogival et le style Louis XV ; il faudrait négliger, outre les sculptures de Reims, les images de Polekin de Limbourg et de Jean Fouquet, — Jean Goujon et Callot, Watteau, Clodion et Carpeaux, — tout un art autochtone, fin et nerveux, délicat et vivant, qui vient de nous donner encore Charles Guérin et Maurice Denis... Il est permis de préférer *Bérénice* à *Britannicus*, et de lire avec plus de plaisir le Voltaire des contes que le Voltaire des tragédies. Parallèlement à d'Aubigné, à Corneille, à Bossuet, à Château-

briand, à Hugo, à Leconte de Lisle, génies de l'éloquence latine, on peut aimer Rabelais, Amyot et La Fontaine, Molière et Marivaux, les comédies de Musset et les féeries de Banville, — tout ce qui va des *Liaisons dangereuses* au *Lys dans la Vallée*, de *M^elle de Maupin* au *Jardin de Bérénice*, de Paul Verlaine à Jules Renard, et de la *légende de Saint Julien l'hospitalier* à la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, — et se plaire à retrouver dans des œuvres si diverses, l'esprit lyrique et savoureux, parfois non sans malice, qui fut, dès le XII^me siècle, le pur esprit français.

TABLES

DES RÉCITS ET DES DESSINS

TABLE

DES RÉCITS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Préface 9
I. Histoire de la princesse Alise d'Avigorre. . 13
II. Foliane et Mélivaine 47
III. Histoire du roi Baladour 73
IV. Histoire du prince de Valandeuse. . . . 95
V. Le Chevalier Désamoré. 109
VI. L'heureuse surprise 135
VII. Histoire du roi Gomaburge et de trois flocons de neige 149
VIII. Le triomphe de Gomaburge 193
IX. La balle d'or 225
X. L'île du repos. 247
Note 297

TABLE

DES DESSINS D'AUGUSTE DONNAY (*).

Préface : le Liseur.

I. Le prince Ellérion d'Argilée (17). — La princesse Alise d'Avigorre (24). — Le roi des Gastrobiontes (36). — Le prince Jerzual d'Urmonde. (43).

II. La nourrice (52). — Mélivaine et Ardélian (64). — Le prince de Persaigues (72).

III. Le roi Baladour (80). — Le grand Porte-Cruche (92).

IV. Fée Novéliane (100). — Fée Lazuli (104).

V. L'ondine Neirève (115). — Le Chevalier Désamoré (123). — Figure de la Douleur (134).

VI. Le don (139). — La vieille loyaliste (145). — Le roi de Gerdriance (147).

VII. Le roi Gomaburge (156). — La Neige. (168). — Le hallebardier (176). — Novéliane dans la nue (185).

VIII. Le roi Goulebafre (200). — Le Colonel des Images vives et gracieuses (213). — Le cortège en Argilée (217).

IX. La Gouvernante (229). — *Glinng! Glinng!* (232). — *Glenng-glienng...* (241).

X. Le prince Jerzual d'Urmonde (257). — Bellardian (265). — Aigueline (280). — La Nef (288).

* Les chiffres romains correspondent à chacun des récits. Les chiffres entre parenthèses désignent les pages de ce livre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER A BRUGES
LE VINGT DEUX JANVIER MIL NEUF
CENT HUIT PAR ED. VERBEKE & Co., Ltd.
A " L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE"